

## Circulation du bruit

St Batsal – 1996

Circulation du bruit

Extérieur. Bruit.

**plan : H-8**

06.07.1994, 23 h 50

fond sonore régulier, ininterrompu, sirène d'ambulance qui s'éloigne, fenêtre refermée fermement, coups, *on dirait du bois sur du bois*, coup de sifflet, bruit indéterminé, *celui d'une pelle avec laquelle on manie du ciment* — coup de sifflet — *on tape sur le tas, le bruit change, il semble que ce soit celui du bois/bois qui remonte, en réalité on dirait que l'on tape avec une planche sur une matière dure et molle, linge* — sirène — *mouillé ?*, musique dans la cour, sirène, frottement métallique, bruit aigu, *alarme ?*, pendant une dizaine de secondes, il reprend une fois, une autre, on tape *encore* avec le morceau de bois, zique, *US3*, voix lointaine, voix dans la cour, *paroles incompréhensibles*, coup de klaxon, dans la rue quelqu'un parle fort et d'une voix grave, inarticulée d'ici, deux coups de klaxon, métal tombant sur du carrelage, toujours le fond sonore de la ville, métal que l'on pose, vélomoteur,

07.07, 02 h 20

souffle de la ville, cris, pas étouffés, non des cris pas encore poussés, à peine perçus par des cordes qui vibrent,

08.07, 03 h 05

garage-punk très fort chez des voisins de cour, beuglements, *ici, musique très forte pour couvrir le... bruit*,

09.07, 01 h 00

le souffle de la chaleur mêlé à celui de la ville-machine, mobyette dans la rue, moto plus loin, rapide, voitures démarrant à un feu très loin, des voix parfois mais qui ne se détachent pas du souffle, voix plus aiguë se dégageant de la chape, voitures, vélomoteur, *pas trop crécelle*, roulant vite, voix grave et coup sur une table, *coup sur une surface dont l'assise est en bois*, voiture, *rue de la Monnaie sûrement* — *ligne droite puis virage à angle droit*, vélomoteur, rires, chants, hurlement de joie, coup de sifflet, musique, *sons aigus et organisés*, rires, crissement de pneus sur des pavés, voix, voiture, « *deux-chevaux* », *rue de la Monnaie*,

10.07, 22 h 30

hirondelles criant, *comme elles volent*, loin, se rapprochant un goéland, son rire, les hirondelles n'arrêtent pas, cliquetis dans la cour, vaisselle, *métal*, porte de placard lâchée, *charnières* — goéland se marrant, ou mouette — *tendues*, cris d'oiseaux, vaisselle, *sûrement pas de la porcelaine* — coups lourds, réguliers, série de 5, puis séries de 4 — *plutôt du genre verre transparent orange 70, usé*, sonnerie de téléphone, un homme répond, rires de goélands, les coups lourds reprennent, *une bonne douzaine*, et encore, plus rapide, encore plus, *comme des allers et retours*, vaisselle, son étrange — roucoulement de pigeon —, *ah oui, le son : sûrement un oiseau exotique libéré de sa cage pour l'été*, klaxon, mouettes, goélands au loin, voitures, mobylette très bruyante, petit coup dans la cour, pile d'assiettes saisie, verres maintenant, moustique, *mais il est ici, dans la chambre... fuck*, un train, *son claquement sur les rails*, quelque chose de plat et flexible jeté sur un truc dur et plat, raclement, *métal contre terre dure avec petits graviers*, voix de télévision étouffée, sonnerie de téléphone, deux coups, le même mec que tout à l'heure répond, toux, ambulance éloignée, accalmie d'hirondelles, *en réalité je me demande si ce ne sont pas des chauves-souris*, couverts mis à l'eau dans, *si, ce sont des chauves-souris*, un saladier en verre, repris, posés, vaisselle, pigeon roucoule,

11.07, 1 h 05

la ville souffle *encore* son haleine, voix lointaines, caillou glisse sur un toit, tombe, cuillère tapant contre les parois d'un contenant-du-liquide, *métal, verre ?*, voix aiguë, *beat de hibou*, grosse moto, *1<sup>re</sup> vitesse, deuxième*, un bip,

12.07, 22 h 45

poussée du vent, voix venant d'un appartement dans la cour, discussion, mouette qui passe en hurlant, grincement de porte, avion, voiture, petits cris de chauves-souris, musique douce, claquement, porte qui grince, couverts, *nouveaux* grincements, fenêtre refermée, gamelles empilées, *métal, couvercle refermant un pot au lait — improbable* —, vent fort, Harley Davidson, T.V. étouffée, à *nouveau* une porte grince, *toujours la même — sûrement d'un placard* —, klaxon, vaisselle, voix T.V. étouffée plus forte, *plus fortement ?*, téléphone quatre sonneries, bouchon siffleur, *bitonio*, de Cocotte-Minute glissant dans un récipient en verre, goéland, aboiements,

13.07, 04 h 00

claquement de vantail, chauve-souris, cri de goéland, souffle de la ville qui dort, fille parlant très fort dans la rue, mobylette,

14.15.16.07

*ailleurs*

17.07, 01 h 05

moteur lointain,

18.07, 23 h 30

capsule en plastique de bouteille d'eau plate, *plus aigu*, turbines de la ville, toux sèche, profond raclement de gorge, *semblant venir d'ailleurs* — paroles et pas sur les pavés de la cour — *que de l'endroit d'ou vient la toux*, montée d'un escalier en bois, fenêtre de toit que l'on ferme, *boite en plastique, hermétique, dont on laisse s'échapper l'air en appuyant sur le centre du couvercle, et soulevant légèrement son bord*,

19.07, 01 h 30

*m'endors avec la musique*

20.07, 02 h 35

rires au loin, paroles euphoriques, voix graves, *tout cela semblant venir du même éloignement*, métal aigu, *rideau de fer mal graissé*, prédication hurlée par une fille, *incompréhensible*, voiture quelques rues plus loin résonnant contre les murs des immeubles, voiture ralentissant,

21-22.07

*ailleurs*

23.07, 22 h 00

guitare électrique en sourdine, *gain, distorsion*, paroles dans la cour : « coucou », « ooh, on n'est pas prêts », goélands en concert, « coucou, le hibou », cloches, *quatre coups, plus dix, on frappe a la porte*,

24.07, 23 h 30

T.V. très fort, *musique de suspens puis voix d'homme*, pas lents dans un escalier en bois, mots venant d'un appartement, fenêtre se fermant, *toujours* la voix d'homme a la télé, vent, puissante éruclation, sifflement, *un bon moment après, le son de la T.V. est très haut*, pub, chute d'une grosse goutte sur le toit, *il ne pleut pas*, claquement de couvercle d'un assez gros récipient, *poubelle ?*, pssitt, *sûrement ceux d'en face, les voisins au chat, la T.V. vient de chez eux aussi*, lourde porte, voiture très loin, vent, petits graviers glissant du toit, plat en verre posé sur une grille de métal, rires, coup de vent et craquement, mobylette, chauve-souris,

25.07, 03 h 10

souffle de la ville, voix dans la cour, *homme ? femme ?*, cliquetis, cliquetis, voiture, *plusieurs, démarrant*, fenêtre s'ouvrant, vaisselle, *pas de lavage, entrechoquement*, moto accélérant,

*ailleurs*,

- 17.08, 02 h 00  
sifflement, *bouche plus lèvres*, porte, voix lointaine,  
léger couinement, cri sidéré assez loin, *encore* un cri, une moto,
- 18.08  
*ailleurs*,
- 19.08, 03 h 30  
klaxon,
- 20.08  
*ailleurs*,
- 21.08, 21 h 45  
voix de femme voilée dans la cour, cloche, *trois coups*,  
bouteilles glissées dans un casier de métal, moteurs au loin, avion lourd  
s'approchant, coup de — vélomoteur — sifflet, un autre, voix imitant le son du  
téléphone après avoir composé un numéro, klaxon, moto, avion, métal chez un  
voisin de cour, voix humaine aboyant, voiture qui recule, accélération d'une  
voiture,
- 22.08, 01 h 30  
chant pro-nationaliste en *live* dans la cour, *pas*  
*convaincant*, avion, chauve-souris,
- 23.08, 02 h 30  
plusieurs voix, assez lointaines, *derrière plusieurs*  
*vitres, plusieurs murs*, turbines de la ville-machine,
- 24.08, 21 h 45  
pigeon battant — sonnerie de tél., coup de cloche, voix  
de — coup de cloche — femme, troisième coup — des ailes, roucoulements,  
train au loin, *coups sur des rails*, sonnerie de téléphone, *différente et plus*  
*lointaine, personne ne semble répondre*, liquide vidé d'un grand récipient et  
d'une bonne hauteur, des pas dans la cour, sirène d'ambulance approchant, cris de  
femme : « non non non non non non », voix de T.V. enfermée, toux sèche,  
voitures, coups de cloche, *quatre, puis dix coups de cloche*, récipient en métal  
tombant sur du carrelage, traînements et cognements à terre, *quelqu'un le*  
*ramasse*,
- 25.08, 04 h 00  
haleine de la ville, klaxon, vent entre les immeubles,
- 26.08, 02 h 00

quelqu'un hèle, *un mâle*, voiture, hèlement *encore*, rejoint par d'autres mâles, klaxon, grincement, voix grave tentant de prononcer des mots, coup de vent, nouveaux beuglements, file de voitures démarrant — klaxon — d'un feu,

27.08, 01 h 05

cris de chauve-souris, cris de jouissance féminins, *encore* des chauve-souris, claquement, *du plat sur du plat ou lanière de caoutchouc tirée et lâchée sur une surface dure et plane*, voiture qui monte rapidement la *rue de la Monnaie*, voix dans une rue, toux, *une quinte*, bruit de chaîne en métal léger, coup de sifflet, voix forte inarticulée, ambulance, écho,

28.08, 23 h 00

ambulance, chauve-souris, *fond sonore de cris de chauve-souris*, voix d'homme, *des « o » et des « i »*, fenêtre de toit qu'on ouvre difficilement, *hublot décollé de son joint*, claquement, moto, *genre petit véhicule de port a deux roues*, pigeon s'envolant ou battement d'ailes, écoulement d'un robinet dans un évier, fenêtre de toit que l'on verrouille, môme qui chante, claquement, *métal sur Formica*, mobylette, chhhhhuut, babillage à ton haut, chhhhhuut, mobylette décélérant,

29.08, 24 h 40

musique dans la cour, *clavecin et flûte*, sirène d'ambulance, *juste les deux premiers sons*, moteur s'emballant dans la rue, voix, détachement d'aimants par l'ouverture d'un vantail métallique léger, grincement, rire de fille, de garçon, il parle, un autre, s'y mettent à plusieurs, rient près d'une fenêtre, plus loin crissement de pneus sourd, fenêtre refermée, *toujours* les voix, une voix chante en marchant, *ce doit être dans l'appartement d'en face, qui est tout en long ; le mec vient sûrement de passer devant chaque fenêtre ouverte en chantant, longeant le mur ouvert de son appartement*, brossage de dents, *ce doit être le même*, fenêtre de toit se referme, souffle urbain, haleine de la ville,

30.08, matin, *déménagement*,

## plan : D-6

29.03.1996, 06 h 37

moineaux en grand nombre, pépiements, accélération d'une voiture, bruit de fond sourd ; *train fait d'un seul et immense wagon, roulant, roulant*, cri isolé de goéland, ricanement, voiture ralentissant, oiseau qui allonge sa phrase, une voiture — une phrase aiguë — roule, le moteur se calme, un moteur — bruyante accélération — *sur le parking* le bruit monte *entre les immeubles*, la forte accélération reprend du bruit, s'éloigne, les oiseaux ne cessent pas de siffler, partout — moteur sourd — le bruit de train s'étend ; *de locomotive plutôt*, chant aigu — une nappe *moins* épaisse se greffe — ricanement — *un peu moins* puissante, elle passe, pet de bus, moteur accélérant, le bruit sourd *encore*,

30.03, 07 h 00

grondement sourd descendant du ciel ; *Dieu ?*, il s'atténue, moteur de bus tournant vite, un bus *encore* à l'accélération *plus* grave, il roule, chant d'oiseau, une longue phrase, *toujours* — klaxon — le bruit de fond ; *il ressemble à un train qui ne cesse pas de passer devant soi, et sans cesse* — accélération d'un véhicule, *un autre* passe une vitesse supérieure — *les wagons défilent*, des wagons, *encore*, un seul immense wagon, une automobile démarre, des travaux ronronnent, moteur diesel, un oiseau n'arrête pas de reproduire les mêmes sons — deux ou trois notes suivent deux ou trois notes, moteur sans carcasse accélérant, le train de bruit ne cesse de passer, une voiture démarre *au feu en bas au bout de la rue du Bourbonnais*, un moteur pousse en ronflant, s'apaise, klaxon ; *ne venant pas d'un véhicule proche*, oiseaux, vélomoteur lancé *sur la grande avenue*, un bus roule avec des claquements métalliques, claquement sec, une pie craquette, *non* ; jacasse,

31.03, 07 h 30

aboiements, deux claquements, un bus se met en mouvement, voiture passant, rapidement, *sur l'avenue Winston-Churchill*, régularité rythmique de gazouillis ; *un seul oiseau*, il se tait, la phrase d'un autre ; *répond ?*, l'oiseau régulier reprend, moteur de gros véhicule, il s'approche,



nombreux oiseaux, jappements éloignés, imposante machine qui déplace, pigeon roucoule, battements d'ailes, voiture lente, elle ralentit — démarreur, moteur tourne — *sur le parking sûrement*, moteur de camion, gaz de freins lâchés, pigeon glougloute, accélération de plusieurs voitures, le grondement sourd *semble moins* intense — *comme un vent de sons sans saccades*, un métro passe — *improbable*, beaucoup de voitures roulent *sur l'avenue*, des oiseaux sifflent, gaz détendus d'un camion, moteur poussé, grondement, un train passe dans le lointain, il y a un sifflement grave, il disparaît, revient, une voiture — pigeon — roule vite, le moteur résonne, est coupé, émerge *encore*, il est coupé, remonte — *la voiture longe la série immeubles aux environs de la Station-Service* — concert d'oiseaux,

01.04, 06 h 00

vélocycle vibrant, coup d'accélérateur d'un camion, le grondement de fond est là ; sa présence de nappe régulière ; *son intensité ne descend pas ni ne monte*, des pneus *se* décollent du goudron sans interruption, un moteur doux, lâcher de gaz d'un bus qui approche, un moteur résonne *entre les immeubles*, s'aiguise, s'allonge *derrière* le bâtiment, le train de souffle passe *toujours* d'une seule pièce — des freins grincent —, *il est comme* un vent puissant *mais* pas vide, coup d'accélérateur sans vitesse engagée, un camion lance sa masse, bruits de métal s'éloignent, un tracteur passe, le grondement continue de résonner ; *il est produit avec des machines*, un camion décolle, s'éteint, ronflement, moteur diesel au ralenti, des chants d'oiseaux arrivent *d'assez* loin, voiture roule à fond de deuxième vitesse, les oiseaux deviennent aigus, le grondement s'étend par vagues, il est régulier, une masse de turbines,

02.04, 07 h 45

criaillements, claquement multiple de pot d'échappement de vélocycle, un oiseau siffle, bus approche, le vrombissement s'amplifie *au niveau* — vélocycle, tremblements — du vide *entre les immeubles*, il se jette et roule — moto rapide — *comme une vague s'étale sur le sable, après l'écrasement*, concert d'oiseaux, le tumulte arrive par pans *découpé par les immeubles*, doux grincement de freins, moteur de bus vibre, serrement de freins, le bruit de fond est immense ; *est-il dans le fond ?* il couvre, accélération d'une voiture, un moteur se laisse aller, aboiement — un, deux, puis un — soufflerie montant entre les bâtiments, moteur diesel démarre *sur le parking*, des pans de bruit se déplacent, oiseaux gazouillent, une phrase *plus* forte s'élève, continue au dessus *de tout*, grondement de moteur, vélocycle, démarreur tourne, lance, coup d'accélérateur, la phrase de l'oiseau *encore*, portière claque, une note aiguë de bus qui freine, se secoue du linge, le bruit arrive de partout, se calme, note d'oiseau, *la même, encore*, ronflement,

03.04, 06 h 05

bus roule, le moteur disparaît *derrière* — crissement — *les blocs de logements*, le grondement continu — phrase d'oiseau — s'étale ; *peut-être la soufflerie d'une énorme chaufferie*, bringuebatement du métal d'un

véhicule, *un autre* ralentit, un oiseau chante, démarrage, le vrombissement de la soufflerie est *plus* proche du train, *plus* métallique, avec *parfois* — accélération douce, non forcée — une lente déflagration stridulante, quinte de toux, l'oiseau chante, cri étranglé, une voiture roule, moteur de camion, coup d'accélérateur, de frein ; *comme un train arrête sa masse en crissant*, un moteur soulève, hale — vélomoteur arrivant de loin — quelque chose, un camion lance son poids, accélère, relâche la force — un coup —, accélère, hésite, il roule ; *on dirait qu'il n'y a qu'un oiseau*, coup de portière, moteur tourne, une lourde voiture passe *sur la longue avenue longeant la Station-Service*, moteur siffle du fond de sa gorge, camion accélère, voiture roule, le moteur résonne, tourne dans le vide *du parking entre les immeubles*, l'oiseau ne cesse pas, ainsi que le grondement du train — moteur diesel — *impossible à prendre, il passe, passe* — une portière claque — *impossibilité de traverser*, bus lâche la pression,

04.04, 08 h 30

*trop de bruits,*

05.04, 05h20

moteur s'éloigne, pot d'échappement pétaradant, une accélération lente, crissement de freins, *plus* fort, un moteur puissant tourne, il continue, il se coupe, son aigu, une petite cylindrée ralentit, un bus lâche des gaz, frottement de deux matières métalliques, un camion passe, longuement, résonne par vagues, le grondement de fond — moteur enrouté ralentit, grincement — étend son souffle, portière claque, démarreur, démarreur, troisième tentative, coups d'accélérateur dans le vide ; le ronron du moteur est accompagné dans ses à-coups par une rumeur *moins* grave, suivant le *même* rythme, la soufflerie de fond est une longue pulsation, un oiseau siffle, grincement aigu, il se prolonge, claquement, moteur s'ébranle, un oiseau, de loin, chante, par dessus la soufflerie une houle incessante de différentes hauteurs s'étend — oiseau — *aussi* continûment, moteur et tiges d'acier qui se cognent, décollage rapide, appel d'une voix humaine, baisse de régime d'un moteur, claque et tourne un diesel, légère pointe aiguë, la soufflerie *semble plus* puissante, s'approche du train qui roule, oiseau,

06.04

*ailleurs,*

07.04, 05 h 45

oiseaux, portière claque, une voiture approche, moteur passe, double claquement — quelque chose de plat et métallique se soulève, retombe sur du plat, accélération, passage d'une vitesse, un fond d'oiseaux envahit l'espace — l'un d'eux ne cesse pas de chanter — accélération, vague — une phrase aiguë, elle se détache et longe l'orchestre, la soufflerie est lointaine ; *mais* régulière, il y a un oiseau qui est un virtuose, une vague frotte l'asphalte, klaxon, la strate d'oiseaux — moteur lointain — est un degré *plus* élevée et se déplace au dessus de la soufflerie, bimoteur, moteur ralentissant, il ronronne, est

coupé, le virtuose continue à chanter, *un autre* — toux — oiseau siffle fort une belle phrase, accélération, relâchement, accélération sur l'avenue Winston-Churchill, frein moteur plus proche,

08.04, 06 h 25

oiseaux ; beaucoup ; *sûrement des oiseaux imitateurs qui tentent de mimer le bruit de fond*, l'un est très volubile, un autre n'arrête pas de siffler sans respirer — moteur déplacé — *ou peut-être est-il relayé par un autre* — on retire une couche d'eau sur la route — *qui à son tour prolonge les mêmes notes*, le volubile continue d'ouvrir son bec, le souffle vrombit, pousse régulièrement son air grave — *moins léger que tous les musiciens à plumes, à bec, ailé, à* — déplacement d'air au loin, par vagues — pattes cassantes —, moteur diesel ronfle, voiture roule en première, elle reprend, seconde, disparaît,

09.04, 08 h 20

*trop de bruits,*

10.04, 07 h 25

véломoteur braillant de souffrance, il décélère, se lance *encore*, lâcher de gaz, soufflements, chant d'oiseau, le véломoteur hurle *encore* au loin, l'immense soufflerie brasse l'air, démarreur, brève accélération dans le vide, relâchement, bus décolle, des *milliers* d'oiseaux piaillent, métal tombe sur du goudron ; *une barre probablement laissant* — goéland ricane — *ses deux pointes cogner alternativement*, une portière claque, démarrage, un frottement — bus, oiseau — tournoie, moteur de bus, moteur ronflant, une corneille crie trois fois, avertissement, répété (*trop de bruits ; trop de choix ; la vérité devient difficile*),

11.04

*ailleurs,*

12.04, 06 h 15

moteur puissant, *proche*, soulevant ; *sa puissance s'exprime sur quelque chose*, pneus de véhicule sur la chaussée, le moteur devient *plus* fort, sourd, s'éloigne, claquement, un long morceau de tissu s'arrache, les oiseaux sifflent, un chante, le grondement s'étend de façon — moteur, cliquetis — élevée, démarrage *au feu rue du Bourbonnais*, un avion s'élance sur la piste, les oiseaux — net gazouillis — continuent leur pépiement, épais claquement, camion et cognement de — portière — métal dense ; *une benne sûrement heurtant les montant d'acier*, gaz de bus, les oiseaux crient leur chape ensemble, la soufflerie est *extrêmement* présente, *jusque dans la chambre et le crâne*, longue et haute phrase d'oiseau ; *non, c'est un moteur de voiture accompagné d'un sifflement aigu*, bus démarre, son moteur *d'abord* sourd s'affine, fin diesel lointain, moto éloignée, la soufflerie *est* un grondement de — accélération brutale d'un moteur — *marée montante* — moteur par vagues — *sur une étendue plate, sa poussée est puissante, régulière, sa force sourde, claque*

une portière, échos de claquement, *encore*, coup résonne, un chant d'oiseau se détache,

13.04, 08 h 00

s'arrachent des rubans de goudron, un moteur baisse de régime, bus accélère, crépitements écrasés au sol, un oiseau répète deux mots, moteur monte dans l'aigu, l'asphalte s'enroule *encore*, *toujours* les mots isolés de l'oiseau, couinement grinçant, *parfois* le goudron ne colle pas, poussée et débrayage, accélération d'un moteur, *encore* l'asphalte — frein grince — qui ne cesse de *se* décoller ; *sûrement les roues et la pluie sur la chaussée*, bourdonnement venant d'un ventre de moteur, vélomoteur pétarade — portière claque — et résonne — crissement — *comme* des boîtes de conserves vides qui s'entrechoquent, l'oiseau — portière sourde — continue ses deux mots, la rue son décollement, du plastique coulisse, claquement de deux pans plats, crissement sec et haut, cri éloigné, *d'autres* oiseaux poussent des notes courtes, *aucun ne chante*,

14.04, 7 h 30

long chant d'oiseau, cris d'animaux *qui se battent* ; *des chats ?* une voiture déplace du bruit, pigeon roucoule, beaucoup — les chats se battent *encore* — d'oiseaux gazouillent ; *il semble qu'ait lieu un concert dans chacun d'eux, un orchestre* — moteur s'éloigne — *au sein de chacun de leur chant*, corneille dont le cri passe, un moteur pousse, cliquetis métallique — « Loïc » — dans une accélération, déplacement d'un souffle, « Loïc », klaxon *bloqué* lointain, moteur diesel ralentit, sifflement, un camion démarre, oiseaux — sifflement long — isole une note, la répète ; la cadence est rapide, roucoulement, le grondement pousse au ralenti, en retrait ; *tel un moteur régulier de réfrigérateur derrière de la musique*, battements d'ailes, l'oiseau insiste à isoler sa note, moteur pousse — des ailes battent — *sur l'avenue Winston-Churchill*, disparaît *derrière l'immeuble s'élevant* — pigeon roucoule — *au dessus de la Station-Service*, léger crissement de freins,

Circulation du bruit

Bruit de Réserve

à George et Louise,

George (Andréas ?),

Drôle de peur que ces lignes  
ne pas donner mais faire  
de l'effet  
drôle de poule  
drôle de phénomène  
étrange distance que tous ces œufs qui fendillent l'écriture,  
sans que le noir même n'hésite.  
Tout juste la peur qui vit sa démangeaison.

J'en ai parlé une fois de ces œufs sous ma table, et aussi des cartes tracées à la surface, des plans. Je crois que c'est dans un texte de l'*Auto-biografille de Louis Le Poulpe* ; dont j'ai aidé Louis à la retranscription des séances. Ou peut-être est-ce dans le truc pour Céline. En réalité j'en vois un peu partout des œufs, entre autres visions — ou hallucinations, ça dépend ce qu'on entend dans le délire. Ça a commencé comment, je ne sais plus, ne l'ai jamais su — tu t'en doutes non — ; t'écrirais-je si je le savais ?

C'est à cause de tous ces œufs qu'on s'est quitté avec Milena, il y en avait trop tu comprends, trop d'œufs morts. Trop qui commençaient à se fendiller aussi, et que l'on avait pas couverts ensemble.

C'est à ce moment-là que les protections féminines ont commencé à s'intéresser à mon imagination, à tous ces œufs morts dans les règles ! Rappelles-toi que le pendule multiple conçu grâce aux bâtonnets supers-absorbants et à leur ficelle — ainsi qu'aux théories de Jean-Pierre — n'est pas la première apparition de ces œufs morts et des protections encore chaudes agissant dans mes textes. Je peux même t'apprendre que j'ai offert à une jeune fille un bâtonnet que j'avais laissé gonfler — comme une pâte pousse — dans de la peinture noire, puis sécher, à l'aide d'une pince à linge au bord d'un bocal ouvert — cela, sur une surface pentue afin que l'air traverse toute la surface, l'épaisseur. Malgré l'évocation des œufs, de la pâte, de la peinture et du noir, ça ne l'a pas fait rire, Louise. Pourtant, tu connais ma sœur, c'est rare qu'elle n'ait pas le sourire. Toutefois je te cache ce comment tu pourrais être amené à penser que, finalement, il y a de l'esprit dans ce qui reste ici — par suite de cette dissimulation — un douteux présent à Louise...

Il y a des œufs partout, j'en ai faits et écrits d'autres, il faudrait que je cherche. En tous cas je crois bien que le premier bâtonnet est apparu dans celui-là :

*alors elle a brutalement claqué le  
chambranle et de ses doigts les marques ont  
signifié — les marques — à mon visage que  
c'était sa nouvelle signature les marques  
pouvant provoquer une irritation de la peau  
et que ce qu'elle écrirait maintenant serait  
rouge bien plus rouge encore que les  
tampons imbibés pendant au dessus de la  
porte pour éloigner les mauvais bébés les  
mauvaises grâces les mauvais œufs et sans  
même avoir eu le temps de parler des  
gouffres inconnus de dire,  
mais, les tampons accrochés au châssis les  
horloges pendues ont alors entamé un  
balancement régulier se sont mises au même  
rythme à battre et dans l'optique d'un  
changement de situation sentant l'écliptique  
douce de la masturbation et les allers rapides  
de la masturbation et le 666 beat de la  
masturbation de la porte ma joue s'est  
décollée et à la porte sans jouissance j'ai  
sonné la décharge*

C'était juste après qu'on se soit quittés avec Milena. Il faut exorciser, tu vois. Et aujourd'hui je recommence, en faisant une flambée de toutes mes éditions de *Peau d'Ane*.

Tu devines que c'est Louise que j'évoque avec ce conte. Tout est si mystérieux, lointain et étrange avec elle, et ce n'est pas l'inceste comme tu me l'as dit hier qui fait l'étrangeté de cette relation. Pour les autres il y a peut-être un inceste, pas pour nous — en tous cas pour moi. C'est ce que je t'ai dit hier à *La Moule Rieuse*, enfin je crois, avec le vin j'ai dû dire d'autres choses j'imagine. Ce qui me tue, et je te l'ai répété cent fois hier, c'est que Louise braque cette idée aujourd'hui pour tout arrêter entre nous. Restons frère et sœur, elle dit. Alors que nous n'avons jamais cessé de l'être. Si je ne baise ni avec mes frères ni avec mes sœurs, je le fais avec qui ? ma mère ? J'ai d'autres chats à fouetter !

œufs

deep,

j'y reviens tu vois, à l'aide de ma sacrée logique (sacrée pour « deep », et logique complexe !). Il fallait que j'accroche ces tampons pleins d'œufs morts à la porte d'entrée. Ce que j'ai fait, Milena les a laissés, et aujourd'hui encore de parfaites horloges les habitent. Elle a cru que c'était une œuvre, un tableau — à cause de l'encadrement, une installation ! Drôle d'idée. Je me protège juste des démons, des dieux. Tout de même, je l'ai laissée croire au truc d'artiste, ainsi l'exorcisme a pris tout son temps pour agir.

Tu vois, même à toi je n'ai pas encore tout raconté.

Je viens d'en retrouver un d'œuf, un qui n'est pas mort. Tu dois l'avoir vers toi ce texte, au moins la première version, après Milena c'est bien toi qui a lu le brut. Depuis un moment c'est vers Louise que passait tout ce que j'ai de plus brut, et la distance qu'elle a toujours voulu garder n'a pas empêché que

se fassent des ponts. Des ponts fragiles, où on ne sait pas où mettre le pied, des ponts sans fin ni rampe. Des déserts.

Tout le temps il faut que quelqu'un lise quand on écrit, même autre chose que ce qui se prépare — quelque chose qui est déjà prêt sûrement mais, toutefois, que l'on cherche à atteindre — ; des lettres — des études de marché —, des listes de courses — des plans de survie —, des œufs urgents — des lignes de fuite — ; **cassés du jour**.

Alors, ce texte, il ne doit pas être très loin, il s'appelle « Daisy », je l'ai écrit l'année dernière, en décembre ou janvier, quand on traînait avec Laurent et Onnen après les lectures à l'*Elsa*. Je trouve que la voix de Laurent y résonne, tu me diras ça.

Elle était bizarre cette période, non ? C'était l'hiver, et j'ai aujourd'hui l'impression de n'y avoir croisé que des choses noires, des silhouettes noires et des gestes flous. Du noir, mais pas du sombre, nous n'étions pas sombres. On voulait bien voir le monde, donner un peu d'air à notre réserve naturelle ! C'est étrange, rien d'autre n'apparaît que du noir et du gris, les seules couleurs dont je me souviens occupaient un rectangle exhibant une publicité pour les poulets de Janzé.

Pourtant je ne sens rien qui ressemble à de la tristesse. Aucune image d'acte ayant pu exister durant cette période ne se forme, juste un manteau noir, un manteau gris, un escalier, un portemanteaux, et Onnen, qui de trois-quarts ressemble à ma sœur. C'était la coiffure aussi qui faisait ça, quand j'ai vu Onnen il y a trois jours, je n'ai pas retrouvé Louise, en revanche, j'ai pensé qu'elle lui avait ressemblé.

Elle n'a pas changé ma sœur, j'ai pourtant tenté des tas de trucs (j'ai eu beaucoup d'inspirations), et même si elle a vécu des moments hors de ses habitudes elle n'a rien changé de sa ligne de conduite ; je suis admiratif, même si ça me semble un peu rigide. Sur ce terrain, au sein de cette relation duo-duelle, Louise serait plutôt fleurettiste qu'épéiste ; quand elle se fend elle reprend tout de suite ses appuis de garde et n'insiste pas dans l'attaque comme on peut le faire à l'épée.

Est-ce à Louise que je pensais le plus souvent quand je voyais Onnen ? Après tout, cette période, c'était juste deux mois après qu'une plus grande fissure se soit ouverte entre elle et moi. Là où j'ai vraiment craqué.

Lié à tout ce noir que je vois d'ici, d'aujourd'hui, ça ne te rappelle pas quelqu'un ? Tu connais les rapports de Louise avec cette couleur... *L'œil de Madame...*

C'est dur de ne pas vouloir, de ne pas tendre vers elle ma langue. Elle est muette, je parle — ma langue déroule son parchemin — à l'intention de Louise — mais qui est Louise, où est-elle située. Lui écrire ; je ne me force pas ; il faut de la force ; pas trop. D'ordinaire, les poètes ne sont-ils pas **sous** les balcons ? J'ai pourtant l'impression d'un déplacement entre ces deux surfaces. Je serais monté à l'étage. A l'abri, pour le moins, des pots de fleurs glissant de la muse. Toutefois, je n'oublie pas les étages supérieurs, leurs géraniums.

Si peu de prénoms ! si peu de lignes et tout devenu déjà si flou ! Tu connais mes yeux... et tu sais aussi que je suis très bien situé pour voir le flou dans cette histoire.

Dans quelque eau que je nage l'eau se trouble. Et moi en sa compagnie.

### *Daisy*

*pleinement malentendant pénètre cette entreprise de démolition désire Daisy love Daisy  
délire sauve désir ne mange pas de nid de larves lire des couches de gaz de désordres son  
nom c'est*



*Daisy ne mange pas de craie procède en deçà de toute écliptique au dedans de tout corps  
dédruit du désir des doigts pressant ses yeux ne mange pas son nom c'est  
Daisy bouche cousue nez bouché y'a pas de mode perdu de problématique d dense d  
Daisy durcit le balancement des doubles s'agglutinent indécidables profondeurs de  
champs meubles de  
désir ne mange pas d'encre sans condition perce dés perç'oir Daisy percevoir Daisy  
apercevoir désirer d troue des plans désorienté son nom c'est  
Daisy se confondre au mur ne mange pas fuit en ligne Daisy trait détourne Daisy lierre  
pas d'assiette pas de ventre décentré intensément sans attendre identité déboutée sans  
attendre, y'a pas de tenue de camouflage de masque sur un modèle de Daisy non, son  
nom c'est  
Daisy accélère peignant vite un monde mouvements sur Daisy dédale dégouline jusqu'au  
sang de lenteur fuite Daisy pas faim ne démolit pas d'œuf abandonne avec désir son  
estomac-dieu, Daisy  
déjà digéré l'Ancien Déploiement des organes du dedans du corps de  
Daisy vide en une seule dose durement emmenée par une section froide de despotes  
musclés et tendus, ne mangent pas Daisy foutent Domine Estomac Domine Tuyau Domine  
Anus dans Frigidaire, se font Daisy comme se font une ligne cours Daisy cours déchire  
file Daisy désire Daisy précipité d'amour d'œuf*

Est-ce autre chose qu'un œuf ? — Oui.

Il y a aussi un autre texte, écrit à la même période, et que Laurent a lu à l'Elsa au milieu d'autres, pendant les lectures pornographiques. *Coïtoïdien*, il s'appelle. Je ne sais pas si le son de la voix de Laurent y résonne, comme dans l'autre, en tous cas c'est dans l'intention qu'il le lise lors de ces soirées — à l'intention de sa voix plutôt — que je l'ai fait.

Je devais être tout petit et tout rouge au moment de sa lecture. Tu t'en souviens toi ? Peut-être que j'avais pratiquement disparu, l'apparence réduite à un point de chaleur. Soleil microscopique, médaille terne, brillamment imperceptible... D'ailleurs, je lui avais envoyé par la poste. Je ne voulais pas lui donner comme ça, de la main à la main, et qu'il traîne au milieu de toute son équipe de preneur de tête, pour qui un texte, s'il ne rappelle pas l'écriture d'un Machin, ou de n'importe lequel de leurs modèles, est mauvais, même : extrêmement pire. Tu te souviens d'un soir peut-être, chez Laurent, après les lectures à l'Elsa ; le jeu était de prendre le nom de chacun parmi la dizaine de personnes présentes et de voir, avec force discussions, s'il avait un nom d'écrivain ! Ils y jouaient sérieusement ; certains avaient été **forcés** de prendre un nom d'emprunt, un pseudo (surtout ne pas prononcer ce mot coupé) ! Muet de mon côté, j'imagine que déjà, sans même le nom, je devais être bien placé... pour me faire taxer de poète. Je vais vous lire le texte d'un anonyme, Laurent avait dit. J'avais signé, moi ! Il avait lu. Il y avait bien sa voix là-dedans.

Le titre. Il n'aimait pas. Pas les mots compressés comme ça — mais c'est le texte qui a amené ce mot, je n'y peux rien ; ne cherche pas de néologisme. Des œufs je fais ; je préviens, prépare. La fille brune de la bande, elle, à la peau très blanche, avait bien aimé la lecture, l'écouter. Après elle avait lu le texte, pour elle, dans le coin sombre sous l'escalier ; elle aimait moins. Elle aime écouter Laurent lire j'imagine. Peu importe le texte.

Beaucoup de verbes non ? dans ce paragraphe,

Battre le faire,  
Le faire battre,  
Le faire dégager,  
Dégager le faire,  
Touchez !

### coiTOïdien

*ici le monde s'en va bien il elle s'en va bien cymbales glissent rails il est affolé d'avancer la voix elle s'en va comme de l'an 40 jusqu'à la salle de bains où elle romantise sans cesse la voix dure pleine langue il est tentaculaire il arrive sa arrive bite à la main, triangulaire, elle dit tout ce qu'elle a vu d'un seul coup des trous dans des trous dans des champs soudain /dans des milieux/ il parle elle prend ce qu'il dit dans la bouche ventouses après ventouses à tous ses désirs elle se tait lentement et suce soudain fossile suçant du temps suçant un fossile léchant les couilles il est impossible à avaler elle le surnomme /dimension/ de la chair de milliards de chair dans la bouche remâchée de bites elle surprend il s'ouvre bête au sol écarte encore ses oisillons sont des sphincters il a ce qu'il dit dans la bouche la bave de baise-moi provoque la céramique en haut de la raie pointe la vulve rumine dans la fissure elle sort et sa langue est dure après des lèvres et des lèvres salive à son tour sur la bouche à fossettes, et fondent les muscles sous le liquide elle sort une langue dure après des lèvres et des lèvres elle érige un tribunal clitoridien transparait après deux lèvres puissance deux lèvres il elle s'en va bien devient trou trou trou anus aux coups de clitoris.*

j'un œuf  
tú eggs  
(walking) on very thin ice  
nous pondons  
vœufs  
les œufs conjuguent les œufs dans le même panier.

Tu sais, je n'en mange plus maintenant. Rarement. En tous cas je les fais cuire avant. Gober un œuf tu te rends compte. C'est dangereux d'avaler comme ça autant d'intensités. Gober un acide, rigolade... Mais un œuf ! Déjà il faut pencher la nuque en arrière. On ne voit plus que le ciel. Il passe entièrement dans la bouche, puis dans le corps. Tout le ciel, et la terre aussi, on ne sait pas où on met les pieds en gobant un œuf. On se met à tourner au bord du monde. On est un funambule sur l'écliptique. On n'est pas en dehors, toujours relié par les microgravités. On est aux environs ; la frange. C'est là qu'on cherche l'équilibre. Dedans est trop à l'intérieur, dehors trop extérieur. Je n'aime pas ce qu'il y a dans la

bouche, on peut dire ce qu'on veut sur les lèvres ; ce que j'aime c'est la fissure qui existe et s'étend dans un sourire. Louise sourit souvent. Franck sourit peu. Mes avant-bras s'appuient sur la bordure de la table. A l'escrime, on n'est ni assis ni debout, on est assis sur ses jambes. Sur le bord de certaines lignes vivent des objets. A la lisière des bois il y a des champignons. Il y a la grande fêlure entre la route et la forêt. Louise ne veut pas se promener avec moi au bord. Elle croit que les autres vont disparaître. Comment est-ce possible ? Comment pourrais-je tenir au bord ? Ma sœur reste dans la forêt. Elle veut que je demeure au bord, seul, avec mes oreilles pointues et mes yeux de loup. Louise veut me voir hurler à la Lune. Elle veut me regarder crier dans la posture de gober un œuf. C'est dangereux de faire ça avec la Lune. Et puis, à force, la nuque fait souffrir. On en a plein la nuque de gober la Lune. On est plein. La moelle dégouline du corps, elle a la lumière de la Lune et s'insinue partout où on habite. C'est une lumière qui ne traverse plus rien tu vois. Elle se moque des objets, dit halo au téléphone. Elle éclaire le loup qui hurle. Je vois, j'entends.

Heureusement, il y a quelques endroits protégés. Des objets, des dessins, qu'elle ne peut toucher, la formule magique que tu m'as apprise. J'ai besoin de ça parce que ce n'est pas naturel chez moi la protection. J'ai besoin de ces choses pour tenir au bord. J'installe des pièges pour déstabiliser mon équilibre. Après je ne me souviens plus où ils sont, comment ils agissent. C'est long de tous les retrouver. Tu sais, ma sœur adore *Peau d'Ane*. Quand on était mêmes déjà on lisait souvent cette histoire ensemble. Les parents doivent encore avoir ce livre chez eux, mais je ne les vois plus. Quand elle va chez eux Louise doit encore regarder ce livre. Elle aime bien ça vivre dans ce qu'elle a vécu auparavant. Louise ne veut pas voir aujourd'hui. Elle ne regarde qu'une partie du monstre ; comme moi des fragments de Louise. Ici, depuis cet été passé à Aix-en-Provence, j'ai entassé beaucoup de versions de ce conte. Il m'inspire, je lui écris.

Peau d'Ane s'est enfuie du royaume à la lumière de la Lune. Je me suis aperçu de ça il y a peu de temps — c'est ce que j'ai décidé. C'est ce qui m'a amené, comme je t'ai dit hier, à virer toute cette lumière moelleuse de chez moi. Je voulais t'en parler à *La Moule Rieuse* de ma façon de procéder, mais c'est au moment où Franck qui ne sourit pas est passé. J'ai oublié ensuite avec cette bouteille de vin qu'il a commandée.

Ces temps-ci, je réunis tous mes livres de *Peau d'Ane*. Je les approche de la baignoire-sabot qu'on a ramenée de la benne à ordures l'année dernière. Elle est toujours dans le salon, à l'endroit où on l'a déposée cette nuit-là. C'est étrange, lorsqu'on entre où j'habite, on s'étonne de croiser une baignoire dans son champ de vision. Pourtant, il en est en pleine campagne, dans d'autres champs, qui ne font naître aucune bizarrerie ; on n'en parle jamais. Plutôt que dans un pré, n'est-elle pas plus proche, dans cette pièce, de la vérité ; de la salle de bain ?

Elle est bien placée là, dans le salon, comme un meuble, débranchée des murs. Comme un coffre sans couvercle dont le contenu circule, change, exhibant tous ses secrets, refaisant sans cesse la forme d'un plus grand.

C'est le soir que je m'occupe des livres. Au fond du ciel noir il y a beaucoup d'étoiles lorsque je passe le long de la fenêtre. J'ai encore trouvé deux éditions de *Peau d'Ane* il y a quatre jours : un petit format, fins de quelques pages, sous la coupelle de la balance à peser se trouvant dans la chambre, et dans la cuisine, un plus large servant d'étagère près du réchaud. Dessus il y avait le sel, le poivre, d'autres épices, l'huile, le pot de fer contre le mur de terre avec à l'intérieur le fouet, les cuillères en bois.

J'ai posé les livres avec les autres, sur l'à-plat de la baignoire-sabot, où se posent les fesses. Tous feux éteints dans la pièce, je me suis installé près du trou d'email. Le premier livre de la pile, je ne le lis pas. Je l'enflamme et le pose au fond du coffre dur. Lis une autre version à sa lumière. Certaines images de *Peau d'Ane* ressemblent de très près à Louise. Aucune de celles où elle revêt la peau de l'animal, plutôt celles qui suivent les questions, après les risques, après la bague que les doigts de ma

sœur, ne gonflant jamais, feront glisser au bon endroit, dans la bonne pâte, au bon moment. En revanche, je n'ai pas trouvé un âne qui me ressemble. Tout au moins dans les premières versions dont j'ai déjà nourri les flammes. J'ai déjà brûlé huit volumes.

Parfois, je m'attarde sur un dessin du début, où les pièces font l'âne. La lumière du feu éclaire le doute des traits de mon visage. Je pense à Jupiter, à l'âne sorti de sa Cuisse. Je débouche du long tunnel de ma pensée, au trou du cul de l'âne. Imagine ; je me vois en Louis ! En multiples Louis. En concevant ainsi les trous, on ne peut choisir entre l'or et la merde. On part d'une autre voie. On circule au bord. Les beaux livres de *Peau d'Ane* partent en fumée. Louise part en fumée. On tousse et ouvre la fenêtre. Les flammes montent. La fumée est moins épaisse dans la pièce. Le ruban s'échappe sans panache. Les ânes gris s'envolent. Les ânes qui disaient ne pas être le bon âne aux yeux de Louise sautent dans le vide plein d'air. Je me découvre en Louis. C'est bien de vider les os de la moelle.

Une fois, la semaine dernière, après l'escrime, j'ai ouvert sur un voisin. Il a dit : toute cette fumée est si triste pour le quartier, arrêtez de faire de la cendre. Ce n'est pas triste. Comment appelle-t-on les animaux qui mangent leurs propres cendres, j'ai répondu ? Comme un parfum, *Peau d'Ane* a envahi tout mon appartement, et ensorcelle encore certains endroits. Il faut brûler chacun de ces ouvrages qui se sont glissés dans chaque intimité des pièces, qui créent des espaces et produisent des milieux où Louise propage encore de la distance.

Ensuite j'ai repris mon feu, où une page entière de forêt brûlait. Les feuilles craquaient, les flammes voulaient s'étendre aux tranches des livres enchevêtrés à l'étage de la baignoire. Le feu qui vient de la peau des silex, fait des dessins sur les murs des grottes, le feu qui allume la cigarette que je fume à l'instant.

Un jour Louise m'a écrit. Tu sais qu'elle ne fait rien, qu'elle ne veut rien faire, tout lui est dû, et rien ne semble assez grand pour elle. Si elle fait un mouvement c'est qu'elle y trouve quelque chose d'amusant, et que ça ne l'éloigne pas trop de son monde. C'est à force de vivre dans un milieu protégé. Et puis, c'est sa nature ; secrète, toute en protection, préserver l'homogénéité de son monde. Elle semble si légère et pourtant elle impose des limites strictes à la lune qu'elle habite. On ne peut pas y pénétrer facilement. Elle s'ouvre naturellement, et si on n'agit pas, ne pense pas dans la même direction, Louise se referme aussi simplement.

Dans cette lettre, ma sœur disait qu'il lui faudrait posséder, comme dans le conte, un âne duquel tombe des pièces lorsqu'on tire sur sa queue. J'abuse finalement en écrivant qu'elle ne fait rien ; Louise irait jusqu'à faire ce geste sur cette partie de l'animal. Toutefois, il ne lui viendrait pas à l'idée de fuir en se faisant la peau de l'âne. Ça m'a agacé. Je lui ai parlé de la richesse, de la *Poule aux Œufs d'Or*, où une relation existe entre le trésor extérieur et le trésor intérieur. Ça circule. On voit l'or dans la Poule, on sent autre chose ; le désir. Dans *Peau d'Ane*, l'or fascine, aveugle, on ne voit plus l'âne ; plus rien — où est le sang, le corps ? Où est le corps de Louise ?

Elle m'a écrit ensuite qu'elle était d'accord avec moi. Mais c'était juste une phrase, des mots, en *post scriptum* de sa réponse. Ça n'a pas calmé mon agacement.

Ensuite je ne voulais plus donner, écrire. Fini la ponte qu'elle m'inspirait. Il fallait que je l'oublie un moment. J'étais triste. Pire ; les objets, mon corps, n'avaient plus de limites. J'avais besoin d'une nouvelle organisation. Me protéger un minimum. Je n'ai pas de peau, pas de coquille ; tout est là qui s'écoule. Les seuls systèmes que j'accepte sont ceux que je crée. Ils sont faits de mes obsessions. Ils les unissent en un seul système. Tout ça fait partie de mon univers, je cherche sa cosmogonie. Mais ce n'est pas quelque chose d'isolé, mon ventre n'est pas ouvert ; il s'ouvre.

## *Relevé de conte*

*(fées et gestes)*

fin juillet

*la jeune fille travaille depuis quelques jours dans le supermarché. Peu aimable, pas très souriante, avec insistance. Sur le badge, contre sa poitrine : Nicole*

mi-août

*le jeune homme passe fréquemment à la caisse de Nicole pour payer les produits qu'il a choisis. La jeune fille ne change pas son attitude. Le jeune homme vient souvent dans le magasin aussi, 1 à 2 fois par jour. Toutefois, il ne harcèle pas la jeune fille de sa présence, en passant sans cesse au point où elle travaille ; il n'est jamais très loin tout de même. Toutes les caissières sont tournées dans le même sens, le tapis roulant arrive par leur droite, cesse de rouler juste devant elles, reprend le glissement à leur gauche. Le jeune homme, lorsqu'il décide de ne pas s'approcher de Nicole, passe face à elle, deux ou trois caisses plus loin.*

*Pendant cette période, le jeune homme laisse glisser des mots, peu, la jeune fille est plus souriante à son passage*

entre le 20 et le 30 août

*il y a le grand sourire de Nicole qui prononce « bonjour Monsieur ». Monsieur ! la mâchoire du jeune homme tombe un peu, ses yeux s'ouvrent en grand ; les corps vitrés s'éclairent. Puis c'est la pomme d'Adam — de « Monsieur » — qui s'occupe de faire le mouvement, le geste. La jeune fille lui donne son compte, le jeune homme prend le ticket, s'éloigne. « Au revoir » avec les yeux dedans, et toutes ces choses agréables, prononce Nicole*

le 2 septembre

*au matin, Monsieur passe à une caisse très éloignée de celle de Nicole. Il y a beaucoup de monde dans l'espace qui les sépare. En étirant la nuque comme ça, sans cesser de bouger et de tourner la tête, de contourner les silhouettes, de tenter d'amener son regard plus loin, Monsieur va se faire repérer. Le jeune homme cesse de scruter ; même lorsqu'il s'approche de Nicole dont la caisse est située près de la sortie du magasin.*

*En début d'après-midi, Monsieur s'approche rapidement de la caisse où Nicole est installée. Il n'y a pas de client, pourtant la jeune fille enregistre des articles, elle salue en souriant. Tous les deux attendent. Nicole dresse son dos, en restant assise, elle porte ses yeux vers le fond du supermarché en bougeant les lèvres. Le trou de la bouche de Monsieur s'élargit aussi parfois. Une petite dame arrive, elle semble être sur un nuage, ailleurs. Elle pose un article avec les autres sur le tapis. Monsieur lui demande si elle ne les avait pas oubliés, Nicole et lui ? La Petite Dame reste muette. Le jeune homme fait gentiment de l'humour, il joue avec la femme, qui ne semble pas vouloir participer. Non, vraiment ailleurs la Petite Dame. Nicole est la seule spectatrice, elle rit.*

*Les yeux.*

*Monsieur est du côté de la caisse où les achats s'entassent, la Petite Dame range ses commissions. Monsieur saisit les anses du sac en plastique, en s'éloignant du tapis noir*

*conseille à la femme de ne pas oublier le petit paquet, là, en insistant lourdement avec son humour on dirait. Deux ou trois pas plus loin, Monsieur se retourne, s'expose, Nicole regarde, il y a le sourire qui vient doucement vers lui. Monsieur a le sien aussi, alors qu'il approche de la sortie, le sourire s'élargit à mesure que les portes automatiques s'écartent.*

le 4 septembre

*au matin, Monsieur se fait doubler par un engin débordant de victuailles, au moment où il arrive à la caisse de Nicole. Il ne peut raisonnablement, sans se faire repérer, demeurer là, alors que la caisse juste derrière celle où travaille Nicole étale son tapis vide. Monsieur se déplace, il jette un œil, paie, sort.*

*A midi trente, Monsieur est sur la plate-forme entre les deux rangées d'immeubles qui surplombent le supermarché. Il est assis, il lit, ses yeux dépassent nettement la ligne supérieure du livre. Nicole sort d'un mur, traverse la plate-forme, elle disparaît à l'angle d'une vitrine. Monsieur est assez loin, il est là juste pour voir. Nicole. De loin. Le livre claque.*

*La foule, dans le supermarché, en fin d'après-midi, Monsieur en est. Il se tient debout vers la caisse numéro 1, Nicole travaille à la 3. Entre eux, les gens sont compactés et glissent par à-coups le long du tapis roulant devant lequel elle est assise. Il y a l'espace vide autour de la caisse 2 ; il étend la séparation entre eux. Monsieur décroche légèrement la nuque, son corps avance, recule un peu. A un moment il y a le grand sourire de Nicole ; les yeux. De là-bas, la jeune fille souhaite le bonjour au jeune homme. Monsieur sourit maladroitement, ses lèvres remuent de manière chaotique, rien ne sort vraiment de sa bouche. Nicole a parlé fort, Monsieur va se faire repérer si ça continue. Il conserve un sourire, bien qu'il n'apprécie pas trop qu'on le hèle on dirait. Toutefois, Monsieur est content, ça se voit. Vous voyez ?*

le 5 septembre

*peu après 11 heures Monsieur passe le chambranle de la porte à ouverture automatique. Nicole pousse une haute pile de paniers en plastique rouge. Monsieur passe derrière la jeune fille, qui s'éloigne vers le fond du magasin et disparaît par la double porte molle et transparente. Monsieur paie, s'en va.*

*A midi trente, le jeune homme s'assied à la table la plus proche du mur où est apparue Nicole, la veille. Il est installé au bout de la terrasse du café, en face et un peu en diagonale de la porte jaune qui se découpe dans le mur. Monsieur est situé à une vingtaine de mètres du battant. La porte s'ouvre, Nicole marche, longe le mur, elle appuie sur le bouton de l'ascenseur qui mène au parking souterrain. Tout de suite elle se remet à marcher, elle traverse la plate-forme maintenant, passe l'angle que forment les deux vitrines, elle s'enfonce dans l'escalier vers le sous-sol.*

*Malgré le soleil doux, Monsieur engloutit la menthe à l'eau. Il se lève, s'éloigne. A 18 heures Monsieur longe l'alignement des caisses, et aperçoit Nicole. Il fait son marché, se place caisse 3, dans la file. La jeune fille travaille juste devant, à la 4. Monsieur regarde facilement. La boîte d'aliments pour chats avance avec le tapis, Monsieur la prend, la déplace en regardant du côté du visage de Nicole, discrètement. Il épie. Il recule encore la boîte de conserve qui veut s'éloigner vers le lecteur de code-barre, on dirait qu'il cherche à ce qu'elle soit située dans le champ de vision de Nicole, et qu'il aimerait bien que la jeune fille s'intéresse à ce qu'il achète. On dirait que Monsieur*

*aime le silence, qu'il fait plus facilement des gestes qu'il ne parle. Le jeune homme trace des signes avec son corps et l'objet en métal, fait le spectacle muet sur le tapis noir. Monsieur laisse aller les signaux, c'est le moment d'emballer la camelote. Nicole dit bonjour, pas trop bruyamment. Monsieur se saisit du sac blanc. Les yeux, le sourire, face à lui.*

*Vous avez noté que deux midis se sont succédés en voyant disparaître Nicole dans le parking souterrain. Il est 19 h 30 lorsque l'épaule de Monsieur se cale contre le montant d'un panneau de signalisation. Il est situé non loin d'une des sorties du parc de stationnement. Il y a deux autres issues qui débouchent de dessous la plate-forme, mais il faut bien que Monsieur choisisse, vous comprenez. Il est là — les yeux dirigés vers le trou noir. Il roule et fume une cigarette. S'éloigne à 19 h 45*

le 6 septembre

*A 11 heures Monsieur marche sur la plate-forme. Il relève les épaules en arrivant devant le supermarché, redresse le buste. Monsieur longe la longue vitrine du magasin, se tenant bien droit, il ralentit un peu sans que ne cesse le mouvement de ses jambes à l'approche des portes automatiques de sortie du supermarché. Le mouvement incessant des êtres humains conserve les portes ouvertes, les caisses sont toutes proches, il y a celle où Nicole est assise. Monsieur continue à marcher, menton sur l'épaule, le long de l'étendue vitrée. Il se dématérialise à l'angle du magasin.*

*A 16 heures, M. est immobile entre les consoles basses au bout des tapis. Nicole passe les articles devant le lecteur — de codes-barres. Elle porte sa petite bouche qui ne sourit pas. M. passe au lecteur, Nicole souhaite, en souriant. C'est un sourire de surface, qui ne s'élève pas jusqu'aux yeux. Enfin, on ne sait pas trop... C'est à cause de M., qui s'éloigne, avec le sac en plastique ; on ne voit pas beaucoup, on voit juste M. en train de se demander ce qu'il a bien pu acheter, ce qu'il peut bien y avoir là, dans le sac en plastique.*

jeudi 7 septembre

*A 11 heures M. passe la porte automatique. Il regarde la colonne de caissières alignées, un peu en retrait, tout au long de la vitrine. Nicole n'est pas là. Il regarde en l'air, vers les numéros de caisse illuminés, cherche à voir si une des petites pancartes lumineuses indique « dernier client avant fermeture ». On dirait qu'il sait que, parfois, lorsque cette inscription est illuminée, c'est que la caissière s'est absentée juste le temps d'une pause. La phrase n'est éclairée nulle part. Il y a juste les chiffres qui brillent, les caissières dessous, sans Nicole. M. marche sur la plate-forme avec une bouteille en plastique à la main.*

vendredi 8 septembre

*M. se déplace en bordure des caisses à 11 h 15. Nicole est assise, elle porte les cheveux courts aujourd'hui. M. passe en se tournant vers la jeune fille dont des mèches de cheveux s'échappent de l'élastique qui les serre sur la nuque. Il patiente devant le tapis roulant. Nicole n'est pas très souriante. Ses lèvres ont bien quelques vellétés, mais se resserrent aussitôt. La jeune fille parvient même à une bouche minuscule avec deux plis tendus qui partent de chaque commissure. Elle s'anime au moment où M. se présente*

*devant elle. Elle s'éclaire. Son visage se transforme. Nicole conserve cette nouvelle figure.*

*Il y a la grosse loupe qu'utilisent les caissières pour voir dans les sacs des clients entre les deux caisses. Elle s'élève le long du lecteur de codes-barres, M. pose la main sur le haut de la grosse loupe à hauteur des yeux de Nicole. Qui regarde la main. Rien de particulier ne s'exprime sur son visage, mais la jeune fille ne perd pas la bonne humeur qui est née en même temps que M. apparaissait. Il prend son compte, le glisse dans le sac. M. accompagne son départ d'un coup d'œil. La jeune fille déplace ses yeux des marchandises dont elle repère les barres verticales jusqu'au lecteur de codes. M. lance sans le lâcher le sac en plastique devant lui, les portes automatiques s'écartent sans que ses jambes n'aient à ralentir leur cadence.*

*A 18 h 40, M. est debout le long de la caisse qui succède à celle de Nicole, dans la longue rangée. La jeune fille travaille, M. regarde, M. s'éloigne.*

samedi 9 septembre

*M. passe les portes de l'entrée du magasin, et tourne immédiatement les yeux vers la succession de caisses. Nicole est placée tout au fond, à la dernière. M. marche dans le magasin avec ses achats. Il se déplace dans la grande allée, celle qui s'étend au bout des rayons et parallèlement à l'allée longeant la série de caisses. Les rayons de produits s'allongent perpendiculairement entre les deux allées, le regard de M. fait de même en s'élançant dans l'espace qu'ils laissent entre eux, jusqu'aux caisses. Un peu avant d'arriver au fond du magasin il y a l'enfilade où Nicole apparaît tout au bout. M. vire brusquement. Il prend le chemin de la caisse maintenant, il brise le fil en tendant sa poitrine en avant, pose les articles sur le tapis noir qui accroche et tire rapidement les achats vers le lecteur de codes. Nicole regarde le jeune homme, sourit, sa bouche se met à bouger, celle de M. aussi. Les lèvres de la jeune fille continuent à remuer, elle regarde le jeune homme dont la bouche s'ouvre parfois. Il y a la jeune fille qui travaille à l'autre caisse, le dos tourné à Nicole, qui se retourne, et dont les traits du visage se déplacent. M. paie, elle continue les mouvements sur sa figure tournée vers lui. Le jeune homme tient le sac blanc à la main, la jeune fille dirige ses yeux vers lui, ainsi que ses lèvres qui se lancent doucement en avant, reviennent, s'écartent, changent la forme de sa bouche à chaque instant, son visage se transforme sans cesse. Un homme attend au départ du tapis roulant, Nicole semble l'ignorer.*

*M. s'éloigne. La jeune fille ouvre la bouche sans sourire à l'homme qui s'avance devant elle.*

*A 16 heures, M. passe à une caisse très éloignée de celle où travaille Nicole. Il y a l'échange de regard lointain. M. prend de la distance sans cesser des yeux du côté de Nicole dont il s'approche en allant vers la sortie. Les portes s'ouvrent, rien ne s'éveille sur le visage du jeune homme.*

lundi 11 septembre

*A 11 h 15 M. marche au soleil, passe dans l'ombre, entre dans le supermarché, se sert, débouche des rayons sur l'allée. Il est devant la caisse 8, où œuvre Nicole. Deux clients le devancent. La caisse 9, dans le dos de la jeune femme, ouvre. M. tourne la tête à*



*l'opposé, vers les numéros inférieurs. Il reste un moment ainsi, les yeux perdus, là-bas, dans le rayon pâtisserie.*

*Lentement, sa nuque pivote vers la caisse de Nicole, puis le globe de ses yeux prolonge seul le mouvement du côté de la caisse fraîchement ouverte. Il n'y a pas encore de client, alors que l'homme paie, et qu'une femme attend juste devant lui. M. hésite sur ses jambes ; son corps a un léger mouvement, comme s'il voulait se déplacer caisse 9. M. sourit — ça se voit sur son visage, lorsque la cliente s'infiltré entre le tapis roulant et lui. Le jeune homme coupe son élan, fait un pas, sans que le sourire ne lâche sa bouche, s'approche du clavier et de Nicole. Il s'incline un peu, ses lèvres bougent, celles de la jeune fille font des mouvements aussi. M. se tourne et marche en tendant la main vers un rayon. Alors qu'il s'éloigne à l'intérieur du magasin Nicole bouge encore la bouche, son index montre une allée, sa tête remue de haut en bas.*

*M. surgit du rayon en petite foulée, un article en mains. Il est devant la paroi en plastique dur et transparent, qui s'élève et se courbe au dessus du clavier. Nicole et M. sourient en se regardant. Le bip du code-barre sort du lecteur. M bouge les lèvres, les doigts creusent dans le porte-monnaie. Nicole dit quelque chose, sûrement, parce que le trou noir entre les mâchoires s'élargit, se ferme, plusieurs fois de suite et que le bas du visage du jeune homme s'occupe ensuite de la même manière. M. sourit, Nicole sourit. Ils sont contents.*

*La jeune femme est bien trop loin d'où M. est situé à 17 h 15. Nicole est absorbée par la caisse 11 tandis que le jeune homme s'extrait du passage entre la caisse 1 et le tapis roulant de la 2. M. marche, le regard au sol, et, comme par magie, au moment même où il relève les yeux les deux pans de la porte glissent et s'écartent. M. conserve le sourire du magicien en sortant.*

#### **date**

*M. arrive devant Nicole à **heure**. Il dépose le paquet de farine, les œufs, la levure (beaucoup de levure), la levure, la bouteille de lait, la belle motte de beurre bien frais, le sucre, la bouteille de champagne en verre transparent et au fond plat, tout ça sur le tapis noir.*

*– Et le moule ? s'étonne la jeune fille.*

*– et la bague ? rétorque M.*

*– quel âne ! rit Nicole*

*– sacrée vieille peau ! rit M.*

Ce texte me fait rire. Je ne ris pas tout au long de la lecture. C'est la distance de M, et celle de la forme d'écriture qui la supporte, qui m'amène à sourire ; elle paraît infranchissable ; une succession de murs. Un rire, un sourire à distance d'ailleurs. Un rire intérieur, pas une exposition de bonne humeur, de légèreté. Suis-je le seul à être animé de ce sentiment à propos de ce texte ? *Relevé de conte* a inspiré de la tristesse à Christophe. C'est vrai qu'au fond il y en a de la tristesse — monotonie du constat. Et — si on peut parler là d'actes — la façon d'agir de M est désolante, absurde. Tous ces agissements ne sont que des absences d'actes, du concret sans cesse repoussé. Est-ce tout du long un constat du désir qui anime M qui s'inscrit ? Désir coupé, mouvement obstrué ; on passe un doigt dans la file de fourmis qui traverse le chemin ; on rend le flux malade ; regardons la façon dont la colonne procède pour se guérir de l'obstacle grouillant.

Ça finit avec le désir en tous cas. Il y a tout pour l'appareil d'un gâteau, tout pour faire pousser une pâte. Même la peau. La vieille peau, qui ramène au conte, à l'amour. Il y a là tout pour commencer. En réalité,

c'est une histoire qui ne veut pas commencer, pas finir. Une histoire qui ne se fait pas. On constate une absence de faits, et finalement M est prêt à faire. Il est sans cesse sur le point de faire quelque chose. Et le bégaiement est coupé soudainement par un potentiel de pâte. J'ai le sens des contraires.

Il y a beaucoup de décalages. Constat-conte, désir-distance, faire-absence de faits, la fin est un œuf, lenteur répétitivité du corps du texte-intensité brutale de la fin... Bien que — encore — *Relevé de Conte* ne soit pas quelque chose d'achevé. S'il est dans cette zone du livre, il s'articule aussi essentiellement à *Extérieur. Bruit.* et *Bruit de Surfaces*. C'est un fil qui s'échappe d'eux et qui vient percer les mailles d'ici.

Tu sais George, je te parle de ça, mais il ne faut pas l'éventer ; quand on écrit, il ne faut pas parler de ses maladies, de ses amours, de ses doutes. Les écrivains — les romanciers ? — ne parlent pas de ça. Ils dépassent leur laideur, et c'est profondément beau. Que crois-tu que ça donne lorsqu'on déguise le mensonge même ? Au sein de quel cercle fou procède-t-on ?

Bien entendu, que je m'éloigne a fait se rapprocher Louise. Je t'ai dit : le tango. Cette danse ne satisfait pas totalement ma passion, mais de son côté ma sœur semble vivre la sienne pleinement dans ce duo-duel. Nos parents se sont toujours étonnés de cette différence entre nous. C'était la même chose lorsqu'on était môme.

Enfin, je ne sais pas si Louise a déjà été traversée par la passion. Elle en a peur, ne dit-elle pas qu'elle ne veut pas y « sombrer ». Elle s'en protège, c'est une jeune fille raisonnable. Elle protège vivement — à corps perdu ! — ses défenses. Elle affirme qu'une passion peut se vivre sereinement dans la distance et la légèreté. En réalité, elle a vécu des passions éphémères. Elle a toujours fait son caprice, rencontré du consentement.

Ce n'est pas qu'elle soit effrayée tout compte fait. Simplement, elle ne comprend pas qu'un être soit inspiré longuement ; tant de forces sur le même nœud. Louise, selon le modèle de son vécu, ne croit pas qu'un tel attachement puisse durer. La lenteur pourtant a aussi son intensité, et si l'on conserve, ne perd pas — comme je le dis au début de cette lettre — cet amour de frère et sœur, la violence et l'étouffement que d'aucuns font découler de cet envoûtement n'existe pas.

Le degré de force de la lumière ne change pas lorsqu'on se déplace, lorsqu'on ne reste pas immobile dans des limites. On peut tout enlever à la passion sauf l'intensité. Trop concentré pour Louise ; je suis myope ; tout ce que mes yeux voient, mon regard le fait converger vers ma passion. Qui a de bons anticorps ; ils agglutinent, et ensemble chassent le corps du désordre ; le reconduit à la frontière ; politique de l'amour et de la haine ; je suis aussi un ministre de l'intérieur, dont la fonction est de conserver, consolider le centre. Cette politique — ces rythmes — définit la ligne de conduite.

Je vis beaucoup mieux la passion des objets. Ils me sauvent la vie. Ce sont eux qui prolongent mes relations avec le monde et les autres. Ils ne sont pas juste ici pour me faire délirer en détournant l'utilité à laquelle on les réduit. Avec moi les objets deviennent des trucs bizarres, on nous reconnaît rarement. Pourtant c'est bien leur étrangeté que je fais remonter en surface. L'étrangeté que j'y vois. Je suis myope. Dans chaque orbite vit un œil de poisson.

Tu sais, les choses décident pour moi, les événements — une fourmi marche sur une feuille de pissenlit —, les objets, les absences d'actes. Ou, je ne décide pas sans elles. Elles s'expriment bien. Les choses montrent, aux alentours ou à moi-même, ce que je ne sais pas représenter. Les choses entrent en relation, accélèrent, je suis. J'ai de grandes jambes, tout à coup elles changent de chemin. Après avoir vécu dans ma chair puis, lentement, éliminé toutes les possibilités, un plan apparaît ; plan que je connaissais déjà, mais pas plus qu'un de ceux que j'étouffais lentement ; plan qu'alors un seul possible

déplace. De la spontanéité par élimination... Mes jambes soudaines, voilà une manière de dérouter les démons.

Un morceau de papier avec quelque chose d'écrit dessus, imprimé ou manuscrit, peut changer ma vision d'une idée. Un objet que je trouve, la lune apparaissant à tel moment peut changer ma vie. Il faut piéger les démons tu comprends, qu'ils ne sachent pas ce qu'on décide de faire à l'instant où on agit, ou qu'on tranche pour ne rien faire.

Souvent on me dit ; et le libre arbitre ? Eh bien je prends celui de dire que ce sont les choses qui me décident à agir ! Peut-être aussi est-ce que je choisis celui de mentir en disant ça... Et, lorsqu'on prend une décision, c'est toujours en relation avec quelque chose. Au moins une ; qu'est-ce qui t'a décidé, on dit. Et on répond. Bien souvent en n'exposant une raison, une. Mais combien de choses, d'objets, événements, agissent ? N'en existent-ils pas qui agissent depuis des années, avec lenteur, et qui participent à une décision ? Des choses invisibles, notre équipe de nuit dont le souffle n'est jamais exhaustif.

Jamais seul... on se retrouve toujours avec soi-même... et aussi avec les choses qui connectent, les longues colonnes de pèlerins qui se croisent, les gestes qui se rencontrent, les objets qui articulent les mots d'une autre langue.

En bord de haie de cet épais système, où tout arrive, où il est conseillé de ne pas déplacer sa nuque seule — qui se noierait, à force, sous le poids de l'épaississement —, c'est tout le corps qu'il faut déplacer pour ne pas perdre pieds, en bordure de cette mécanique d'enchevêtrement, j'ai sûrement écrit ce texte :

*il dit sa langue à elle et dit, mon œil, en réalité il entend — Tiens ! Une ornière — c'est ce qu'il croise d'autres déjà emboîtent le pas de ce qui — Tiens ! oh, là-bas... — bute et pisse à la forme, multiplie — Moïse a encore laissé sa porte ouverte —, il les voisins baisent toujours pendant l'essorage de la machine, il se distend quand elle fouette et fouille des nappes, quand ils remontent c'est noirs qu'ils sont. Il ne rit pas et enlève son casque — Tiens, un qui n'a jamais vu la mer —, plonge ailleurs, s'en va de la pire espèce, d'autres arrivent en dépliant des troubles, des déserts de crabes, leur langue passe entre les pores, aucun n'est à genoux et même si ça glisse — Tiens-moi ça deux s'condes — ils avancent, avancent tous et se croisent à l'air lisse, malgré un terrain miné de codes marchent, certains, dans la merde, du côté du pied où l'oreille siffle, interprétation de faux-chevalier, signes haut la main — y'a quoi dans sa bouteille à lui ? — cet autre sous un balcon, intensité fossile, qui secoue ses strates et qu'une tribu passe, en ligne, et là ce point en vitesse sur un visage en fuite, cathartique, babillage au canon, pas rassuré — t'as vu ce truc ? — noïaque dans un champ un autre, remonté de l'ombre, se lave, se lave, se lave, les yeux pleins de dormi au retour de sa turne, et les voisins qui se nappent toujours, essorent et ne rient pas quand Moïse déplie deux s'condes d'intensité assurée sept fois — Dessine-moi un cygne.*

Ça fait du monde, tu ne trouves pas !

J'étais chez Eric, un matin, dans la cuisine, assis à la table en bois quand j'ai fait ça. La table était collée au mur, sous un de ces anciens réfrigérateurs qui s'accrochent aux parois ; placé juste au dessus de ma tête, il pointait ma fontanelle ; la marque, Damoclès sûrement ; « si tu n'écris pas, tu mangeras » ! La même table qui était Quai-d'Auchel, dans la maison, tu te souviens j'imagine. Elle est en bois, je l'aime beaucoup cette table, le bois, la taille du plateau, sa hauteur (à cause des grandes jambes encore). J'ai mangé et écrit dessus souvent déjà, Quai-d'Auchel justement, quand on habitait ensemble avec Eric, pendant deux mois je crois bien. Jardin, grillades, pastis, herbe...

Une fois, dans ce lieu, en plein soleil, j'écrivais à Louise. Quelque chose avait changé, sans que j'en sois conscient, mais je vois aujourd'hui que je ne lui aurais pas écrit ainsi avant l'été, avant qu'on passe ces quinze jours dans le même voisinage.

Ça faisait très longtemps qu'on ne s'était pas retrouvé seuls ma sœur et moi, si proches, il y avait toujours les parents, et aussi Milena ces dernières années. Il y a bien eu l'année précédente — où mon regard étonné a croisé les seins de Louise, ainsi que son sourire, qui n'est pas une simple manifestation de son apparence, un accessoire de son visage, mais l'essence même, avec ses yeux, de son charme — cette année, alors que Milena était repartie plus tôt à Rennes, mais rien de ce voisinage à deux ne s'était encore créé parmi le plus vaste existant autour de nous dans la grande maison près d'Aix-en-Provence.

C'est l'année suivante que le rapprochement entre nous a eu lieu. Comme quelque chose émergeant lentement des profondeurs, et qui commençait peut-être à s'inscrire à la surface de nos yeux. Mais on ne savait rien — je sentais bien quelque chose, Louise non — et ce n'était peut-être encore que nos profondeurs qui s'approchaient, qui poussaient en battant plus fort, sans que rien en réalité ne se dessine. C'est après le séjour à Aix que j'ai senti ça, pas pendant. Pendant, on était dans le mouvement, des pans de vie se déplaçaient dans l'ombre. Il n'y avait encore que légèreté apparente, mais c'est partout que la complicité s'installait, dans tous les gestes et les actes du quotidien. Au sein de ce lieu et parmi les autres, partout une fissure s'ouvrait qui se noircissait de ce que notre proximité faisait naître — des œufs sûrement, et si les œufs ne passent pas dans une fissure j'arrête d'écrire immédiatement. Tout ça se faisait facilement, sans qu'un de nous ne force sur un geste, une situation. On se retrouvait, Louise et moi, comme lorsqu'on était même ; seulement, si nos yeux étaient les mêmes, notre regard avait changé. C'est ça qui créait l'étrangeté.

Je te l'ai dit plus haut : je vois ça avec recul. Toutefois, il y a quelques semaines encore rien de tout cela n'était comme des souvenirs, comme des trucs fixes, qui ne vivent que par le passé... Souviens-toi, tu pensais que je devais prendre ces souvenirs et oublier ma sœur. Mais justement, ce n'était pas des réminiscences, en moi tout continuait à pousser, à s'étendre, à se fêler, comme au fond des tasses de porcelaine, où se propagent d'infinis réseaux de racines. Tout cela allait vers elle ; un seul possible ; unique mais ouvert à d'autres espaces. Louise n'est pas un point, un but ; c'est une idée plutôt. Les filles sont juste des idées.

Malgré l'innocence qu'elle met en avant — et justement parce qu'elle la fait valoir — je me dis que Louise aussi a dû se poser des questions, me voir différemment, voir avec surprise notre voisinage devenir quelque chose d'autre, à la suite de cet été-là. Depuis cette période, de mon côté, combien de fois je m'étais retrouvé dansant dans la cuisine avec elle comme ce jour où on a préparé un chili ensemble ? Eh bien je n'avais jamais cessé de danser depuis ! Je sais comment toi tu voyais cette danse qui me secouait : un peu lourde, à cause du goudron qui me couvrait, un peu niaise, à cause des plumes que je décollais un peu beaucoup à la folie... et un peu pied tendre à cause du pistolet que Louise tenait dirigé en direction de mes appuis. Sans jamais avoir danser auparavant je vois que je dansais parfaitement le tango avec Louise. C'est comme ça que je le vois. Je ne savais que cette danse, et la danser avec cette partenaire.

Après ces premiers pas le retour à Rennes était bizarre, et quand j'ai accueilli Rozenn sur le quai, j'ai senti tout de suite que quelque chose allait se produire ; que quelque chose était déjà lancé. Les quais de gares sont des lieux idéals pour les meurtres, pour le geste ultime des tueurs, à cet endroit tous les blocages, s'il en subsiste, s'écroulent et c'est le plus naturellement du monde que la plaie mortelle s'ouvre au couteau.

Le lendemain, on l'a passé dans la maison, chez Eric. Je trouvais tout fade entre Rozenn et moi (logique non ? après ce qui venait de se passer sur le quai). Après la nuit je l'ai accompagnée à un bus, le 1, et tout ça a été bien triste.

Elle, avait bien senti quelque chose aussi ; en début de soirée, elle a fait une crise de tétanie. Ou pire, ça durait, ça durait. Le téléphone. Expliquer le chemin jusqu'ici au standard d'Urgence Médecin. L'attente près d'elle ; j'étais déjà si loin. Et je continuais à m'éloigner, la sonnette, le médecin. Qui ne pouvait rien, bien entendu. La rassurer, prendre un chèque, au revoir. Ensuite un peu de tendresse, qui s'est durcie, et Rozenn se détendait. Il faisait froid, on a décidé d'avoir plus chaud. Du sexe, peu de désir de mon côté. Elle a dit, c'est tout !? Je n'avais pourtant pas l'habitude de m'acharner. Elle sentait bien que quelque chose n'allait pas. Ailleurs j'étais. Je pensais. Je pensais c'est cassé ? tordu ? fêlé ? Comment faire quoi ? Puis le matin. J'ai tout fait pour qu'elle m'énerve ; ainsi j'ai eu la force de lui parler. Le midi, j'ai dit : écoute... voilà.

On a longé La Vilaine, bien sûr le gris, le ciel couvert, et l'eau, de quelle couleur tu crois ; putain. La ligne 1, l'arrêt près de la poste, le muret sous la vitrine, la tête entre les genoux. Les pleurs. Chier.

Les jours suivants, triste j'étais, pas bien du tout, impossible de faire de jolies phrases, des phrases qui s'écoulaient, tu vois. Pas honte ; j'aurais eu honte d'avoir laissé traîner ce non j'en veux plus, ce oui vas-t-en, de le laisser stagner. Honte si j'avais laissé le couteau du quai de la gare dans la plaie, si j'avais laissé piétiner la rouille. Ça t'étonne que j'aie récupéré la lame ? Lorsque j'avais dit non, elle : menteur ! les lettres, les mots dedans... Menteur ! Menteur, ça m'allait bien.

Heureusement il y avait Eric, la maison, le jardin, le soleil, et la table que j'aime bien et que j'avais transportée dehors ce jour-là. J'avais envie d'écrire. Quoi ? je ne savais pas. Ce fut une lettre à Louise, cette lettre que j'ai sentie si différente de celles qui précédaient mon séjour à Aix-en-Provence. Mais rien encore de la force qui a plus tard agi jusqu'au sein de nos échanges écrits ne transparaissait (je voulais dire échanges épistolaires... mais je ne veux pas te rappeler, même de façon légère, goudron, plumes et pistolet).

Tu vas dire ; où sont les œufs ? je ne vois qu'une table.

Je t'ai dit au début de cette lettre qu'ils étaient liés. Il y a même un œuf qui a été pondu sur plusieurs tables. Un œuf où il a fallu pousser. Un œuf difficile, un accouchement pénible, un sale œuf pas obéissant, fait par un sculpteur mal poli. Il ne tient pas en boîte.

Il est né de plusieurs tables de bars, après une nuit blanche bien glauque. Là, tu vas le lire bien tapé, sans ratures apparentes — elles sont dans le texte, avec les mots qui se suivent, séparés par un espace régulier. Mais il était écrit sur plusieurs bouts de papier trouvés près de moi. Sur les versos, et sur les rectos autour du texte imprimé. Parfois même le stylo partait pour encadrer un fragment du texte déjà écrit et le ramener dans celui qui se faisait. Toute la journée dans Rennes, à marcher, à me cacher derrière les vitres, au bord des bars et au bord des rues, sur leur tranche ; on peut aussi écrire sur la tranche.

Le temps bouché, les vitres d'eau, les tasses de café, les verres de bière ne suffisaient pas ; il fallait que j'écrive encore, il fallait l'écriture pour cacher ma honte d'écrire. En public, comme ça, alors que le temps de mon voisin était le même que le mien, identique pour les passants dans la rue ou aux tables voisines ; alors que j'étais, moi aussi, un homme.

Je marchais, vite, lentement, à d'autres rythmes, m'arrêtais à une table, un peu, plus longtemps, j'écrivais vite ou ça bloquait, écrivais vite où ça bloquait, assis, debout, je repartais, mes fesses allaient se poser au bord d'une autre chaise, mes lèvres d'un autre récipient.

Pas étonnant que la boîte de vitesses de cet œuf déconne :

### *Sac à chutes*

*c'est quoi, à part, d'abord, la nuit et tous les corps bangs répétitifs et l'ivresse qui colle la fièvre s'intensifie oreilles fronts, bobines défilées, potentiels mous c'est quoi, à part, aussi, la bruine qui, qui fouille, l'eau bien en chair, chaleur et tension, cartilage, qu'est-ce que c'est encore que ce lendemain, où muter encore l'ennui vers des femmes, et se traîner encore de bidonvilles de blessés graves en rayonnantes trompettes de tissu gris c'est quoi, à part, encore, découper des rondelles dans la machine, l'intégration à la diète, le coup de nuque, de semence, c'est quoi grilles nous aimons vos cuisses, partout, à plat-ventre et en boue de lime, suer encore, animal de vitres, bêtes à miroirs, s'écouler encore sous peine de chair, et le palais c'est quoi, encore, ce palais raboté par de la langue, hein, qu'est-ce que c'est encore que cette histoire, cette prise de mots, cette induction qui limaille, où se secoue du vide, c'est quoi, falloir, ne pas, surtout, se cacher, se rire, marcher hors de sa cabane, et la distribution, « à vos lots ! », à corps perdus dans la possession, obsession, laisser faire, se clouer au choix, là, encore un, une, erreur, chien-chien, c'est quoi, à part un soleil avachi et tiens bouffe encore de la rougissante planète, l'ange à la benne, fourrager ses ailes c'est quoi, à part, se jouer d'un anneau avec un Mercure qui bande, là, rouge en pointe, degrés de forces, sûrement pas un coup de soleil, une bordure, de vache à la limite, panse à ce qui se digère, c'est encore qui, quoi, chier, l'âme à vif, les longs paquets d'eau de la bouche, à part laisser venir l'image, lacérer, cliquer, c'est quoi un viseur, un canon de trop dans la gueule, liquider encore, apode désaxé, et les grands axes, hein, c'est quoi, l'asphalte intestinal, la chaussée rousse, avoir encore les sphincters mal léchés, et clitoridiens, et paniqués, jouer encore les gros pitres, les premières rages, éclore oui, là grouille avant la mouche, se taper encore de l'immigration de nids de clous en nids de clous, et la main dans tout ça c'est quoi, qui coule, qui quoi, à table, la génétique de la bouche, qui malaxe, qui pétrin, qui calibre les trous noirs, appuie là-dessus enfonce c'est de la pure c'est quoi, à part, soigner par imposition référentielle, de la main bien noire et pas coupée, bien blanche, bien rouge, bien verte, bien tendue, de la pelouse de viande, c'est quoi à part, dépaver aveugle, ventripotent tout c'est qui s'flasque, c'est quoi aller devenir ailleurs, encore, comme un seul œuf, intensifier les jarrets, recentrer quelques ventres, pâte à la main, toute l'équipe y travaille c'est quoi, à part, se faire dépanner dans le couloir, de la courroie à la louche, resserrer les boulons de la vanne à vide, si c'est pas d'la vague ça c'est quoi, la nuit dont nous déferlons, la parité transmoléculaire de cette musique d'eau noire, l'espace, effaçable, c'est quoi diffuser, encore, de l'endosmose à perpétuité, du sommeil panique, du coin en boîte, nix, pas de rêve, ou debout, pas de chiffon gras qui dégorge, plutôt de la relation de ferraille, goudron, ciseau, pas pour, et que ça pilonne c'est quoi, à part, aller tremper dans des sales affaires, à récédive de forge, sodomiser l'eau surtout à l'aube, c'est quoi hein, un carénage, à rebrousse-phallus, de l'arrache-pitbull, comment ça se fait, qui quoi, et attaquer à la souche, et mordre dans les accoudoirs c'est quoi, à part, un liquide*

*rouge métal, qui fréquente la fièvre, et joue encore à touche-titille avec la langue, c'est quoi rire, encore, se rire de ce truc dégueulasse enserrant les os de notre essence, & « shame shame shame shame shame shame shame, shame on you... », la viande avinée du masque, théâtre ordinaire, sac à vie, t'es pas assez quoi t'es trop qui, hein, c'est quoi, cette correction de nuit, ce sommeil pondu, carne diurne, uppercut répétitif, exo, exo, exo, à dehors-mamelles, simuler encore l'immuable, étudier chirurgicalement des dessous et se jeter des yeux, là, dans les œufs qui s'en écoulent, des œufs rouges frottements, à force de viens, et suinter, encore, de vagins saccadés c'est quoi, ces tampons encreurs, retenues d'animaux morts, dépression de bouche, langue précisément hésitante apapo agaga monmon pu tentatives, tensions, jets, c'est quoi, à part, encore, une autre, ciselure, pâler penaud désirant dans un coin gras, des déserts pleins les pattes, des pinardiers pleins les têtes hydrocéphales, hoqueter pendant qu'il est encore trop tôt, bégayer vite avant d'éructer le chou ruminé des mots, c'est quoi cramoisi de désir, noir, à part se nicher encore au rai d'une porte, au ras d'une morte, dehors sans toi, avec l'autre bovin involontaire, secouer la verticalité de tous les sens, la bite d'un dieu transexuellement transmissible, c'est quoi, ffilles, piler, hacher du sable, à part, de l'oreille totale, de la transhumance psychotique, donner la papatte au croc du vide, aller, encore, à la bête avant que la marmite ne vienne à toi*

C'est un camion d'œufs ce sac, un semi-remorque sans paroi. Il dévale une pente à 37°, tracté par le petit trait clignotant sur l'écran bleu de Word 5,5. Malgré la forte dénivellation c'est le moteur qui emmène en tirant. Ce n'est pas une histoire de frein à main édenté avec la sueur qui colle les cheveux sur le front. Les mains tiennent le volant sans aucune tension. Aucun véhicule n'arrive de face en criant ah-tension, les virages sont parfaitement négociés, les mensonges contrôlés précisément, les blondes assises à côté du chauffeur sourient tranquillement, un pied posé juste sous la vitre. Si tu veux, elles portent une jupe courte dépassant la mi-cuisse, et si tu veux vraiment de la moiteur c'est à cause de ça que les mains du chauffeur commencent à glisser sur le volant maintenant. Ses doigts tapotent sur le cercle par dessus le rythme du moteur clignotant ; word-word-word fait le moteur. Il déroule son film dans le pare-brise en prolongeant le drum-bass de ses doigts. La pente continue aussi, du genou des blondes le néon clignotant rougit en descendant l'intérieur de la cuisse, s'appuie sur l'ourlet, la ligne de la jupe ; la ligne 16. Il adore être comme ça dans son camion bleu avec toutes les floridiennes dans la cabine, sur le siège passager. Ligne 18 maintenant, le trait vient de descendre, rougit, clignote, le camion fonce, le trait longe l'ourlet ; qu'est qui passe là-dessous ?

Ce n'est qu'un chat, essaie de te calmer, pense à ceux qui n'ont ni PC ni Word 5,5... Le trait est revenu sur le bord maintenant, à cause de l'idée d'effacer, il descend encore, le bord de la jupe est plus bas à l'intérieur des cuisses, l'inconnu maintenant se situe ligne 23, on descend encore, plus profondément, la puissance deux des lèvres es

ce n'est qu'un chat encore, les chats continuent d'arriver, la sueur perle sur le front du chauffeur, les rayons du soleil percent la vitre, ils font pousser les floridiennes dans la cabine, elles déferlent sur la plage juste sous le pare-brise, les grandes vagues de chaleur frappent le camion qui roule. Le chauffeur, ses doigts se déplacent régulièrement maintenant sur le haut du volant, ainsi que le petit trait de Word 5,5 qui longe la ligne 28 au bas de l'écran, il glisse sur la crête de la vague grise, il est entré dans le rouleau maintenant, il se joue de l'écume, le bruit est un mélange de souffle et de moteur, très puissant, il débouche du tube avant que la vague

ne l'enferme, ne l'écrase, revient sur la crête, il glisse, fait des figures, des sauts. C'est le spot de la page 115 ; de hautes vagues, très longues. C'est très rapide à cet endroit, le camion dévale toujours sans tension, sans problème de frein à main. Les champs qu'on traverse sont de rochers, de pins, la mer apparaît parfois, les champs de pins n'ont pas d'autre végétation que ces arbres, l'aigle survole, la chaleur traverse les champs, avec des retenues aux limites des forêts de pins, des blocages court-circuitant la vague brûlante, il y a le grésilleme nt qui éblouit, frappe le pare-brise, un point noir apparaît loin sur la route, les blondes sont descendues, le chauffeur est seul dans le camion bleu, le point noir tombe comme la nuit, il s'étend comme la lumière, il est si large qu'il encercle dans son bel horizon plein, il s'élève au milieu de la route en souriant ; c'est Louise. C'est ma sœur qui fait des signes. Dis-moi que ce n'est pas vrai George ! J'étais donc en train de fuir ? Et le glissement sur la vague, les blondes de la cabine bleue, les chats des lignes 20 et 24, le déplacement des ourlets, le moteur...

Changer de vitre. Il faut vite déplacer cette vitre. Je garde le camion. Change de vague.

*Tout près de l'éclair, le tonnerre. Il claque très fort, fait énormément de bruit, il explose à l'intérieur de notre corps. C'est de notre corps que l'éclair est parti, qu'il a fait son long creux dans le réel, et l'éclair est revenu donner la lumière transformée au corps, la lumière qui est devenue bruit.*

*Alors, durant un long instant — un instant —, on a la conscience claire d'être en train d'exploser. C'est sûrement le plus long moment de la vie où l'on a la conscience de l'explosion incessante de notre être. C'est à dire ici, au moment où je raconte que cela se passe. On ne se demande pas ce qu'on va devenir dans le monde, il devient seul, c'est le nôtre. Il n'y a pas de sentiments, de début, de fin, de haut, de bas, il y a juste le sensible qui traverse, qui pousse, se déplace. On est dedans. N'est-ce pas ce qu'on dit : « tu es dedans. Tu as le doigt dessus » ? On a le doigt sur quelque chose, doux piège de la roue dentée. Douce conscience de gouffre. Sans perversité, sans choc sans jeu de contraires. Sans même que la souffrance soit aimée et travaillée, à la table dans l'étau blanc.*

*La lumière — le bruit — se fait, sans dire force, sans écrire faim. On est en train d'exploser, et déjà le silence est là. Qui ne dit rien, ne contenant rien. Je continue à écrire qu'il est vidé de tout. C'est un drôle de jeu que cette souffrance ! Le silence est ici, conjugué au temps de l'explosion. Il n'y a pas autour, il n'y a pas dedans. Il y a le silence qui se répand, sans que rien ne succède à rien. Il n'y a pas de blocs de temps, pas d'intensité ni de centre. Le silence est plein de lignes de mire qui font très mal au point, c'est la guerre qui se continue à l'infini, en petites explosions d'invisible, de silence très blanc, immaculé. Tout est là, pleinement. Tout devient silence.*

*Puis, le caoutchouc se colle, et s'arrache de l'asphalte mouillé, comme s'il est frais comme s'il n'y a pas encore de tâches de poussière, les voitures roulent, on est à peu près sûr qu'il y a de la fumée, de la vapeur, qu'il y a au moins quelque chose pour qu'on lui écrive, quelque chose à l'intention de l'odeur et du flou ; il y a le moteur du frigo qui se met à tourner, puis les rideaux de pluie claquent de plus en plus fort, de plus en plus mais pas pour qu'on l'écrive ; il y a le bruit de plus en plus, les rideaux battent le sol qui se met en marche, le sol brusque qui tombe en tirant l'épaisse couverture d'eau à lui.*



*Il y a la lumière, le bruit. L'eau tombe sur le silence. On explose encore, mais on ne sait pas. L'étendue blanche sillonne sans relâche. L'explosion se déplace sur sa peau qui est le silence. La trame du silence de mailles.*

*Il y a la fenêtre que l'éclair traverse. La surface plane de la fenêtre, le tracé des gouttes, le plan des rues, des arbres sur les maisons, des choses, des hommes, des femmes, toute cette volonté de silence que la lumière traverse. Tout cela est provisoire, instable, il y a beaucoup de doute, alors le tonnerre frappe et souligne le silence. La lumière traverse. Le silence tient.*

*Il y a la fenêtre la fenêtre la fenêtre la fenêtre la fenêtre, cela fait une longue bande, une vieille bande, que l'on a encore jamais entendue claquer, claquer, se disloquer, se disloquer. C'est comme s'il n'y a qu'une seule fenêtre, mais si l'on ferme les yeux — si l'on bâti le mur orbe des paupières — on sent que défilent beaucoup d'images. Dans chaque fenêtre qui passe, passe la lumière, il y a le silence de la fin dans chaque carré que l'éclair traverse sans cesse. On peut l'entendre qui claque, qui claque, qui claque, il y a bien ces bruits, mais tout le temps la musique de fond est là, le sang froid qui bat l'harmonie, rappelant le silence à la surface.*

*Alors il rampe sur le sable transparent qui tient. Le réseau s'étale. Il fait la peau de la fenêtre. Par endroits, des petites réserves de lumières s'accrochent ; le silence se ramifie. On est étrangement attiré par la forme qui s'enfonce mais le silence est très attaché à la surface aussi, et il continue de s'étendre. On peut avoir l'impression, qu'il bute, qu'il, et, se cogne aux petites réserves de lumières, et que tous ces mouvements font beaucoup de bruit, comme des gribouillages de surface, des babillages qui n'ont pas de sens. Mais lentement, les lignes se superposent, les cartes s'éclairent et, sur ce plan, se redessine le silence en ordre éclatant. Avec lenteur, la matière du silence devient la forme du silence, comme la vitesse la matière des trous.*

*On explose encore mais on ne sait pas que l'on est parfaitement placé. On a le silence dans la peau, l'ombre à part, le silence devient le doute de la lumière*

C'est à Perros-Guirec que ça s'est fait. Tu te souviens ? J'ai l'impression de l'avoir écrit dans l'intervalle de temps entre le tonnerre et l'éclair. Pourtant le texte semble calme, lent. La lenteur a bien son intensité.

En réalité je l'ai continué à Mortagne-au-Perche, chez Jean-Pierre et Erika. Souvent, on repart de là-bas très inspiré. On bouillonne pendant le voyage de retour, déborde à l'arrivée. Cette fois c'est sur place que ça a déclenché. La veille au soir on parlait du chaos, du pendule multiple qu'il a conçu, du fameux pistolet en bois de ses 10 ans qu'il avait sorti après qu'on l'ait désarmé de sa première arme. De quoi encore ? des mathématiciens du chaos qui sont les seuls scientifiques semblant s'intéresser à son travail. On ne parlait pas des bouteilles qu'on buvait ! Mais la table en bois est très grande. C'est une vieille table de ferme où passent beaucoup de choses. C'est le nœud de la maison. On y passe des heures. Les deux bancs durs sans dossiers ne chassent pas nos fesses. Même pas les miennes, faites de si peu de gras et dont on pourrait penser qu'elles sont plantées dans le bois. Avec ces bancs c'est l'équilibre qui est en jeu. On n'est pas à l'abandon contre un dossier de chaise, on ne fuit pas contre le sol.

Crois-tu que la vague peut encore être amenée ici ? Celle qui apparaît plus haut et sur laquelle on surfe. On glisse sur l'équilibre. On est sans cesse sur le bord assis sur les bancs qui longent la table. La vague, ici, tu trouves ça un peu gros peut-être... Pourtant lorsque je me tiens accroupi sur la planche

épaisse, est-ce que je ne me retrouve pas dans la posture des surfers ? Plié dans le rouleau de la vague qui se plie ?

Image, métaphore ? Trop simple. Je préfère encore que tu dises que je délire. Que je fais du n'importe quoi (délire, désordre, ne sont-ils pas réduits dans le langage à « n'importe quoi » ? De la chair en tas, un bordel sans os ; « allo, la boucherie Sans-Nom ? Non... c'est le Capitaine... », le ministre du Plan) ; dire que je fais de la politique du délire ! avec, pour ne pas tourner en rond, une remontée de l'ombre au sein de mon existence. C'est ce qui donne ces choses étranges autour de moi, qui semblent venir de moi, et cette chose qu'on trouve bizarre, sans cesse en train de marcher à travers la ville, perchée sur ses grandes jambes, seule, avec son nœud, au centre.

C'était durant un week-end, ou après, le lundi matin, j'ai repris mon cahier et j'ai continué cette histoire avec l'éclair. Beaucoup de choses étaient passées par mon nœud, dont on s'inquiète, au centre ville.

Avec Jean-Pierre, j'ai aussi appris à jouer aux cartes. Au poker. Sans jetons, sans rectangles cartonnés. La partie a duré des mois. Et c'est à lui que je la dédie.

#### *Le chien des émois*

*commence par commence par trie et classe et commence par repère et corne appelle-la quand tu es prêt, à toi la donne, joue au poker avec ta mère, distribue, à toi de faire, fais les cartes, triche, truque, joue au poker avec ta mère, occupe toi de la cartographie donne, à toi la donne, surprends-la avec ta propre cartographie du pouvoir, bluffe, les cartes sont lourdes hein ?, surtout avec une main à deux doigts !, ne lâche pas, ne la, joue au poker avec ta mère, lâche pas les cartes, tu la, tu les, tiens, tu les as faites, à toi la donne, tu sais où sont les as, triche, truque, bluffe, glisse, ta manche, oublie pas ta manche, les as, fais glisser un as, un roi, complète ta main c'est tout, joue au poker avec ta mère, impose ton jeu, fais le jeu, fais les cartes, la donne, la laisse pas se lever, déstabilise ses doigts, prends les fils, les commandes, la main, truque, regarde ils tremblent là, tu reconnais la carte, la carte cornée, tu transpires, hein ? mais tu souris déjà tu bandes allez, laisse-toi aller, et joue d'abord, joue au poker avec ta mère, agis sous cape tu riras sous ta langue plus tard, les dieux sont avec toi et ils sont plus que tes doigts allez, joue joue au poker avec ta mère, trop tôt pour un banco, laisse tomber ce pistolet tu es ridicule, paris, fais monter les enchères, enlève ton cœur du centre de la table, mets pas tes organes sur le tapis, mise pas sur ton émotivité, fais des singeries plutôt, bluffe, truque, triche, glisse ta monnaie de singe joue, joue au poker avec ta mère, à toi la donne, écarte un peu tes jetons tu vois plus le tapis tellement tu en as, manipule, tu la vois la fêlure dans sa banque, allez joue, tu la tiens elle tente martingale sur martingale sur, surenchéris, elle adore que tu la fasses perdre, fais la payer, fais péter sa banque, c'est un jeu éducatif oublie pas, allez joue, éduque ta mère, joue au poker avec elle, cache ton jeu, lui explique pas ta façon de jouer, te justifie pas quand tu abats ta main, dissimule, étends ton ombre, triche, fraude, montre pas ta main moite et essuie-la discrètement, contrôle, elle aussi a les mains humides, tu vois, et les aisselles le ventre et l'entrecreuisses, elle commence à aimer ça, elle aime perdre avec toi comme adversaire,*

*n'arrête pas, relance, allez, joue au poker, à toi la donne, y a pas de goudron qui tienne, pas de plume, allez prends ton jeu, regarde le sien, regarde les cornes et les pliures, elle en a quatre dont tu connais la valeur, tu la tiens, joue encore, refuse de faire voir allez, joue au poker avec ta mère, blinde, étale, ramasse allez poker, à toi de lancer, c'est la nouvelle règle, à toi la donne, sans cesse, triche, bluffe, arrête pas de donner, fais l'innocent au carré, aux mains pleines, allez c'était pour rire relance, joue, reprends les rênes, facile, attaque, elle se lève là, refuse, c'est pas dans la cuisine que ça sent le brûlé, truque, mens, allez joue au poker avec ta mère, qu'elle paie pour voir, surenchéris, y'a pas d'chéri, c'est toi l'shériff, montre-lui, éduque-la, go go go on allez joue, garde ton jeu, te précipite pas, sois patient, triche, manipule, qu'elle décolle sa jambe du pied de table elle fait trembler tes piles de jetons, bien joué, superbe coup, quel athlète, allez vas s'y t'endors pas, continue, joue au poker avec ta mère, donne, laisse la venir, elle s'inquiète là, sa frange regarde sa frange de cheveux, ahahah, elle tient en l'air toute seule, la sueur oui, et la main qui soutient sa tête, allez tiens-lui justement, la quitte pas des yeux, allez joue, tu le sens son coup, c'est téléphoné ! demande à voir oui, étale, et paf le carré, oui, oui, vite ramasse, pas qu'elle voit la sixième, allez bats c'est chaud, maîtrise, bien, bien, non, t'as raison, elle peut pas distribuer avec sa main de fièvre, à toi la donne, joue au poker avec ta mère, encore, allez, arrête pas, eh ! eh ! eh là ! t'as vu ça, évite qu'elle recommence ce coup, ça la fait pas rire en tous cas que tu l'aies repérée, fais tourner le jeu maintenant, à toi la donne, hésite pas, fais circuler joue, joue au poker avec cette femme, prends le temps, alors... comment tu trouves... une quinte en main, et simuler l'hésitation... ahhh... ça change hein... quinte d'as ! tu vois, tu sais jouer au poker... pour une première... un carré d'as et un as... quatre et son ombre... alors, cette partie, comment tu trouves... profonde... ahhh... étale*

Pendant ce temps, pendant ce duo-duel si enrichissant... Louise restait secrète, muette. Je sentais pourtant qu'au delà de son silence, elle voulait exprimer quelque chose. Elle l'a fait d'ailleurs, mais toujours en gardant une distance de sécurité, en préservant l'unité de son secret, en bonne Vierge lunaire. Je voulais briser cette distance ; j'ai déjà tendance à repousser le désir, sans cesse, alors, en ajoutant, comme elle le faisait, des intervalles, des pauses, des fentes, des pores, Louise grandissait encore, s'étendait, en ajoutant des dunes à l'œuf, je me perdais, je ne savais plus où était mon désir, sans peau, ni cesse, je me jetais à l'œuf, m'écoulais. Mais rien de concret ne se faisait, et je demeurais dans le cercle fou du désir et de la distance.

Entraîné à la survie — et nouvellement au poker —, un plan est apparu. Je me suis dit, il faut lui faire connaître une autre bouche. Une bouche sensuelle, épaisse, rationnellement excitante, une bouche de magazine en papier glacé. Une bouche proche de moi, qui parlait de ce que je pouvais donner. Une bouche qui ne ressemble pas à celle de Louise, que j'adore. Je suis profondément épris de cette embouchure. Jamais une autre bouche ne m'a autant fasciné. A ce moment j'aimais son apparence, et ce qu'elle laissait deviner de sa profondeur. Plus tard, je n'ai pas été déçu lorsqu'elle est entrée en relation avec mon corps. Non pas que, par là, je cherchais quelque chose, mais il y a eu comme un degré de franchi. J'aime sa bouche encore aujourd'hui, avec et sans l'expérience, elle est devenue une sorte de soleil. Ça ne me fait pas peur d'avoir le soleil dans les yeux.

C'est étrange de découvrir quelqu'un qu'on connaît depuis longtemps, puis de découvrir chaque partie de son corps, trouver la magie qui a changé notre regard au sein des territoires qui donnent une forme à un corps.

Mais tu me connais, tu sais qu'en fait d'organisation une idée me devient vite une obsession. Si je voulais lui faire connaître une autre bouche, il m'était nécessaire de bien connaître cette bouche auparavant. C'est à dire la faire. Je ne connais pas d'autres moyens pour être capable de parler.

A cette période, j'avais rencontré une jeune fille qui s'appelle Eva Charme — incroyable ce nom et ce prénom. C'est elle qui m'a inspiré. Eva ! si elle voyait la bouche que je lui ai faite... elle me la ferait avaler. Elle m'a donné la force, c'est tout (ce qui n'enlève rien à son charme, à son nom !). Degrés de forces, déblocages, vitesses, il y a ce qui déclenche ; ce qui se passe après peut n'avoir aucun rapport ; lorsqu'une idée émerge, poussée par une force d'inspiration, un objet, ce n'est pas que l'on voit ou sent tout à coup une tonne de métaphores qui vont étendre et développer l'idée à partir et en compagnie de cette force, qui nous fait faire. Simplement quelque chose s'ouvre, qui passait dans le couloir mou ; on traverse.

Voilà comment j'en suis arrivé à écrire la bouche d'Eva. Apprendre à la connaître. En parler ensuite à Louise. Encore déclencher. Ne pas rester planté, immobile avec ma tête d'autruche dans le ventre. Ce ventre que j'ai, si gourmand de chutes.

Je n'en ai rien fait ! Je n'ai pas parlé de la bouche Eva. Celle de Louise est restée muette. Mon ventre a seulement digéré un gouffre. Le temps que je secoue mon échine, ensuite, un autre précipice était là, plus large, plus abrupt, au bord plus proche du soleil, plus effilé et fondant au noir dans la chair.

Les bouches que j'ai rencontrées à ce moment-là, à Aix, m'ont été si insupportables qu'en bon sale gosse je l'ai écrit dans mon cahier d'écolier. Avec peu de ratures.

*C'est la bouche que l'on remarque tout de suite dans le visage. Les lèvres épaisses, celle du bas un peu plus large. Il y a de légères gerçures. Des petites stries, mais les deux lèvres sont presque lisses. Elles n'ont pas la peau arrachée, déchirée par les trous d'angoisse.*

*Elle est là toute naturelle la bouche d'Eva. Toute naturelle pour un pervers comme moi. Elle est là comme une table, sans nappe, sans rien qui traîne, il y a juste le papier blanc. Les nécroses sont invisibles. Sur la bouche, sur le papier, on ne sait plus. Peut-être en grattant, en soulevant la couche supérieure on verrait apparaître tout le noir qu'on a mis dans la bouche, le papier, depuis... depuis qu'on ne sait plus. Et puis, on ne sait même pas pour les couches ; et déjà on parle...*

*En tous cas tout cela est très blanc comme la peau. Pas de rouge, de noir, de vert, de rose, pas de couleur ajoutée. Juste la couleur d'Eva. Les couleurs qu'on peint sur sa surface ne sont pas là pour souligner une forme. Elle est si profonde qu'on ne peut pas faire n'importe quoi. Ce serait noyer le poisson, oublier la fissure entre les lèvres, si fine, ou l'entr'ouverture, un peu plus noire. Ce serait comme la recoudre que d'étaler de cette pâte de couleur, comme faire une photo de magazine, un beau cliché. Ce serait se protéger de l'inconnu où elle nous emmène, et dire que c'est une bouche comme celle là que l'on doit aimer, pas une autre, une bouche peinte avec ce maquillage-là, et puis au dessous on y marquerait sûrement pourquoi c'est celle-là et pas une autre qui doit plaire ; parce que le rouge tient toute une journée ; que le vert ne coule pas même en pleine canicule ; que le jaune ne s'efface pas même au contact serré d'autres lèvres — que l'on dirait « masculines », parce que les bouches des femmes embrassent les*

*lèvres masculines dans les magazines où les clichés sont beaux, faits pour plaire ; on peut les trouver laids mais le rouge de la page suivante dirait que ce rouge-là s'enlève facilement au coton ; que le vert ne durcit pas par grand froid ; que le jaune se nettoie facilement sur les chemises blanches des hommes qui vivent avec la femme qui porte l'autre marque sur la bouche ; celle de la page précédente — on voit très bien comment est cette femme là d'ailleurs : elle ressemble à celle qui est autour du maquillage de bouche.*

*Tout cela serait très moral ! Et on avait beau chercher où était marqué clairement le rouge à lèvres qui laisserait les longs fils de couleur, les longues lignes qui auraient tracé la carte à la surface de la peau réapparaissant lentement au sortir de la bouche glissante, on avait beau chercher la matière qui dessinerait exactement les traits sur le sexe de l'homme, on ne trouvait pas.*

*On serait devenu un peu claustrophobe avec ces clichés de bouches. On serait monté au rez-de-chaussée, et, les portes fermées, élevé dans la cage, enfermé, avec pour seule lumière celle des fissures commençant par des « a », des « in », intraversables, impossibles, intransperçables, apénétrables, aquelquechose. Des lumières électriques de couloirs, de halls de murs orbes, en longues fentes verticales qui s'écrasent jusqu'au noir de l'étage supérieur. Qui continue à venir.*

*On serait dit : comment revenir à la bouche d'Eva. Comment retrouver la bouche d'Eva qui n'était rien de tout cela. Comment une telle bouche avait pu nous amener à baisser les bras si bas. Nos antérieurs étaient devenus si longs qu'ils touchaient la terre ; comment notre nuque était-elle devenue si lourde, notre dos si courbé, notre cou de taureau, comment était-on devenu ce singe à esprit humain. Il semblait que l'on soit souffrant. On avait sûrement tenté de se soigner comme il ne fallait pas le faire. On allait même plus loin dans sa maladie. On s'y enfonçait exactement. Ce qu'il fallait c'était trouver la porte de la clinique, puis la bonne salle d'opérations. La bonne table. Il fallait, des frissons de la chair passer aux vibrations de la peau. On avait bien sali, choisi le scalpel le plus édenté, le plus rongé par la rouille, les gants percés, les tabliers les moins verts, les tabliers qui tenaient grâce aux tâches noires, aux traces cassantes ; on portait des tabliers rouges en matière plastique blanche et des vestes à petits carreaux bleu et blanc. Je vous demande quelque chose : qu'avait-on, à l'horizontal, sur le haut de l'oreille ? Et l'acier, l'aluminium, le plan argenté avec toutes les rayures si fines, les courbes aussi douces que le scalpel frais qui attend nos doigts, on avait précisément calculé l'angle qu'il faisait avec la vitre inclinée, on avait prévu les reflets ; et tout autour, le carrelage.*

*On avait la plaie — se posait en victime ? Sans même encore voir les mots. Sans le mouvement. Sans que les lèvres ne se déplacent. Sans que la langue ne passe. Je suis en train de vider quelque chose qui s'emplit sans cesse. Je ne sais pas ce que c'est, ni à qui je parle. On sent quelque chose de flou. C'est la bouche d'Eva qui remue. Ce sont les commissures qui m'emmènent au premier étage. Je vois qu'elle sourit, on voit son sourire, nous la sentons souriant. Tous avec moi ! Oublions ces dents, allons emplir ce trou accueillant, mes frères ! Interprétons ensemble ! On sent que c'est une avance, que l'on va aller plus loin, on ne peut plus reculer, on aime terriblement ce trouble, on sent le début de l'émulsion, sans aller trop loin on mélange la chair, on ne comprend plus rien de la peau, plonge dans le tartare avec les yeux, on interprète la viande ; ce qu'il faut c'est emplir ce sourire, vite, vite il faut aller aussi vite que le trou, devenir aussi rapide que le silence dont on procédait avant de faire apparaître devant les yeux tous les objets, les*

corps, avant de mourir en eux si lentement, mais pas plus rapidement, pas plus doucement que le soleil, pas plus que les lentes explosions de la vitre, ni aussi rapidement ni aussi lentement, pas trop, il faut que ce soit comme un murmure, que cela nous ramène à la bouche, doucement. Point de bâti.

On avait trouvé la fente. Mais les ourlets étaient trop lâches pour que ce soit la bouche d'Eva. Comme celle d'Eva cette bouche là ne parlait pas. Mais il semblait qu'elle se taisait par réaction aux autres bouches qui clapotaient dans l'entourage. Il y avait l'épaisseur qui ressemblait, rien d'autre. Peut-être qu'on la voyait dans un miroir. On ne savait pas trop. Il aurait fallu qu'elle parle, alors peut-être qu'on aurait vu quelque chose se former.

La bouche qui était muette se mordait les lèvres. Elle n'arrachait pas de morceaux ; simplement, une des lèvres s'insérait entre les deux maxillaires un peu serrés et se laissait glisser le long de l'émail coupant. Au bout de la course les dents s'entrechoquaient doucement. Il n'y avait pas d'ordre établi dans l'étirement, il y avait la lèvre inférieure que l'on voyait légèrement enserrée, puis, à un autre moment c'était l'autre lèvre. Mais entre les deux instants on ne savait pas ce qui se passait, tout pouvait arriver ; on écrivait, alors on ne pouvait pas voir, on ne pouvait pas entendre, ni sentir. On ne possédait pas les objets qui avaient ces fonctions. La seule possibilité à ce moment était qu'en soi on devenait ces sens même, en train de faire quelque chose.

Et puis ce n'était pas vraiment une possibilité. Juste une possibilité d'EXPLICATION. C'est la sensibilité qui voisinait là. C'était le sensible qui s'exprimait. La lumière passait au travers et il y avait l'image qui changeait sans cesse. Il y avait le silence de la bouche que l'on voyait, qui se mordait la lèvre, puis l'autre lèvre. Le silence se retenait de parler, la bouche retenait les mots qu'il était si difficile de prononcer dans une langue que toutes les autres bouches allaient comprendre. C'était difficile, il fallait faire beaucoup d'efforts. Parmi les autres bouches qui se tendaient vers la fissure immobile — la fissure d'où il semblait qu'il n'y avait rien derrière, d'où rien ne sortirait jamais —, il y avait dans ces bouches les demandes inexprimées, les questions qu'on évitait. Et cela pesait encore. Comment faire. Comment trouver les mots qui ne sont pas rongés jusqu'au centre de l'os. Comment faire pour ne pas habiter ces mots très blancs, avec leurs galeries de capillaires nettoyées, et le soleil si présent qui casse dans les yeux, invisible, au milieu du ciel, avec la nuque qui n'a pas beaucoup d'ampleur dans le mouvement. Ces mots où la mort est entrée à l'intérieur et écrase leur surface.

Les mots s'usent très vite et après on ne peut plus rien faire avec eux. Auparavant pourtant, ce sont eux qui dirigent, eux qui manipulent. Puis ils meurent. Ils ne veulent plus rien dire. Il n'y a rien à dire. On ne sent plus rien. Les mots ne sentent plus rien. Comment alors faire bouger ces replis de peau, faire vibrer les cordes, apprendre à nager, à articuler ? Faire la liste de ses membres. Comment répondre à une telle demande ?

Ce sont les mots très connus que je ne comprends pas. Ceux que tout le monde utilise en même temps. Ils sortent de la télévision par exemple, et ils deviennent une ritournelle. Mais ils sont criés si fort, on vide tellement sa bouche avec eux, que c'est comme si on s'acharnait contre eux pour leur faire mal et les tuer. Pourtant tout le monde les comprend, saisit leur sens. Le seul sens que je trouve à ces mots c'est qu'ils vont du ventre à la bouche vers une autre bouche et un autre ventre. Ils n'expriment pas. Ils servent à

*avalent. Ils communiquent de l'habile. Je vois seule une direction avec eux. Ce sont des mots qui se digèrent, se malaxent, qu'on trempe dans l'acide, et après que l'on envoie dans la bouche de quelqu'un d'autre. C'est la mort destinée à être avalée. C'est comme si deux estomacs discutaient entre eux sans se soucier du reste du corps.*

*Je ne sais pas trop ce que je n'aime pas dans cette histoire :  
les mots de la fin  
les bouches-estomacs qui les cuisent trop fort  
les mots qui se laissent tuer, facilement en apparence.*

*Alors, la bouche qu'on vient de découvrir est muette. Il y a la fente, qui n'est pas totalement immobile, qui bouge peu. Elle s'entrouvre, mais pour elle seule. Il y a un léger souffle. On croit qu'il y a un changement. Parfois on sent qu'il va émerger quelque chose, alors, à ce moment, tous les yeux plongent dans la bouche, tous les globes tentent de forcer le passage dans la fissure qui s'agrandit lentement. Mais il y a beaucoup trop d'yeux d'un coup pour cette seule bouche. Et toutes ces choses sphériques tournent, se cognent, il y a des détonations contre le palais, le trou des pupilles ronge les syllabes qui sont en train de se lier, elles sucent toute la salive sur la langue, contre les joues, déjà tous les yeux cherchent à analyser ce qui se trouve ici, et qui n'a encore rien découvert du monde.*

*Après, les yeux deviennent rectangulaires, carrés, avec les angles très nets, biseautés. On se regarde dedans et la réverbération est comme un piège qui ne serait pas dans le bon sens. Ces yeux là font peur car ils ont tous une idée derrière la tête.*

*Tout cela vide la bouche qui est toute pleine des reflets ronds de la lumière qu'ont tracés les yeux en se déplaçant. Alors, si on a été assez fort pour conserver un fragment, une escarboucle, lorsque enfin quelque chose va vers l'extérieur, c'est une espèce de pâte, de bouillie, et personne ne comprend. Ni même la bouche elle-même qui est devenue un hachoir et qui a laissé passer le hachis à travers les grilles que les yeux ont installées. La bouillie coule. La bouche s'est laissée piéger, elle est devenue le trou dans l'émail qui fuit en faisant un bruit de tuyau.*

*Peut-être que c'est ça qui fait le mot mort que je ne comprends pas, formé par toutes les grilles qu'amènent les interprètes à pupilles qui veulent rabattre dans leur orbite. Peut-être que leur matière a été malaxée, et dirigée par ces grilles. Alors il n'y a rien à faire, on ne le fait pas exprès, le mot dégoutte de la bouche sans qu'on ait pu lui donner d'autre forme que celle des grilles. C'est comme si c'était le plombier lui-même qui avait fait la fissure pour la fuite.*

*Oui, ce sont les mots qu'on ne voulait pas dire qui apparaissent. Ou alors la pâte de mots incompréhensible. Mais au moins, avec la pâte de mots, il n'y a pas de mensonge. Alors qu'avec les mots morts, qui clapotent dans le reflux de la langue et des lèvres, il y a le mensonge. On a appelé la bouche RANK XEROX et fait de la reproduction. On avait sûrement le bouton IN/OUT quelque part, mais on ne le savait pas.*

*Tout cela fait peur. Et on n'a plus de forces. On est abattu. La bouche ne bouge même plus pour elle seule, comme plus tôt quand les lèvres se soulevaient légèrement sans que ne s'échappe un son. La fissure est fermée. Il y a l'espèce de glu qui se craquelle juste à la limite où les lèvres sont constamment humides. Entre les deux lignes de sel mou et collant, les traces blanches qu'ont laissés les mots mensonges, il y a un souffle qui passe*

*maintenant. Il entrouvre un peu l'horizon qui se referme immédiatement. C'est juste la respiration qui vient de sauver la vie, et qui recommence. Comment faire pour que la bouche ne fasse que respirer ? Qu'elle ne dise pas les mensonges que tout le monde attend, avec la main vers la grille du photocopieur.*

*Je ne trouve plus ta bouche, Eva. Je vois bien tout ce qui est là. Je vois parfaitement que tout cela a le rythme de ta bouche. Mais j'y perds ma forme. Je ne parviens pas à voir si ce sont des murmures, des balbutiements, des cris. C'est que ta bouche devient un attracteur étrange, qu'elle change de centre sans cesse, et que j'ai beaucoup de mal à me protéger.*

*Il y a ce qui ne se laisse pas enfermer. Dans le papier d'abord ; derrière les lignes qui forment les carrés, les rectangles, il y a des barreaux noirs très serrés et fixés par des joints extrêmement solides, fabriqués avec beaucoup de lettres, de mots clignotants, de carcans d'images, de clichés, de signes, il y a l'incroyable superposition des barreaux. C'est difficile de pénétrer là. Et d'extirper, de marquer, d'effacer. Peut-être qu'il faut onduler entre les barreaux, changer de profondeur, faire un mouvement proche de l'enroulement, autour de chaque verticale, continuer de glisser. En demeurant extrêmement froid.*

*Et puis il y a la bouche d'Eva qui ne veut pas tenir dans le papier. Elle ne se laisse pas attraper facilement. Elle est admirable. Eva fait ça sans tricher, ou alors elle manipule très bien, elle est artiste illusionniste. Peut-être que la bouche d'Eva exprime du vrai que l'on peut contrôler si on doute, et du faux qu'il n'est pas possible de vérifier. Je n'aime pas les bouches qui trichent mal, les bouches qui prennent les gens pour des jouets. Elles les mâchent comme un chewing-gum et continuent à mastiquer même lorsque le goût a disparu, que le jeu est devenu dur et qu'il ne fait plus saliver. Cette chose qui concasse n'a plus la forme d'une bouche. Rien ne circule. Pilon, maxillaires, ce genre de bouche ne peut que mordre, broyer, écraser, piler sans jamais avaler, sans lâcher prise à aucun moment. Il est affreux et le bruit de mastication est insupportable. On a la sensation que le monde est à table dans les oreilles, en plein banquet, et qu'il utilise pour mâcher les outils de forgeron. Et le monde a là pour mastiquer le squelette de la bouche. Le reste du visage est très beau sûrement, mais sous l'arête du nez la peau a disparu, il y a juste les morceaux de chair qui traînent entre les dents, qui pendent. Tout cela est horrible car c'est enfoncé très loin dans les oreilles. On se dit même que le cognement des outils vient d'ailleurs ; de notre ventre, de notre bouche, ou encore d'autres estomacs, ou que l'on est enfermé dans un estomac géant brassant notre corps qu'on ne parvient pas à faire tenir. L'intérieur, la surface, sont attaqués, grattés, rongés, grignotés. On ne sait plus quel est notre corps dans tout ça, ce qu'il devient. On sait juste qu'il n'est pas entier. On fait des efforts incommensurables pour en relier quelques parties. On ne peut pas continuer ainsi à se faire broyer. On ne peut pas prolonger le cercle fou, le tournoiement, la partie que jouent entre elles les milliers de langues de l'estomac géant. Il faut reprendre contact. Et cela fait peur. La mémoire est un estomac inachevé, il y a des traces ineffaçables, comme des réserves de passé qui s'accrochent. Alors on se souvient du dernier contact avec le sol. On voit la fuite, qui ne nous a pas gardé sur la terre. Que dans la fuite elle-même on s'en éloignait. On voit que l'on a continué à tournoyer ensuite.*

*La fuite est une mauvaise médecine, il faut chercher autre chose et que les pieds deviennent bien plats sur le sol, que les appuis conservent le contact avec la peau de la terre. Il faut arrêter de fuir, et soulever les pieds, l'un après l'autre, vérifier que le talon*



*de la chaussure soit usé régulièrement. Surtout, il faut marcher pieds nus. Lentement. Marcher dans la forêt avec une machette à la main, couper les lianes et la luxure verte, et que les pieds deviennent durs comme le silence de la terre. Marcher lentement. S'arrêter et faire percuter successivement chaque talon au sol. Cela en soulevant la cuisse, en pliant le genou, et en ramenant soudainement le pied tout près de l'autre par terre. Recommencer. Répéter encore et encore. Il faut insister sur la présence. On devrait partager la vie entre l'emploi du temps et l'emploi du corps. Et ne pas se réfugier derrière le méridien de Greenwich, consentir enfin au temps, ses fusées, ses jaillissements, et à l'espace. Au lever, masser le ventre, pendant une demi-heure, ensuite faire travailler les hanches. A telle heure s'occuper des pieds. Et ainsi de suite. Il ne faut pas oublier la nuque, même si l'on a commencé à penser à elle le matin en massant les pieds, et que l'on a détendu les chaînes musculaires qui parcourent le corps. On a articulé des maillons, défait des nœuds, mais il ne faut pas oublier la nuque. Il faut qu'elle sache. Et que chaque partie du corps sache, et que chaque part du patchwork se connaisse, entre elles. Qu'elles sachent de quoi l'on est fait.*

*Lorsqu'on est mené d'une dent à l'autre comme ça, malaxés, on ne sait plus grand-chose. On ne sait plus ce qu'on a. Les bouches qui trichent mal et qui mâchent la sensibilité sont dangereuses. Elles ne cessent pas de mêler et d'écraser. Leurs mâchoires ne sont jamais prises de fatigue. Elles dansent sans relâche la lancinante petite danse. Lorsqu'on rencontre une fois dans sa vie ce genre de bouche, on a l'impression que jamais plus on en croquera une autre sorte, parce qu'on sera trop marqué ; comme un moule, un dentier. Alors on voudrait, que chaque cellule, soudain, que chaque particule, tout à coup.*

*Mais je vois bien, bouche d'Eva, je vois bien que je n'ai rien perdu, je sens bien que tout est encore avec moi. Et lorsque j'essaie qu'il n'y ait plus rien, lorsque j'y crois, il y a encore les obstacles qui me disent le contraire. Il y a encore les choses invisibles sur lesquelles on bute. On s'accroche, on vole tout près de l'étendue de la bouche en allant aussi vite que l'oiseau sur la mer. On survole la rose des vents qu'il ne faut pas perdre ; il y a là toutes les odeurs, et pas seulement le nord. Il y a tout ce qui murmure. La bouche d'Eva s'étend à voix basse dans le labyrinthe. Il n'y a plus le marteau-pilon des molaires, ni les petits rongeurs des dents de devant ont fui. La bouche parle bas, le souffle vient. Elle fait le rythme du monde. Il y a beaucoup de choses qui se déplacent, et plus seulement le soleil noir qui saigne dans le regard fuyant des mots fermés. La bouche se met à vibrer, elle ne se vide plus d'index pointés qui fusent vers les autres trous à langue. C'est l'œil qui parle au milieu entre les renflements des cils. Cette bouche, ici, ne donne pas l'ordre de regarder ce qu'elle montre, on voit ce qu'elle dit, et chaque chose qui arrive se contemple elle-même. Peut-être est-ce le silence qui l'habite. Ce qui est important c'est qu'il ne fasse pas de bruit, et lentement, et qu'il y ait peu de lumière. Il faut que les choses se forment d'elles-mêmes dans la bouche. Il n'y a plus d'efforts à faire pour qu'elle soit en mouvement alors. Maintenant ce sont les choses qui expriment la bouche.*

*C'est étrange lorsqu'on voit la bouche exprimée, lorsque la matière contemple et que la bouche n'est plus rien d'autre, lorsqu'on ne lit plus les mots dans les entrailles ou dans le marc de café, et qu'on sent la chose se former dans la bouche et dans tout notre corps au milieu du monde, on dit d'un air affolé : hallucinations, visions. C'est bien cela pourtant : vision. Peut-être que ça fait peur de sentir quelque chose qui n'est pas dans les mots, qui*

*les longe, c'est effrayant sûrement de se sentir aller vivre dans les choses qui se contemplent. Il y a sans cesse cette peur d'être épié. Peut-être que c'est effrayant tout à coup de voir de quoi l'on est fait ; que cela apporte une grande crainte d'apercevoir, même un instant, qu'on ne fait pas, qu'on n'a pas la seule forme qui découle de la bouche parlant avec les mots qui nous installent en eux. Les mots qui n'agissent pas, qui se glorifient.*

*Oui, ça doit faire peur de sentir qu'en soi on est vivant, qu'il y a quelque chose que les bouches despotiques ne possèdent jamais. Il y a tout ce qu'on nous apprend à comprendre, et on sent bien que là rien n'est demandé de tel. On est gravement touché à la tête, dans le fond de l'oreille droite, et on voit à ce moment que c'est comme ça que ça a commencé. Qu'il y a la ligne de douleur lancinante, et qu'on a déplacé les corps dans la bouche.*

*Maintenant, on peut le dire : ce n'est pas la bouche que l'on remarque tout de suite dans le visage qui n'est pas celui d'Eva.*

Et, vues les circonstances,

*Après. Il faut savoir comment faire pour parler. Avec toutes ces vitesses différentes. Les lèvres déjà, remuent l'une indépendamment de l'autre, la bouche est d'une lenteur de poisson, la langue se déplace rapidement et s'enfonce partout, les dents se cognent de manière chaotique, la mâchoire dérape, les mots glissent à toutes allures, ils se précipitent, ils traînent au palais, sanglotent, des haut-le-ventre soulèvent leur puits, les monstres s'élèvent de l'autre hémisphère — si près qu'ils nous donnent envie de chanter, pas à leur gloire, j'ai dit qu'ils sont proches ; chanter à l'effroi que provoque leur proximité, les démons que creuse si facilement dans l'air la pomme d'Adam. On peut donc ajouter ses mouvements et ses vitesses à ceux de la bouche, des lèvres, de la langue ; que ce monde ait de la tenue. La pomme d'Adam, n'écrit-elle pas avec la peur directement branchée au ventre, et n'est-ce pas là la réserve du sang d'encre ? On pense aux tâches, aux éclaboussures, aux explosions de l'étrange, on pense :*

*il faut savoir comment faire pour simplement ouvrir la bouche. C'est une question de mâchoires et de lèvres, c'est évident, et croyez-vous qu'on n'ait pas essayé ? On écarte les mandibules et les joues se creusent, on essaie encore mais les lèvres ne s'écartent pas, les joues se terrent dans la bouche pleine maintenant, telles des taupes en pleine aspiration. On pousse le son dans la gorge, afin de varier le chant, mais cela n'ouvre pas la bouche. Les pommettes se soulèvent encore, le menton s'aiguise, mais rien ne perce du mystère, même pas cette pointe du chant de gorge lancée d'en bas, sous les côtes, et qui s'étend gravement dans la trachée. Les lèvres restent closes. La technique s'est pourtant avérée efficace ailleurs, alors, on pense qu'il y a quelque chose qui empêche nos efforts d'aller à l'effet, on pense :*

*il faut savoir comment faire pour décoller le sparadrap qui ferme la bouche. Mais rien n'est sûr, aucun miroir, et on ne peut voir si c'est bien ce genre de tissu tenace et visqueux qui retient l'avidité (et le vide, de s'étendre). Ne sachant rien, on bouge la mâchoire inférieure, en tous sens, on la décolle de la rangée du dessus, on étire, on emmène ici en tordant, là se plisse et le menton grumelle, ce qu'on veut c'est entendre le craquement de*

*l'adhésif, le grésillement de la colle sèche. Rien ne change à l'idée d'avoir entendu ou pas le déchirement, la bouche est là encore sans fissure, pour tout vous dire : muette. Elle est immobile. On ne sait pas si l'impossibilité est d'entrer, de sortir. A-t-on déjà connu le sens d'élever, d'abaisser, d'étendre ? Bouger se fige dans le froid rigoureux. Sans mouvements, on ne peut que constater les dunes, l'expression paralysée du mica : rigor mortis. On pense qu'il faut déplacer cette peau que le froid fait briller, la peau nue qui étend sur le visage ses vagues reliefs sans aucune fêlure en mouvement, on pense : il faut savoir comment faire pour que tout le corps qui a la forme de la bouche s'exprime. Mais je l'ai dit, tout est froid et nu. La matière dont on est fait se confond au paysage réduit à deux dunes dont la pulpe s'amasse en une croûte granuleuse. Désertique, s'appliquant au dépeuplement, la lumière de la lune suce le vide.*

Cet été là, dans la grande maison d'Aix-en-Provence, les frontières de notre voisinage déjà avaient commencé à se mêler. Il y avait encore les barrières du corps. Mais une force continuait de pousser en Louise, en moi. De mon côté, la passion et la sensibilité me faisaient passer par des sentiments contradictoires. Des limites se déplaçaient, mais je voulais les refermer autour d'elle et moi. Louise, elle, ne voulait pas se couper des autres. Ce qu'elle désirait protéger n'était pas notre relation duelle, mais le monde qui vivait là, dans la maison, le parc.

Ce lien pudique, secret, ce sentiment, au milieu des autres amis communs et de son compagnon, Louise semblait le gérer parfaitement. Toujours je me suis demandé ce qui pourrait enlever le sourire de son visage, éloigner la danse de son corps, fendiller le calme plat et la profonde distance de son œil onyx. De mon côté, tu sais à quoi je ressemblais en profondeur ? A un palet de hockey sur glace ; vitesses, glissements, violents changements de directions, sans oublier cette règle importante qui dit que le palet ne doit à aucun moment se trouver immobile sur la glace. L'histoire, c'est que tout ça se passait en moi sans que je ne bouge. Sans que je n'aie la possibilité de faire des gestes vers ma sœur, sans pouvoir rien donner. Alors, souvent, mon stylo plume fuyait. J'essayais de diriger avec mon bras, ma main, mais un œuf ne se sert pas de ses membres à la façon d'un être humain. Je tentais de réduire ce flux à une ligne noire pleine de courbes, pleine d'espaces aussi, bien que continue. Enfin, c'est ce que je me voyais faire. Il n'y a que de cette manière que quelque chose pouvait s'écouler. Un peu de sueur aussi, avec le soleil, et les dalles près de la piscine qui retiennent la chaleur et la lumière.

Ce qui est bien avec l'écriture — pratique ! — c'est que le désir de solitude semble entendu par tous. Personne ne vient troubler ces limites presque transparentes qui enferment l'espèce de soleil particulier en son sein, le nœud jaune. Il suffit de s'isoler avec son cahier d'écolier, son stylo. Là, peuvent s'inscrire alors les battements, se mesurer les différentes forces du vent du désert. On peut tranquillement se donner le fouet, et regarder les traces noircir. Bien sûr, il n'y a pas que la souffrance du cuir, les fissures de surfaces. Quand le vent coule régulièrement l'étouffement se nourrit de sable. Les dunes se déplacent. Le paysage change. Les dunes changent de crânes. Elles s'échangent des os, se partagent les squelettes. D'autres ossements, d'autres plans émergent, propres et lisses. Il n'y a pas que les croûtes, on ne fait pas sans cesse de la lèche aux plaies.

Ensuite, c'est difficile de sortir de là. On voit bien qu'écrire ce n'est pas ce qu'on veut, pas un but, qu'on cherche autre chose, ce qu'on a, ce qu'on désire.

## Plongée

*Il y a les choses — oui, les choses, les cailloux, l'eau, pas très loin, l'herbe, la poussière sûrement, les choses du monde — qui s'étendent, qui poussent, les bruits résonnent, les paroles — oui, il y a les hommes, les femmes, les enfants, sûrement, tout le monde est là — les rires se répercutent contre le tronc des arbres, les détonations glissent dans les échancrures de l'écorce, les mots circulent vite et se ramifient dans les feuillages, dans les racines, aussi rapidement que l'électricité. Mais ce n'est pas dangereux comme la lumière qui s'enferme dans les gaines, la lumière noire qu'on entend bourdonner pleine de rage sous le lampadaire à l'ampoule brisée. Il y a un bruissement comme si le vent soufflait. Ce sont les paroles, les mots, les sourires, les lèvres qui bougent. Tout cela est porté par l'air. C'est comme si le mur des arbres, des feuilles serrées, attiraient ce que les êtres qui sont là, autour, parmi, sont en train de suer. Une espèce de liberté que les arbres acceptent. Elle longe, avoisine les branches, les ramures plus minces, les nervures des feuilles. Et le bout de la feuille, là, on ne sait plus si c'est la pointe encore, ou, déjà, l'air.*

*Et puis, ici, à cet endroit, c'est comme si cette brume de sensibilité n'allait pas plus loin, plus haut. Cela fait comme un microclimat sensible. Il y a bien ce voile épais, mais sans lourdeur. Le voile passe dans les feuillages. Peut-être est-ce lui aussi qui fait croître leurs limbes, qui fait tomber les châtaignes encore vertes, comme ça, alors que ce n'est pas la saison. La saison.*

*Parfois, cela fait comme une douce bruine, plus fine encore que le voile si léger. Et ce n'est pas la pluie de pollen invisible, non. Parce qu'il n'y a pas les yeux, encore, pas le nez, il y a juste l'immense respiration de l'écliptique. Douce bruine très silencieuse. Il faut insister sur le silence. Il y a aussi le soleil qui ne donne pas de limite à la lumière. Il n'y a pas de nuages, aucun gris — vous souriez. Peut-être qu'il y a l'homme qui fait le gris alors, l'homme qui apporte les nuances de gris entre la feuille et les marques. Dans le calme et le silence d'une caresse.*

*Il n'y a personne. Pas de paroles alors, pas de machines, on n'entend pas le moindre bourdonnement de machines, il y a peut-être les insectes mais ils volent, il y a l'air, les toiles d'araignées qui font soudain cesser le grésillement. Peut-être que les fourmis font le bruit. Qu'elles fourmillent de multitude, de force, avec leurs pattes par milliers et le choc violent de ce qu'elles transportent qui tombe contre la terre. Mais il n'y a pas d'oreilles pour les entendre, ni d'yeux pour regarder leurs efforts.*

*Personne ici. Au bout du stylo à plume la fourmi est seule et remonte le corps. Elle passe très vite sur l'acier, hésite sur le cylindre, d'un côté, de l'autre. Elle fait demi-tour, s'arrête, se remet à marcher et se perd dans la serviette de bain qui est là, étalée. Il n'y a personne pour voir que rien ne se passe en apparence. La pointe de métal brille, avec à l'extrémité son renflement, son bourrelet que la fente traverse jusqu'au corps. La fêlure s'éloigne sur la plume, très fine, régulière. Les petits points sombres sont rangés trois par trois, en ligne, il y a deux autres séries de deux petits cercles de chaque côté des alignements. C'est peut-être des trous. Et parfois on n'a qu'une envie : ne pas voir les*

trous. Même les tout petits trous. On peut se perdre facilement là, on arrive à penser beaucoup trop dans ces machines rapides et inconnues. Et peut-être qu'on est déjà le gouffre, alors on ne prend plus garde aux petites chutes que l'on pourrait faire. Il y a la pointe de métal. Et pas d'yeux. Ainsi on ne peut pas voir. C'est sûrement à cause de tout ce noir qui est là qu'il n'y a pas d'yeux. Tout est devenu très noir, sauf la plume peut-être, qui brille autour des points et de la fêlure. Mais le reste, la fourmi, le corps du stylo, le rectangle de tissu éponge, tout cela est devenu noir. La fourmi a disparu, l'encre s'est évaporée, la serviette a cessé d'exister.

Il n'y a personne. Juste la forme géométrique de couleur sombre. Peut-être que cette forme est remplie de fourmis, et d'encre que les petits animaux transportent entre les lignes du tapis sombre et régulier. Peut-être que c'est ça qu'elle transporte et qui fait beaucoup de bruit. Mais il n'y a pas de bruit. Les fourmis n'ont aucun mouvement. Rien ne bouge. Ce doit être trop lourd évidemment cette nappe d'encre. Ce qu'il y a aussi, c'est le vide tout autour. En réalité on ne peut pas savoir s'il y a un mouvement.

Pour se rendre compte, il faudrait installer des choses autour, ou qu'il y en ait eu, et que tout à coup quelqu'un plonge dans le parallélépipède d'eau. Il faudrait qu'un corps défasse l'homogénéité de la strate transparente. Il faudrait pénétrer la masse. Un plongeur, voilà ce qui dessinerait les lignes ensoleillées des vagues au fond du creux. Cela ferait comme les écailles des tortues avec leurs lignes qui se font, se défont, leurs courbes qui fuient dans l'immobilité. Parce que le soleil, seul, comme ça, avec le rectangle de fourmis, ça ne donne rien du tout. Il faudrait que l'eau se déplace, vous voyez, et alors, avec la lumière du soleil, avec les courbes vertes, les surfaces pourraient se confondre. On ne pourrait plus dire profond, haut, ombre, épaisseur. On ne pourrait plus prononcer un seul mot. Tout serait, ici. Les surfaces se superposeraient et la lumière passerait à travers.

Mais pour ça, il faudrait que quelqu'un plonge dans la piscine qui serait là, près de l'encre qui ne cesse pas de transporter les fourmis. Bien entendu, tout à l'heure, avant que le mouvement du capuchon ne laisse apparaître l'espèce de triangle brillant, bien convexe, avant ça, tout était déjà très noir. Et puis l'eau s'était mise à onduler. Les fils à la surface du ciel avaient commencé à vibrer, à tracer les lignes brisées entre les branches des sapins qui tournaient doucement sans rien brouiller de l'eau. Il y avait eu le point d'ombre, immobile, et les cercles serrés d'ombre et de lumière qui s'élargissaient en s'éloignant.

Alors elle était arrivée. La femme qui était encore une fillette s'était approchée de la serviette. Elle était venue avant que le tissu ne soit infesté d'encre, imbibé de fourmis qui n'arrêtent pas de faire le bruit de l'eau avec leur long fleuve qui s'écoule sans cesse. Lentement, la fillette s'était accroupie. La femme s'était allongée, et il n'y avait personne encore, oui, essayez de vous souvenir, l'onyx, les yeux, le soleil. Peut-être que le lent tourbillon qui dure était là déjà. Ce qui est étrange, c'est que sans même que le feuillage ne frémissse, qu'une porte couine, sans miaulement, sans aucune tension ni aucun autre bruit de ce genre, la femme s'était évanoui sur le rectangle de tissu. L'apparence s'était évaporée, enfoncée ; l'illusion avait noirci dans la serviette.

Pourtant, lorsque la femme — pas tout à fait — s'était approchée, on avait bien vu la peau blanche de son corps. On se demandait comment elle avait réussi à disparaître avec une telle peau. On avait voulu la peindre pendant son approche, on avait désiré faire naître, commencer dans un autre monde. Et il y avait eu l'effacement, le massacre. Plus

*rien n'a semblé pouvoir approcher sa peau. Elle avait perdu en s'allongeant toute sa surface sensible. En s'étendant, la peau était devenue lisse, il n'y avait plus de pores, toute la trame s'était bouchée. Peut-être que les fourmis avaient déjà commencé à immobiliser le noir. On ne pouvait plus tracer les lignes, de pores en pores, comme on fait pour les jeux où il faut joindre les chiffres et écrire la forme. C'était comme écrire à la surface de l'eau, même en appuyant très fort rien ne pouvait marquer, se perdre, s'effacer. A part soi.*

*Ce qu'on aurait voulu faire, par exemple, c'était dessiner sur la peau le plan de la ville qu'on aurait expérimentée au fur et à mesure du tracé, sans calculer à partir des pores où on allait exactement. Puis, on se serait mis à marcher, lentement, dans les rues inconnues. Elles auraient commencé à vibrer alors, à faire comme la houle de la mer. C'était difficile de faire ça dans une ville, mais avec sa peau, la femme qui était encore une petite fille donnait beaucoup de force, beaucoup de silence. Cela, lorsqu'elle s'était approchée.*

*Alors, la ville est restée secrète. Et ce n'est pas très grave, parce qu'il n'y a personne. Personne qui ait pu voir la carapace qui représentait la ville, au lieu de la faire naître, au lieu de tenter de la connaître, et qu'elle vive. Enveloppe close, paysage bouché, le monde est resté secret dans le corps, la ville ne s'est pas dessinée.*

*Et puis, pendant qu'il n'y a personne, il est invisible, il est très blanc, il continue d'appuyer, celui qu'ici on nomme le soleil*

Si ; je me souviens des moments où le sourire de Louise disparaissait. Cet été là on a passé tous les deux quelques nuits à parler jusqu'au matin. Tout le monde se dispersait dans la maison, pénétrait dans sa chambre, fermait la porte. Louise et moi restions immobiles, muets. Il y avait les dernières notes de musique sur la platine, les ultimes gouttes d'eau dans le réservoir d'une chasse d'eau, un robinet s'arrêtait de couler, il y avait le bruit de la lumière électrique qui claque.

Dans le silence, on commençait à parler du monde. Louise y arrive bien, de mon côté je suis moins loquace. Puis, au fur et à mesure, sous mon impulsion, on le réduisait. On arrivait à la famille. J'étais plus bavard sur ce plan, et ma sœur volubile. Toujours elle a des photos de la famille à me montrer, il n'y a que de cette façon que je revois mes parents, retrouve mes grands-parents disparus. Facilement, elle me fait le plan de tout le réseau familial, les connexions, les devenirs d'une tante, l'extravagance d'une autre, comment cet oncle est parti en Afrique, son retour au village.

De mon côté, pour réduire encore le monde, je tentais de l'amener à parler plus particulièrement des liens entre deux membres, ou de sortir de notre famille pour un autre clan. Puis on parvenait aux relations d'un couple avec le monde, d'un duo-duel, d'une relation à deux. Là, je devenais presque bavard, et la voix de Louise peu à peu s'éteignait.

C'est lorsqu'on en arrivait à parler de notre relation que j'excellais en paroles. Ce n'est pas toujours ainsi, tu le sais, mais durant cette période je parvenais à représenter ce que je ressentais et ce qui existait dans notre voisinage. Non pas que j'étais en représentation, mais tout ce qui explosait en moi accédait à quelque chose de simple, enfin, à peu près, vu les mélés qui se jouent sans cesse en moi...

A ce moment Louise devenait muette, son sourire s'évanouissait, ses yeux noircissaient encore. Ses yeux se faisaient plus profond ; ce que sa bouche perdait allait intensifier son regard. Elle ne perd rien ma sœur.

Lorsque son sourire, si vénusien, invitant de manière irrésistible la proximité, disparaissait c'était pour aller intensifier la profondeur de son regard, multiplier la distance. C'était d'ailleurs plus pour se protéger de la complication que des sentiments.

A cette époque, chacun de nous avait reçu beaucoup de lettres de l'autre où le désir était là. De mon côté même, elle connaissait clairement ce que j'éprouvais pour elle. Du sien, derrière ses lettres, ses longs coups de fil, on sentait qu'elle retenait quelque chose de puissant. Depuis la fin de l'été précédent, où je lui avais écrit cette lettre si différente de chez Eric, sur la table que j'aime bien, on ne s'était revu qu'une fois. Ma passion avait commencé d'exploser, et Louise, au centre, doucement m'avait laissé pénétrer ses limites. On se retrouvait maintenant à Aix. Il y avait la nuit, le silence, elle dans ses murs, et moi lui montrant comment je disjoignais les briques, grattais le ciment.

Tentatives. Tu sais comment je m'y prenais pour lui faire connaître la force qui passait en moi ? Je posais mon cœur sur la table basse. Tu vois le tableau ? Puis, avec ma baguette, j'indiquais ce qui se produisait ici, ce qui pulsait là. J'expliquais les élans et les blocages de la circulation. Je parlais de l'irrégularité du rythme, de la révision des soupapes, de mon petit ventre sensible, de mon petit ventre dur. J'étais si loin de la simplicité qu'elle aime tant. Comment pouvait-elle garder son sourire quand, évoquant ma politique d'urbanisme, les veines de l'organe se transformaient en tentacules ? Pourtant, à cette époque, jamais elle ne m'a parlé d'inceste. Peut-être fallait-il que nos corps se rencontrent pour qu'elle y arrive. Ce qu'on éprouvait l'un pour l'autre avait pourtant déjà dépassé ce que la raison entend dans l'amour entre un frère et une sœur.

Même sans sourire, sa bouche me reste belle, mais je m'en voulais de le voir disparaître. J'avais besoin de lui parler de ce que je ressentais et voyais. Les lettres, les livres, ne veulent rien dire. Ce n'est pas suffisant pour vivre. On était là, tous les deux, dans la vie, à cet instant. Impossible que je la laisse dans ses fortifications où je sentais que poussaient les extrémités. Parfois, le matin, on croisait ceux qui se levaient. Nos chambres se coupaient des couloirs ; ailleurs, des portes, des draps s'ouvraient.

Durant ces deux semaines, nos liens se sont encore serrés. Pas par la peau. Simplement à travers ces multiples conversations, où on devenait adultes, plus jeunes, frère et sœur, ou voisins. On pouvait se retrouver à 12 ans, comme cette nuit où je lui ai donné un truc que j'avais fait pour elle. J'aime bien fabriquer des choses et les donner à quelqu'un. Louise a ouvert la boîte, vu ce qu'il y avait et s'est approchée de moi. Jamais plus qu'à cet instant de ma vie je n'ai senti autant d'amour qui passait ; peut-être était-ce autre chose que l'amour ; il n'y avait pas de nœuds qui se serraient, rien à détordre, de compliqué. A cet instant j'ai dû voir, savoir ce que j'avais en moi. Et je te l'ai dit, on était devenu tout petit, il n'y avait pas ma passion qui traînait là, ni de désir d'homme. Divin ? Merveilleux ? Je ne sais pas dire ces choses-là. C'est le désert le plus intense que j'ai traversé sans souffrir. Quelques secondes de la propagation d'un dieu. Dans une salle de bain, au lever d'un jour.

Tout ça je l'ai senti, dans son geste lorsqu'elle s'est déplacée vers moi. Louise n'a rien montré en apparence. Elle m'a embrassé sur la joue. Douze ans je te dis. Je crois qu'elle a dit quelque chose. Douze ans ; le commencement de nos règles.

*1 - On a d'abord essayé de FAIRE FAIRE le dessin par des femmes.*

*Des vraies, vous voyez ? Travailler sur les périodes, les devenirs des rythmes, en réunissant quelques coquettes dans un même lieu.*

*Mais, 2 - il y avait une drôle d'opposition, et puis un carré, tout cela très rouge. On risquait de tourner en rond, jusqu'à devenir fou. Ainsi, on avait choisi des objets qui les*

*touchaient de près, bien moins harmoniques en apparence que les habiles coquettes. On a demandé aux différentes coquettes, les plus abondantes, de faire attention à la ficelle ; sans elle l'objet ne pourrait servir notre expérience, et de choisir des produits différents estimant que leur mesure changerait selon les marques.*

*Puis, 4 - avec l'aide d'un spécialiste plutôt loin, on a accroché à un plateau, lui-même suspendu, les multiples tampons pleins d'œufs frais brisés, et imprimé une légère poussée. Le flou, les positions en cascade, devenait impeccable, multiple de deux, parfait dessin.*

Voilà où elles m'ont amené les règles, où j'en suis avec les périodes. A l'instant. Les transitions sont violentes, tout ne coule pas régulièrement ; pourtant je suis en pleine coïncidence. Je reviens du milieu de la ville, l'étang s'écoule au centre de ses bordures. Je remonte la grande rue comme un banc de poissons. Je me détache, longe les arbres, je ne peux empêcher mon esprit de penser, le goudron a une fenêtre ronde, la terre dure l'emplit, les racines poussent et soulèvent l'asphalte, la glycine taillée tire avec ses grands bras pleins de force, avec son corps, sur les grilles métalliques, écartèle et tord les barreaux de fer. Il y a des hommes, vêtus de vêtements orange, leurs taille-haies, leurs cisailles, coupent les branches qui dépassent du trottoir, les plombiers coupent la fuite, les conducteurs circulent facilement dans le courant de voitures. Il faut que j'aie loin dans mes réserves pour trouver l'électricité — je deviens un poisson électrique, les branches courtes ne frottent pas mes écailles brillantes pour me recharger. Un passage se fraye entre les arbres et la longue clôture, l'espace est étroit, c'est le bord du courant. Entre la ligne d'arbres et la bordure de ciment mon électricité veut allumer des ampoules de couleurs, comme le soir où j'ai rencontré Milena à Fontenay-sur-Saône. J'ai la bouche en avant et la bouche en arrière le long de ces lignes dures, ma peau de visage frotte et crisse contre les toiles d'araignées tendues, du tronc jusqu'au ciment de la barrière, la peau se froisse, je n'ai pas d'attaches et les étincelles brûlent les points de soie. Un fil m'étrangle, je m'extrais de l'étroit couloir, me trouve dans le fort courant où, de ce côté, le corps des arbres est humide ; je touche l'écorce qui se décompose, elle est noire et le courant l'emmène. Je palpe la face humide des arbres, à l'extrémité de mes doigts les écailles dures raclent, une étincelle dit que c'est maintenant que je le fais, la détrempe d'écorce noire glisse sous mes ongles, je l'emporte ; cette peau ira à la mer par un autre chemin. Maintenant je suis à nouveau dans le couloir, les toiles d'araignées jouent avec la lumière des lampadaires et mon déplacement, le corps des arbres est sec, froid et pâle sur ce flanc, d'une dureté identique à celle du ciment de la clôture, au cercle de terre dure qui retient les arbres en ville et aux dents crissantes des pièges de soie. Les mouches pensent que le piège des araignées est comme elles ; noir et gras ; les fils ne cassent pas, ils ont la souplesse des corps gras, les insectes s'y enfoncez exactement, lorsqu'ils étouffent le sable mouvant devient noir et gras dans une dernière étincelle. J'ai préféré le poisson électrique, Jonas jusqu'à l'ultime flammèche ; j'ai vu sa bouche me happer, la braise électrique et la cendre, sans réincarnation. J'irai pondre dans des pores plus larges, j'aurai les yeux handicapés et la bouche moins longue. Mon corps sera en conjonction avec l'eau ; j'aurai la bouche devant et derrière dans les frayères, la longue caresse de l'eau me lâchera comme la pointe métallique d'une flèche poursuivie par le soleil. Je bondirai, ouvert et fermé, bouche et fentes branchiales, avec l'air d'une fissure dans l'air. Un jour, un oiseau lâchera le ver luisant dans le monde qui s'écoule, et je nagerai vers la déflagration, vite, comme un trait de lumière, avant que le trou ne s'éteigne. C'est ce que pensent les mouches en s'accrochant à mes branchies. Je vois ta bouche George, écrire dans l'air, je vois tes mots qui bourdonnent : les mouches ne pensent pas. Mais les mouches ne sont pas tout à



fait des mouches, les hommes presque des poissons, je ne suis pas tout à fait moi. Je me lève le matin. La mer monte, la mer descend. La file de voitures roule, l'homme vibre au bord du trottoir. Il traverse, les vibrations s'élançant. Le flux se désintègre sur le bord du trottoir. Un homme longe alors l'immeuble abrupt, un homme fuit dans l'autre rue. L'homme qui longe disparaît sous un porche, d'où trois autres jaillissent, se séparent, un traverse, un autre passe une porte, l'autre s'est coulé dans le mouvement d'ensemble. Combien sommes-nous dans ce bus ? Elle lit, ils parlent, il baille le visage tourné vers la vitre, est-ce moi dans son ombre vide d'apparences ? Il se cale sur le siège, il composte en tenant son chapeau, elle fouille dans le sac qui est décrit dans un autre livre, il mâche, il appuie, une lumière se met à briller, le visage maquillé luit, le bus s'arrête, une femme monte, une femme descend. A l'extérieur, la tête d'un homme émerge au coin du long véhicule, son corps, ma main tient un petit garçon par sa main, qui saute de rectangles blancs en rectangles blancs pour se préserver des mâchoires des crocodiles. Je laisse les immeubles, et la plate-forme en leur centre, je fuis le canyon intense, un homme passe dans le tunnel sous la voie rapide, je m'engouffre. Le chemin de terre est sans ornières, c'est la campagne sans tracteur ici, le chemin longe le bruit et s'enfonce. Il se dissimule, des arbres me cachent encore ce qui va apparaître. C'est un champ de brume ; il a expérimenté l'aurore et s'aventure maintenant, se dissout dans la lumière ; ce sont des champs, encore légers — des chutes de brume —, leur couleur a poussé sous le linge humide. J'avance et le rideau d'arbres fermé chuchote les moteurs. Tourné vers le murmure, je pense que j'aurais pu emmener un miroir, le fixer au rideau qui s'élève devant le bruit, découvrir mon identité, m'appeler par mon prénom. J'entends le bruit sous mes pas maintenant, j'avoisine et tout le champ vient me caresser, puis les épis de l'autre, du côté du cœur, fouettent mes hanches. Ils gardent leur distance, demeurent dans les limites du champ sans clôture. Ça y est ! Je le vois. Il m'a senti. Je ne suis pas seul. Il est près de la cabane, la cabane en bois est la sienne. Sa tête est dressée, imposante, massive, son cou pèle par plaques, son corps, ses cuisses sont rabotées par endroits. Il est droit sur ses quatre pattes. Nous nous approchons de la clôture hérissée de pointes. Mais elle est basse, nous nous touchons, ma main touche sa tête de rhinocéros. Ses dents claquent, ses lèvres couvrent mes doigts, il lèche la paume que je tends. De l'autre main je désire caresser son encolure, mais il recule — je ne suis pas seul — entier, et sa tête est plus dure. Autour de la cabane, une large corolle d'herbe s'étend, rase, sèche, trouée, souris, comme sa robe, sa peau d'âne. Ensemble, nous expérimentons consciemment la nudité. L'été, l'aventure n'est-elle pas raisonnable !? Plus loin, lorsque je me retourne, l'âne a gardé la posture près de la barrière. Je marche vers le rideau d'arbres, il murmure encore, je frappe du devant, mes semelles grattent continuellement le sol, le bruit que je fais va bientôt se perdre. Il va être immense, les feuillages me le soufflent, je ne suis pas séparé.

J'entre, écris des mots, tu lis les aspects qu'ils forment. Tu montes l'escalier de la phrase, prends le rythme, l'escalier a une cadence. Tu montes, poses le pied ; un temps. Tu vois l'aspect entre un mot et un autre qui ne le touche pas — butes sur les tirets. Les mots que je mets au coin sont angulaires, leurs lignes ont des vitesses. Tu franchis des degrés, les signes se succèdent, les virgules bloquent et relancent. Tu te trouves à l'étale d'un palier. Joins un seuil. Les mots courts transitent rapidement, la Lune traîne leur bouche écumeuse, qui s'éparpille, tu lis couché, plein des longues traces blanches qui s'étirent. La page descend, basse à la ligne 55, puis apaisé, puis tu remontes. J'écris ces mots :

*moulin, au moulin  
de la chair, au masque, de la chair  
de la chair en apartés  
de cercles en apartés*

*passionem pas  
qui veut la flaque  
de la chair au masque  
d'une vague au trou  
d'un mur au trou  
vaginale écume  
rebondie qui secoue  
et puis qui signe  
qui veut la flaque  
de la chair en apartés  
d'un cercle pathogène au chaos d'un évier  
pistolet à hydrogène  
visage à hydrogène  
naseaux à hydrogène trous dans l'écume  
et lisse à la membrane  
qui de la superficie glisse  
étendue d'un pore  
micro, s'il vous plaît  
Lights*

ou cet objet, non identifié, que m'a inspiré l'atmosphère de « Colloque Sentimental » de Paul Verlaine, où le plus grand bien de l'identité... s'évante. Où le soleil se dualise, doute et se fractionne. Les déflagrations, multiples de deux, s'y propagent ;

*comment dire quoi dire une étoile qui s'entrebâille d'un imperceptible bâillement.  
Solitaire et glacé. Entité primordiale.  
Chaos dans le vieux parc.  
Epuisé, de tous les contrats qui courent sur le visage. Les signes au bât de la parole.*

*Entasse du centre, comment dire quoi. Dire. Le rabattage obsessionnel des noms propres, dire/chaos comment renverser Désordre, ne pas répandre en poids amorphe une masse ancienne ;  
pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienn*

*Comment passer des ponts comme passer les ponts où l'on danse et, pas de rampe et le sang chaud, dire quoi ne pas/dire, se faire lymphé par une série de cow-boys le temps remâché d'une usine à panses  
langue bien pendue.  
Danse pied tendre, et  
en rythme !*

J'aime bien aller voir l'âne. Il n'a pas de nom. Je me sens uni lorsque je suis avec lui. Je me retrouve, là, je me rejoins, mon corps s'applique au rythme de nos corps ; les poissons électriques, les mouches, les ânes, Louise, les champs, tout s'unit en une vitesse de croisière. C'est le seul confort que je me permette. Ma peau s'apaise mieux que la nuit la préserve. La nuit est une feuille noire. Une feuille de boucher. C'est le sang, tu comprends ; on baigne là-dedans pendant des heures. La peau violemment s'efface, des chocs s'inscrivent, ce qu'on pare se jette, des articulations s'échappent. Avec violence, il y a le vide. Un jour j'ai reçu un choc — un moment où j'étais bien moi : le moment qui jouxte l'œuf (le corps est l'intégration de tout ça : du moment, du voisinage, du déplacement des limites, des vibrations, de la perméabilité de l'œuf). Aujourd'hui, l'ébranlement continue ; la naissance est une propagation de raison deux. Je ne suis pas seul. Quand je serai grand je serai eczéma ; je ne serai pas seul, et un, je me déplacerai. J'entendrai parler beaucoup de langues, mon existence et ma forme seront précisément volubiles. Je m'étendrai sur le corps de la terre, où les hommes seront nus — comme à l'instant, mais on voit mieux ça quand on est eczéma. Un jour, quand je serai eczéma, je serai harmonie.

Il y a l'âne. C'est l'été. Je cueille des fleurs que je fais sécher. Je fais des choses avec, je les envoie à Louise. J'écris des mots, fais des dessins. Je suis revenu d'Aix-en-Provence, tout s'est accéléré. Louise ressent ça aussi ; je le lis dans ses lettres. Nous ne sommes pas au même rythme tous les deux, mais quelque chose nous porte, transporte. Il n'y a pas que nous deux.

Quelque chose arrive. Nous sommes là.

Tout se complique entre et autour, Louise en souffre. Sa maison est balayée par un souffle discontinu, les fenêtres et les battants claquent. Son sommeil se désorganise. Le mien aussi, mais j'ai l'habitude. On fait notre roman-photo, notre mélo. Un jour je prends le train ; je vais voir. Je me cache près de chez elle, dans une maison à la campagne qu'on me prête, et c'est comme dans un placard ; je suis parmi ses robes, ses chaussures, son parfum. Dans le noir tant qu'elle n'apparaît pas — les eczémas se cachent sous les vêtements.

Après mon passage là-bas, tout va plus vite encore. Le désir a dépassé la surface, Louise et moi glissons à une autre vitesse. Nos langues rencontrent des nouveaux palais, nous pressons des morceaux jamais effleurés, qui jamais ne nous avaient inspirés. Mais je sens bien que Louise se débat ; elle pense à nos parents, à nous, ici, tentant de parler une seule langue, à son compagnon, sa vie, son vécu. Quand je la serre contre moi j'entends que résonnent les fenêtres et les portes. Elle me dit qu'elle prendra le train, qu'elle viendra me rencontrer à son tour, qu'elle ira au delà de cette distance. Sans mentir. La jeune fille est sur le quai, le jeune homme est dans le train, qui s'en va.

*Les filles ont de drôles de trains dans la tête, et la compagnie de tels trains crée de drôles de réseaux... Les gares que les filles trouvent étranges, au commencement, sont jointes par des aiguillages de même nature, et il semble qu'à l'arrivée — on dirait qu'à leur passage — la gare qui paraissait bizarre le devienne plus encore, par la relation. Ce doit être à cause des drôles de trains que les filles ont dans la tête, les drôles de marchepieds invisibles, dans la fumée froide, au commencement où elles apparaissent.*

*Il y a les filles qui montent dans les tout petits trains pour les grands voyages (comme la sainte Vierge : un trou imperceptible et le plus grand dessein !) Déjà, c'est étrange, on peut penser que cela suffit, pourtant, après ce choix, elles adoptent un singulier déplacement ; en se dirigeant à l'opposé de la gare dont elles aimeraient faire exploser le quai de leur apparence.*

*Et on dit — ne dit-on pas ? — que les garçons sont compliqués. Les filles semblent le devenir dans leurs voyages. Ce qui est compliqué n'est pas le déplacement mais de choisir les vitesses à l'intention de les déplacer. Est-on une espèce d'escargot — en voie de consolidation — lorsqu'on tente de faire émerger un système compliqué ? Un sexe nous occupe ; un escalier en colimaçon monte vers l'autre, qui ne nous quitte pas.*

*Voyez ; il y a les filles qui voyagent en voiture. Par exemple, prenez deux jeunes Saturniennes, deux demoiselles bien Saturnées (on pourrait dire : illuminées par Saturne tant elle éclaire leur nature, disons pourtant : rembrunies par la planète...). Les jeunes personnes sont assises dans la voiture qui roule. On se dit alors qu'il n'y a pas de trains, mais il serait discourtois envers l'esprit de ces demoiselles de ne penser qu'à cette idée simple. On ne manquerait pas moins de continuer à l'être en oubliant les secrets qui voyagent dans le train de leur tête.*

*Je vous l'ai dit : elles sont assises, dans la voiture, l'une aux côtés de l'autre. Le paysage se déplace rapidement dans les vitres de leurs yeux. Je dis les vitres ; les fenêtres on peut les ouvrir facilement et briser le secret — il se dit qu'on le brise. Avec les vitres il n'y a pas la question d'ouvrir et de fermer, on peut juste toucher et frotter la buée et laisser vivre (n'essayez pas d'analyser toutefois ; qui sait si les vitres — leur corps — ne sont pas plutôt au bord de mes yeux ? Et n'est-ce pas plus logique que la buée soit à l'intérieur ? Et puis, il y a tant de points de vue possibles derrière les vitres, les filles, mes lunettes...).*

*Il y a deux séries de deux rails et chacune des jeunes personnes longe le train de l'autre. Elles parlent beaucoup et ça n'a d'effet que de renouveler la buée. Et chaque train roule sur ses rails.*

*Comme les jeunes filles parlent, que le train roule encore sur leur langue, il y a des aiguillages, les trains roulent à la même vitesse soudain, s'éloignent, se jettent trois voies plus loin, s'approchent à se frôler, c'est à cause des mots qui sortent de la bouche, ils se frottent entre eux, ils donnent des pistes, mais les deux trains roulent, en cadence, chacun sur sa, voie secrète.*

*Vous êtes étranges, souvent, gens de la terre, vous protégez un secret, un seul, alors qu'il se relie à tant d'autres points de secrets, qui voyagent à d'autres vitesses, sur d'autres ponts, dans d'autres territoires, se déplacent sans cesse à travers.*

*Toutes les lignes que tracent les secrets, lignes dont aucune n'est un affluent mais chacune le centre du secret qu'elle déplace, toutes ces lignes de sorcières illuminent le ciel des répondeurs téléphoniques.*

J'attendais Louise. Qui n'aime pas qu'on l'attende. Pourtant elle est sans cesse en retard, alors même si on ne l'attend pas elle, on compte sur son arrivée. Qu'une porte s'ouvre, encore. Pour remédier à ça ma sœur ne donne jamais l'heure de son arrivée. Mais il n'est pas rare qu'elle ait un jour ou deux de retard...

Elle venait ici, à Rennes, après une pause chez Céline à Paris. Louise avait été retardée d'une journée. Je ne tenais plus en place ; c'était après mon passage en secret dans la maison de campagne transformée en placard par notre relation incestueuse et adultère. Avec Céline elle montait d'Aix-en-Provence en voiture. Toute la journée j'ai roulé en leur compagnie. J'écrivais, allais marcher, écrivais, allais boire à la *Bernique Hurlante*, nager à la piscine. On en fait des choses sur les banquettes arrières !

J'ai fini par laisser le long message qui précède sur le répondeur téléphonique chez Céline. Histoire d'être là. Ici et là, en un bond, par une ligne de téléphone. Le désir passe bien dans cette machine, sans cesse. Céline et Louise ont pensé que j'étais pervers avec cette idée ; le texte, et le laisser comme message. Je ne crois pas être plus fréquemment pervers que le téléphone, ou les secrets.

Louise est venue. Elle a amené son corps cette fois. Mais c'était plus pour mon plaisir que pour le sien. Pour notre désir, et pour mon plaisir. Avec elle persistaient toutes les pensées qui bloquent la passion, ou qui aident à s'en protéger — selon l'angle. C'était dur ; elle a supporté cette discontinuité entre son corps en acte, ses pensées, et son image durant deux jours. Elle s'est évaporée ensuite. Elle est montée dans le train qui a roulé très vite. Elle a fui rapidement, grimpant dans le dernier wagon et courant jusqu'en tête de train pendant tout le voyage.

J'ai passé les jours suivants à lire de drôles de lignes. J'allais sur le pont de chemin de fer rue de l'Alma ; je voyais les rails, les fils électriques. Des jours à lire ces lignes, à vouloir poursuivre notre roman de gare. On avait décidé de ne plus avoir aucun contact pendant un moment, et je cherchais dans les aiguillages la possibilité d'un contraire. Tout mon désir passait dans le cercle de lumière magenta qui brillait entre les rails. Impossible d'écrire, de faire quoi ce soit, de penser sans décomposer encore la dislocation. Marcher, marcher, c'est tout ce que j'avais ; cette force.

Il restait notre amour de frère et sœur. J'ai ce sentiment envers tout le monde, en moi, comme un de mes organes, comme mes jambes s'appuient sur le sol lorsque je décide de me lever le matin. C'est une de mes vitesses. Mais rien à voir avec le désir qui ne me quittait pas, rien, avec la passion qui me traversait. Rien des œufs, rien des nœuds, pas de déserts, juste une ligne droite et équilibrée, vue de face, la ligne officielle de l'amour fraternel.

Ouvrir les fenêtres, ça ne suffit pas. Ecrire ne suffit pas. Faire de l'escrime ne suffit pas. Une fourmi avec un chapeau, ça n'existe pas, ça n'existe pas... Sortir, marcher, marcher, ne pas exploser dans l'immeuble où j'habite ; il y aurait trop de victimes ; je ne suis pas seul. Chercher, sentir, sentir, chercher, comme dans un cercle. Sans cesse avoir tort, se perdre, s'égarer. Composer avec le faussaire qui est soi aussi. Se tromper ; être dans l'erreur. Sortir du cercle. Libre. Chercher de quoi on a envie. Chercher son désir — mais voir se déformer toute chose ; le désir serait donc là, ici, maintenant. Vouloir se retrouver seul. Avoir en soi quelque chose qui fait peur. Vouloir donner, et quelque chose bloque qui ne veut pas aussi donner. Rencontrer quelqu'un et donner tout le ciel que l'on a pour composer dans le monde. Dire j'aime, donner tout ce qui coule ; refuser de montrer le barrage, la retenue d'eau qui glisse et tourbillonne en soi. Devenir une éponge, absorber son propre suintement. Quelque chose d'autre est prêt ; transpire. Jamais sec ; un œuf qui sue. Je suis plein de ce qui me transperce. Tout tourne à l'intérieur, mes pores sont ouverts. Les trous dans ma peau se dilatent. Deux bouches sortent de ma bouche. Mes lèvres s'ouvrent sur des lèvres. Ma langue coïncide avec ma langue. Un anus sort de mon anus — j'écris UN, pour le rythme ; mais

combien sont-ils ? J'ai des valves, des citernes, des canaux. Ils ont des noms. La surface de mon corps est couverte de sphincters. Mon corps entier pond, les œufs roulent, je veux qu'ils se conservent. C'est un désert, quelqu'un va prendre les œufs, il n'y a personne ; ils ne sortent pas. Les œufs sont bloqués derrière les doubles paires de muscles qui coupent si je m'ouvre. Il y a une possibilité de coupe. Qui va ouvrir mes trous ?

Le désir une fois  
deux fois  
quatre fois le désir

### *l'Effet Fente*

*étrangement marsien  
Diagramme de Dionysos et  
neptunien  
martèle foudre œil aux films de fesses  
— histoire de positivité, madame —  
pieds dans de l'eau de forge  
et nez dans la merde*

*l'Effet Fente et  
d'un processus d'opérette  
remonte une ombre.  
Encore dans l'obscurité  
des enfants digérés poussent.*

*Nous avons fait un tour, madame,  
c'est tassé, de la réalité !  
oublions ces visages chronopathes  
et passons à la superficie consonante,  
à 0 degré de votre cul  
au chaos déjà né de votre cosmogonie*

Le désir n'a pas de taille unique. La passion n'a pas de mesure. Pourtant, pour moi, pendant deux ans, la passion mesurait du 85 b, avait des yeux onyx, une bouche passionnée par la vie, un sourire de douze ans et un bassin robuste, infatigable, stable, de trente ; de longues jambes pudiques, des membres de danseuse du sud, une nuque aspirant aux décolletés, un ventre oriental, centré, étale, et des mains dont j'aime le squelette, des doigts dont je chéris le piano. J'en pinçais pour ses cordes. Les

raccourcis, du simple au multiple, sont dissonants. Encore dans l'erreur. Drôle de musique, drôle de musicien. Pas vraiment parfait.

Vois pourtant où la passion mène. Comme quelques mots, une expression peut la froisser — me froisser. Mais le froissement et la coïncidence — je n'écris pas au hasard ; je t'écris ; j'écris coïncidence — sont parfois beaux, irrésistibles.

Un jour, au téléphone, nous parlions avec Louise de la Bretagne. De la côte, de la mer, de Rennes — des limites de la terre, de l'eau, de la ville. D'Aix-en-Provence, elle trouvait qu'ici était « un trou paumé ». La pensée de s'y perdre la rebutait — n'était-ce pas moi, avec ma passion, le trou paumé ? Mais ce n'est pas à moi que j'ai pensé à ce moment ; Louise était chahutée à cette époque, tiraillée entre son vécu organisé et ce qui se passait entre nous. Un peu perdue. Ma bouche manque de spontanéité mais pas mon esprit ; tout de suite cette phrase m'est apparue : les trous paumés ont une forme ! Louise !

J'ai vu cette phrase écrite, avec le point d'exclamation — le premier — pour cacher les deux points, ou le point virgule ; dissimulant ainsi la clarté, évitant ainsi, pour un temps, les géraniums sur le crâne. Aussi pour faire sentir, douter, sans exposer. Maintenant, il n'y a plus de doute ; le pot de fleur est déjà en chute. Vrai, la légèreté de cette syntaxe, adressée à ma jeune sœur, rend ma passion un peu lourde, d'un goût douteux. Et je m'étonne de ma réaction. Comment la passion a pu amener une telle image ? Mais toute réaction, suivant une action, n'était-elle pas douteuse ?

Et puis, c'est aussi cette légèreté qui m'a décidé à exprimer cette idée, car Louise, tout au long de notre platonienne relation, n'a pas cessé d'insister sur cette opinion de prendre la vie avec légèreté, elle n'a même pensé qu'à cela, et pas une de ses lettres ne manquait de ce mot, de cette pensée, au point que je me suis demandé si ce n'était pas plutôt une obsession, c'est à dire le contraire de la légèreté !

On tourne, retourne, on fait de la logique de faussaire. On écrit, vit parfois hors du cercle. On en fait d'autres sûrement. En multipliant les lignes ainsi — les systèmes plutôt —, des sens nous échappent. On pose une bombe, ou, humble, un pétard, et après, qu'on assiste ou pas à la déflagration, nous ne suivons qu'un souffle.

Les lignes qui se jettent, les déflagrations, nous encerclent. Les rues, les voitures, les hommes et les femmes, les immeubles parcourent, perforent ; à distance, on voit la terre qui fait sa révolution ; elle trace une grande ligne — sur un plan, tout s'efface sans cesse. Les ascenseurs traversent notre corps. Quelle est cette porte ? On entre. Cet appartement, est-ce notre centre ? Cette chambre ? Suis-je enfin moi ici ? Apaisé de la multiplicité, le partenaire retrouvé de chacune de mes campagnes vêtu du costume uni de la peau ? Costume hémisphérique ; tenue poreuse ; non, tu vois, ce n'est pas encore la chambre où je me retrouve. Je ne puis que l'être, à sa poursuite. Le centre n'est pas simple. Mon centre n'est pas un. Dans les parages de mon ventre, il y a au moins une systole, une diastole, et beaucoup de fils électriques fuient, sillonnent la coquille duveteuse et s'élancent au delà du costume poreux.

Je parviens à la chambre, la moquette est bleu électrique et immobile. Je bats. L'image de Neptune — je sens qu'elle était accrochée au mur plus tôt —, s'étale sur le sol. La grande photo est bleue elle aussi, ainsi que la planète, plus claire. A ce moment je pense qu'elle forme un angle de 90 degrés avec le mur. Plus tard, Neptune est posée, debout, sur le meuble bleu. Elle est soutenue dans cette posture par un gros flacon transparent qu'on utilisait dans les hôpitaux, il y a des marques légèrement creusées dans le verre, ce sont les marques des graduations peintes, en bleu foncé. Les marques sont très fines, et peu nombreuses. Le flacon en verre est rempli de roses séchées. Il y en a des roses, des rouges, des blanches, des noires, certaines sont encore attachées à leur queue, d'autres sont prises dans les feuilles, entre les tiges sèches et flottent, telle la fleur bleue qui a un moment glisse jusqu'au fond du flacon et disparaît dans le meuble de même teinte. On voit Neptune, la planète bleue, à travers le flacon. Il y a des ombres qui

bougent dans la transparence mais je n'arrive pas à savoir si ces ombres sont celles de la planète, ou si c'est la lumière floue de la chambre qui projette en ombres chinoises les roses et les autres parts végétales du flacon sur l'image. A un moment une des ombres remue, une rose devient brillante et enfle, le sexe d'une femme sort alors du goulot, la rose noircit et est aspirée, avalée par le sexe qui se referme sur elle. Le vagin déborde alors le flacon, il s'écoule le long de la transparence sans changer de taille, sans qu'il n'y ait de pénétration non plus — je me dis qu'il approche. Il devient une jeune femme ; le décor change totalement. La jeune femme se déplace sans mettre en mouvement son corps. Elle est assise sur des valises, à l'arrière d'un wagonnet qui roule sur le quai d'une gare. Le véhicule s'arrête à l'instant même où les portes de l'ascenseur s'ouvrent, automatiquement. Les longs bras de la jeune femme s'allongent encore jusqu'à l'ouverture de l'ascenseur, j'aperçois les mains de la personne — que je connais mais ne reconnais pas —, chaque doigt expose une bague en bouton de rose séché entrouvert. Tout à coup une des mains me plaque contre la paroi de l'ascenseur, tandis que l'autre, pleine de bagues en fleurs aussi, appuie sur un bouton. Chaque doigt de la main s'enfonce dans les trous ronds. Lorsqu'elle retire la main, la jeune femme n'a plus de doigts et les commutateurs se sont transformés en rose. Du sang s'écoule vers les étages inférieurs, le cercle indiquant le sous-sol est sombre et je ne parviens pas à voir si c'est la vieilleuse qui n'éclaire pas, ou si le liquide carmin a envahi la légère excavation creusée dans la plaque d'aluminium.

Quel temps pour dérouler cette continuité ? Le présent... On voit du continu, on n'en voit pas. Il note ses rêves ! Le pain de la nuit, fariné ou pas ; on prévoit des nuages — il fait beau ; je rencontre Florence — il lui téléphone ; qui meurt — Hugo naît. J'ai rêvé qu'on se baignait, moi aussi, plus d'une fois, mais je ne dormais pas — ce n'était pas la nuit, il n'y avait pas de lit, mes fils électriques tournaient à plein régime. La Lune est si ronde qu'elle en devient plate. Les plis n'habitent pas uniquement les draps, les fronces ne remuent pas seulement dans le rideau des chambres. Louise avait environ trente ans en 1851 ; Pierre m'a envoyé une photo, j'ai reconnu ses seins, son ventre, ses hanches et ses fesses, sa chevelure avait les mêmes plis ; tout cela avait une chute, une tenue semblable.

Je dis c'est un poème. Je dis c'est une lettre. Je dis c'est un récit. Je dis, fait énormément de bruit. Je dis, m'expose. Je voudrais sans cesse être en mouvement dans un train, jamais ne rencontrer de gare. Je dis c'est l'été, vous voyez bien que c'est l'été, tu le vois bien, George. J'achète le briquet jaune. Il y a beaucoup de couleur dans le bureau de tabac, mais je vois le jaune dans la petite étagère transparente. Aussi, je porte le maillot jaune que j'ai trouvé. J'aime le jaune, je n'aime pas tellement me vêtir avec les vêtements de cette couleur, mais je suis allé fouiller au fond et c'est de là que j'ai extrait, déraciné le maillot jaune que je veux porter à l'instant. Je ne parviens pas à former des cercles jaunes sur la feuille, à chaque tentative le blanc bondit comme un tigre et repousse le crayon. Ou alors ce sont les signes noirs que je trace qui se mélangent, et les fentes en forme de lettres se remplissent immédiatement, le noir se rebouche lui-même.

Je dis, moi, je cherche le soleil, je pose un, retiens je, mais la blancheur l'écrase, il n'y a pas de relief, il n'est même pas midi pour se consoler de la mort qui frappe à pic la fontanelle. La chape amorphe et brûlante est plaquée sur le monde qui passe mes pores. Il faudrait qu'on m'enferme — parce que je l'ai insulté par exemple — ainsi je pourrais le coincer, le soleil, entre deux grilles, comme un trou qu'on irait peindre. Mais il y a la chape épaisse qui n'a pas de peau et qui mange les creux. Il y a juste la strate brumeuse et affamée, et son gonflement dont l'énergie n'a de cesse d'abattre. La blancheur appuie très fort, imprégnée de soleil. Le soleil est ici, il y a le soleil sans doute, il est ici, invisible, il n'y a que lui et on ne peut le voir, comment cela a-t-il bien pu arriver ? Comment une telle présence peut-elle devenir invisible ? Ce que je veux, c'est le voir. Mais je ne peux le voir. Je ne peux pas le devenir non plus car il y a la blancheur épaisse qui s'insère partout, s'infiltrer, et qui m'en empêche. Et puis, je ne veux pas non plus devenir le soleil, parce qu'il est très malade, et ses racines sont folles, elles n'arrêtent pas de parcourir, de



s'étendre, juste sous la surface de la terre, et reprennent encore des forces dans leur force, elles utilisent les obstacles pour constituer de petites réserves et s'élancent encore dans toutes les directions.

J'ai déjà fait le chien qui arrache les racines et les souches, mais pour imiter les racines du soleil, tu vois — vous voyez ? Il faut que tous les corps s'inclinent, que les mains arrachent, sans déchirer arrachent, sans relâche, et il est absolument nécessaire que tous les hommes et les animaux se mettent à arracher, que les femmes, les enfants et les bêtes déracinent avec moi, dans le même instant. En coïncidence. Sans lâcher les méandres brûlantes. Voilà comment on peut trouver le soleil. Mais on ne l'aura pas de toutes façons, on ne le possédera pas. C'est juste pour le voir et imiter sa lumière qui est là comme une machine à appuyer. C'est juste histoire de lui faire une farce en superposant le travail de déracinement des deux hémisphères.

Tu leur diras ; n'oubliez pas : tous au même instant.

Alors, une fois soulevé l'enchevêtrement de racines, celles qui avoisinent la surface de la terre, alors, peut-être qu'à ce moment-là, le noyau de feu, au centre, sera la terre elle-même. Peut-être que le grumeau jaune et brûlant qu'elle contient s'élargira et ira parcourir la surface de la peau dure. Ce sera comme quand on n'a pas la mer tout près de soi, ni même une flaque d'eau, et qu'on est forcé de faire des ronds dans l'électricité en jetant des hommes dedans.

Il faut prendre le soleil et le conserver dans les racines que l'on a arrachées et soulevées avec les doigts, les crocs, les dents de poissons, les museaux, les griffes, les becs, et tenir. Tenir le choc. Il faut que le réseau de racines tienne, serré, et surtout ne pas utiliser d'instrument à malaxer, à dissoudre, oui ; si l'on crève ce plan, si l'on brise une seule des ramifications qui font le tour de la terre, alors le soleil va s'étaler et disparaître encore, sans qu'on puisse retenir le souffle étouffant, la blancheur qui se propage, la blancheur dont la force succède à la force.

Ce qui est dangereux, c'est qu'on n'explosera pas comme ça, ne perdra rien, on sera plaqué au sol en un rien de temps. Briser une seule ramification ce serait inoculer soudain le virus du choc. Et ça, ça ne guérira pas le soleil, dont il faut conserver la forme en maintenant le filet de racines entourant le monde à UN mètre du sol plein de langues de feu très blanches qui se soulèvent juste pour faire le dos rond qui fuit et se creuse.

Ce qui ne va pas bien avec le soleil, c'est qu'il est sur la table avec le ventre ouvert. Il est ici, dans un milieu de porcelaine blanche et carrée, il n'y a pas de médecin, il est seul et les carrés blancs rognent la béance.

Lorsqu'on n'a pas de nom, comment trouver la bonne maladie ? Lorsqu'on ne fait plus l'effet, comment trouver le bon phénomène, le nom qui soigne ?

Il y a là, par terre, ou peut-être sur le guéridon à roulettes, mais éloigné de la longue table en aluminium où le soleil est ventre ouvert, il y a là le scalpel à petites cartouches noires avec sa fissure malade, il dessine beaucoup de petits soleils noirs à trompes avec sa tête de mouche obstinée.

Toutes ces mouches sont ici, elles survolent, nourrissent la plaie. Les insectes consolident la fente, les renflements, creusent dans la peau fissurée en répétant la même forme, à des rythmes différents. Alors, comment le stylo peut-il guérir quelque chose dans ce chaos ? Quelqu'un peut-il me dire où sont cachés ma blouse verte et mon masque.

Il faudrait tout arrêter, et que la tête devienne lourde et très dure, et pas rectangulaire comme cela, sous la saillie d'un néon. Qu'elle soit immobile, chahutée dans un train, fouettée du vent et des vagues. Il faudrait ne plus avoir peur de la sueur, du plasma, et des mouches qui pompent et pendent avec leurs yeux qui grouillent d'autres mouches. Alors, peut-être, le soleil se mettrait à briller, lentement, de toute sa forme. Et moi, je signerais.

L'identité ; encore un problème de choix ; qu'assembler ; comment le faire ? Je me le demande lorsque j'ai envie que tout soit paisible en moi, autour. Comment vivre en nombre, entier. Etre un, n'est-ce pas faire son numéro... Etre un dans sa chambre. Ma chambre n'a pas cette unité lunaire. Il y a l'immeuble, le quartier ; la ville vient dans ma chambre avec ses mouvements, ses déplacements. Je fais des plats indiens dans ma cuisine, de l'*irish stew*, du couscous, le chat y gratte le sable sans rien y chercher. Les odeurs se mêlent. Dans le salon — on m'a dit le nom de cette pièce lors de l'état des lieux —, des photos sont accrochées au mur qui me fait face ; image de Biarritz que Fred m'a envoyée de Rennes, image des Alpes, image d'un désert que labourent un âne et un chameau attelés au même soc, fixées à la paroi après leur voyage de Lyon et leur passage dans ma boîte aux lettres. A la surface d'un autre mur : des dessins d'enfants, qui habitent à Lyon, à Savigny-le-Temple ; un poème d'une poétesse vivant en Belgique ; des choses que j'ai peintes ; des morceaux de papier, de journaux, qui se superposent, avec des signes, des typographies différents, d'autres pays et époques. Je n'en finirais pas de décrire la fragilité. La baignoire-sabot, l'horrible banquette à franges, les livres, les œufs sous la table, la table.

Maintenant écoute, je vais vous raconter l'histoire d'il était une fois ceci, un jour cela. Je vais vous narrer l'incroyable aventure — qu'à l'instant le soleil éclaire — de la jeune fille sur la photographie. « Elle arriva du passé simple, comme on claque la porte de la voiture au moteur brûlant... »

Les œufs continuent de s'ouvrir. Je ne me moque pas des histoires ; tout est là. Et. Pourquoi choisir telle photographie, tel geste, cette date ? Il n'y a que des tentatives ; de choix, d'histoires. Des tentatives de personnages — qui ont tant de manques, selon que l'œil est un mur, repousse ; qu'il est une lame et coupe.

Les histoires d'amants continuèrent, au sein d'un placard dont nous avait alimenté un ami parisien de Louise. Je la pénétrai peu, ne voulant pas rencontrer, encore, un vide moins beau et moins douloureux que son regard ; moins profond que sa peau. Et puis, je sais qu'elle aime qu'on s'occupe de ses seins ; elle m'a dit cela d'une drôle de manière : en exprimant l'idée qu'il serait bien pour moi de rencontrer une autre fille, puis, après une pause : avec une poitrine qui me plaise. Exprimait-elle mon désir, ou le désir que je porte plus encore d'attention à cette partie de son corps ? Certes, j'aime les seins de Louise, mais l'intensité de mes caresses, de ma langue, mes doigts, mes mains, des froissements dans sa peau, des frottements de nos épidermes, n'avait pourtant pas été particulièrement concentrée à l'entourage de ses tétons. Qui gonflent et s'amuse à se tendre, aujourd'hui, lorsque je lui raconte les mamelles de mes rencontres.

Pourquoi inventer tous ces fragments d'histoires ? Pourquoi continuer à faire cela — frapper des carrés occupant une surface rectangulaire, tenter de dessiner des angles sur un empilement de feuillets qu'on glisse dans une poche — la sienne ? Pourquoi, alors qu'au bout de chaque ligne on rencontre, seul, seule, la chute. Le bord est déchiré et coupant ; là est la tranche des livres ; si j'aimais moins les arbres je n'écrirais que sur des rectos. Ce serait un peu plus vrai (!). Ce n'est pas vrai, à cause de l'amour que j'ai besoin de donner ; que je cherche à prendre pour me sécuriser. Allons plutôt au Verger, George, faire le tour du village en marchant ; arrêtons-nous encore dans le champ, allongeons-nous — assieds-toi en tailleur — quelques instants, ou des heures, laissons venir le soleil au ras de l'herbe ; voyons la lumière rebondir sur les milliers de fils de soie tendus entre les brins ; voyons-le descendre encore — l'enchevêtrement de fils légers remonter, ruisselant, remonter des trous noirs —, et l'eau blanche — un oiseau plonge — baigner le feuillage des arbres, transpercer la tresse des feuilles serrées ; là est le poème sans signes ; entier, je vois une vache ; entier, je vois deux chevaux ; entier, je vois quatre animaux, de pierre, de terre ; le présent rugir.

Maintenant Louise est en Inde, en voyage, Louise est sur l'île de La Réunion ; elle apparaît sur une photographie dans ma chambre ; Louise se trouve en Angleterre. Elle n'a pas tout à fait trente ans, se nomme Amanda et vivait en France — Europe — avec

Gina — monde. Je ne sais pas où est passée Gina. Toutes les deux rendaient fous les garçons ici ; avec tous ces « a » dans leur nom et leur beauté. Gina faisait de la photo. Un jour elle a décidé d'arrêter d'en faire ; le jour où elle m'a donné l'image de la planète Neptune. Lorsque je suis arrivé chez Gina, elle était en train d'accrocher une autre photo sur une porte. Neptune était sur la table. Mon corps tournait autour d'elle, je ne parvenais pas à trouver le sens de la planète. J'ai vu la fine légende, et Gina m'a proposé de la découper au cutter. Je préfère te voir tourner autour d'elle, elle a dit, plutôt qu'immobile devant. Prends-la, et elle a fini de fixer l'image de la Terre sur la porte.

C'est après que Gina m'a fait part de sa décision d'arrêter de faire des photos. Plusieurs fois elle avait tenté de recommencer mais il lui avait été impossible d'appuyer sur le déclencheur. Soulever l'appareil lui demandait peu d'effort, son œil même n'était pas le problème ; c'était avec le déclencheur que Gina était en froid.

Elle n'aimait pas qu'on l'appelle « Gin » ; Gina était assez court, elle ne comprenait pas qu'on veuille encore réduire son nom, disait que le « a », surtout prononcé à l'anglaise, passait facilement. Si on insistait à ce propos, elle continuait à défendre son point de vue, sans relâche, et tout devenait étrange. Mais ce n'était pas à cause des mots. L'étrangeté venait de son regard dans lequel on était forcé de plonger quand elle parlait ; ce qui remontait venait d'au delà de la profondeur, du noir et du froid. Les arcades saillaient, et ses petits yeux semblaient s'enfoncer loin au dessous d'elles.

Je disais Gina, toujours, et lorsque j'étais en forme je prononçais à l'anglaise — Gina, *just an idea*. Ce jour-là, elle a parlé de Neptune, qui était sur la table entre nous, plutôt que de s'étendre sur l'histoire du bouton froid du boîtier, ou d'Amanda.

Neptune a longé le canal Saint-Martin enroulée sous mon bras ensuite. L'odeur sous les aisselles, l'odeur du canal, les rats entrant dans l'eau sous le feuillage bas des arbres dont le dos accrochait la lumière électrique, les odeurs, les visions de l'ombre, je sentais qu'elles étaient assorties, se combinaient bien à Neptune. Puis la rue de Brest, le quartier de Villejean, j'ai pris l'ascenseur et la planète s'est retrouvée en face du lit dès mon arrivée. Avec de petites épingle, qu'on ne voit pas lorsqu'on regarde la photo, plantées en biais dans les grumeaux du papier peint pour qu'on ne voit pas les trous lors de l'état des lieux ; il fallait qu'il ne reste aucune trace de mes fantômes.

Je me demandais ce que devenait Amanda, et ce qu'elle devenait dans la vie de Gina. Elles s'étaient rencontrées au moment où elle commençait à faire des photos. Je ne sais plus laquelle avant l'autre, mais je peux te l'apprendre ; il faut que je fasse coïncider, que je crée l'événement ! fasse l'Histoire ! Ecoute : Gina a acheté le boîtier en fin d'après-midi. Toute la soirée, elle l'a passée à le tourner, le retourner, regarder dans l'objectif, viser, tirer dans le vide, sans marquer — il n'y avait pas de pellicule. La nuit, la jeune fille a rêvé qu'elle prenait des photos dans le parc près de chez elle, qu'elle faisait ça régulièrement, chaque matin. Au lever du jour Gina a chargé et suivi son rêve. Elle a impressionné deux films.

Développé. Derrière les arbres, et émergant de la brume fragile, et se révélant au dessus d'un buisson, un peu floue, une silhouette apparaissait, sur de nombreux clichés. Gina pourtant n'avait pas remarqué cette forme féminine dans le parc. Qui se manifestait cependant sur le papier. Qui s'inscrivait sur les négatifs — Gina avait vérifié. Sur les vues se gravait une vision. Sur l'apparence se creusaient des fêlures. Gina est sensible au monde invisible, qui est là toujours proche, mais le voir s'inscrire ainsi l'a effrayée — m'a-t-elle raconté. Elle est retournée au parc dès le lendemain ; ne suivait-elle pas son rêve ?

L'apparition, la fissure, se nommait Amanda, était née en Angleterre, à Brighton, St Patrick's Road (9-J), et son long corps s'étendait sur le canapé chez Gina, qui, allongée près d'elle ne comprenait plus rien au temps linéaire, aux rêves, à la réalité tant ces multiples fissures l'avait décomposée, tant elles s'étaient ouvertes.

Ce fut ainsi. Amanda et Gina vécurent deux ans ensemble ; le temps d'une révolution marsienne autour du soleil avait précisé Gina. Elles vinrent habiter à Rennes. Amanda est retournée dans son pays natal aujourd'hui. Gina pensait souvent à elle, qui a de très longs cheveux et ressemble parfois à un des deux spectres du vieux parc solitaire et glacé, de Paul Verlaine. Gina a continué à faire des photos de la jeune fille partie en Angleterre ; Gina, pendant les années qui ont suivi, a continué à prendre des photos d'Amanda, malgré l'absence de la voix et du corps dans son voisinage.

Que devenait Amanda dans la vie de Gina ? Que devenait Gina ?

Celle de la terre a suivi la chute de toutes ces images. J'ai décroché le téléphone ; c'était Gina : « la Terre a glissé de la porte » ; je suis allé tout de suite chez elle. La photo du globe était à plat par terre, on a bu du café, fumé des cigarettes, sans déplacer l'image de la Terre. Après mon départ elle l'a glissée sous son lit, à plat. Elle a fumé encore beaucoup de cigarettes, pendant des jours et des jours je ne l'ai pas vue ; elle a eu des angines, des boutons n'ont pas quitté sa peau durant des semaines. Elle a écrit à Amanda au dos de la Terre et l'a envoyée à la jeune fille de l'autre côté de la mer ; qui une fois a téléphoné de là-bas ; sept ou huit heures sur cette ligne. Il commençait à faire jour lorsque Gina avait raccroché. La lumière ne la dérangeait pas ; les oiseaux la perturbaient ; ils étaient plus nombreux à chanter au petit jour, Gina ne les aimait pas à ce moment-là. Ces chants l'effrayaient, elle avait du mal à s'endormir et si elle tombait, c'était dans de drôles de rêves, qui pouvaient provoquer de grands chocs dans son existence. Ce jour-là elle n'a pas cherché à s'endormir ; avec tout ce temps passé au téléphone Gina avait gardé le parfum d'Amanda sur sa peau, sur ses vêtements. Elle est allée chercher le vent au Mont-Saint-Michel, s'approchant ainsi des côtes anglaises ; de là elle les devinait facilement ; parce qu'Amanda habite la maison sur une falaise. Blanche sûrement ; d'une autre couleur c'est une autre Amanda. Il y avait beaucoup de brume, de sorte qu'on ne pouvait savoir la distance, et le long de quelle côte le flou s'étendait ; peut-être que l'Angleterre se trouvait juste derrière le voile, qu'une main allait dévoiler un bras, une épaule, puis le corps entier d'Amanda.

Peut-être est-ce ce matin-là que le déclencheur de l'appareil photo a durci. Gina a dit que ses mains avaient inoculé l'humidité de la brume se propageant sur la Manche. « C'est bon signe, elle a ajouté, c'est tout mon corps que le spectre d'Amanda occupait, durcissait, elle me quitte doucement, il n'y a plus que mes mains maintenant qui soient d'elle ».

Elle n'eut plus que les doigts ensuite. Elle ne prenait plus de photos, mais n'avait pas encore pris la décision d'abandonner. Puis Gina laissa pousser l'ongle de son auriculaire, il l'aidait à exécuter des arpèges à la guitare. De dureté, il n'y eut plus que cet ongle démesuré ; ses doigts se solidifiaient, mais sans la sécheresse qui les rendait durs auparavant ; Amanda lentement s'éloignait, emmenant avec elle tout un territoire, Gina reprenait consistance, chair. L'ongle m'a d'abord effrayé, d'autant plus qu'il était soigné, taillé régulièrement, limé précisément, et qu'il se fondait à la main entière, au corps, à l'existence même de Gina. Je me suis habitué à sa présence, mais la peur ne m'a jamais quitté. Peut-être que l'ongle, l'ombre de la chair, débordait le viseur du boîtier, et que c'est ainsi que Gina a arrêté de faire des photos. Elle disait vouloir se faire dessiner un gant sur mesure pour ne pas le casser ! Elle l'a coupé quand elle a commencé à pratiquer un sport où il était nécessaire de s'agripper au kimono. On s'est revu souvent ensuite, sans brume, sans Amanda, sans ongle, sans cliché ; dehors, très souvent ; des kirs, du ty-punch, des cigarettes, dans un endroit qu'on aimait bien, rue de Saint-Malo. Lorsqu'il y avait trop de fumée, d'humidité, on partait, se séparait au coin des rues Jules Guesde et Legravérend, je longeais le canal Saint-Martin jusqu'au quartier de Villejean où je m'allongeais dans la chambre face à Neptune.

Où est Gina ? Gina est en Inde, en voyage, Gina est sur l'île de La Réunion ; Amanda se situe en haut d'une falaise très blanche ; Louise est une jeune fille d'environ trente ans. Je me trouve dans la chambre, j'étudie la langue française avec une vrille, mon corps s'enfonce dans les replis des draps à mesure que les murs se fissurent.

Qu'est-ce qu'une métaphore ? Une métaphore c'est l'endroit où je me situe ; mais je ne suis pas immobile et ne peux prévoir où je vais. C'est une sauce, une émulsion, fragile. Mes cascades sont en ordre mais je ne suis pas sûr de moi. Une sauce ; elle manque de ceci-cela. Je déplace le trouble, le doute. Il faut que la sauce tienne, je ne veux pas qu'elle vire. Il faut faire attention avec la chaleur ; enlever la casserole du feu, la rapprocher, encore, l'ôter, la soulever un peu — l'éloigner de la flamme sans qu'elle ne la quitte, jouer avec le feu, son intensité, la vitesse, l'ouverture, réguler tout ça — je ne suis pas seul ; et les gestes, de mes bras, poignets, mains, doigts, les outils, la casserole, le fouet ; je goûte avec le doigt, ce n'est pas comme cela qu'on doit faire — prendre une cuillère à café, mais avec le doigt je sens aussi — et mieux — la température, il faut que ça tienne ; je fouette fort si un début de décomposition se fait jour — il ne faut pas rompre le corps, goûte, elle manque de ceci-cela, je joue avec tout ça et cela m'inquiète à la fois ; stabilise le mélange, là, attention, trop de chaleur, j'ajoute un filet d'eau froide en tournant très vite, je ne peux pas faire n'importe quoi à cause de Louise ; la dernière fois que j'ai fait cette sauce elle était là, et nous avons parlé de l'hydrogène, quelque chose passait dans son regard, alors, quand l'émulsion prend un coup de chaleur et que je tente de la refroidir je ne sais pas où va m'amener le filet d'eau, bien que l'eau coulera encore — mais Louise agit dans l'hydrogène ; je bats vite, goûte, sors légèrement la langue de la bouche, mon doigt transmet l'échantillon de sauce et ce n'est pas de la communication, l'émulsion se monte, ça manque de ceci-cela — où est passée Louise — j'ajoute de petites choses, mais les autres ingrédients je les avais depuis bien longtemps — on dit que je n'ai pas de plan, j'ai pourtant noté sur un papier toutes les matières dont j'avais besoin, matières premières, substances nécessaires à la mise en œuvre ; je retranche un peu de chaleur ; pose le problème de la saucière ; il y a des risques à transvaser, problème de température, d'échange d'énergie, à quelle vitesse va la porcelaine, ou l'argent, quelle vitesse traverse la sauce ; vais-je présenter la préparation dans la casserole, ou utiliserai-je le récipient de présentation comme un éclairage de mon image ; et la lumière dans tout ça ? Passe-t-elle ? Est-ce que la sauce tient ?

Je doute ; suis seul ; écris. Enfin, c'est faux, avec toi je peux douter. Nous pouvons douter ensemble George, je suis content, c'est rassurant. Mais sinon, il ne faut pas douter, ou alors le faire seul, ne pas le dire, ne pas en parler, même pas dans les livres, où il faut déguiser les doutes, avec des histoires de personnages dans des lieux avec des dates et des événements. Il faut être aveugle et sourd et regarder la télévision. Voilà ce qui m'amène à t'écrire. Voilà que je suis descendu dans la réserve et que j'en ai remonté du bruit. Voilà la sauce Louise. Voilà le bruit qui se marque. Pour le reste — ce que j'ai ajouté ; les pincées de ceci, la pointe de cela, le trait de telle substance, les signes qui parcourent — inscris-le pour mémoire.

Les filles passent, avec leur regard où quelque chose passe. Elles sont des idées. Chacune recoud à son tour l'oreiller sur lequel on a dormi, et fait beaucoup de choses, ou peu, en compagnie de celle qui l'a précédée ; qui l'avait elle-même recousu, d'une façon différente, d'un fil différent, d'une poésie, d'une fiction non semblable ; là est la poésie, la fiction qui sent l'œuf ; et ne me dis pas à nouveau — « s'enrichit encore une fois de plus » ! comme j'ai entendu sur les ondes il y a quelques temps — ne dis pas que c'est moi qui la fais. Celle que je fais naître, ce n'est pas moi qui en fais quelque chose. Ma rétine fonctionne parfaitement ; sur elle viennent s'inscrire, renversées, les choses que voient mes yeux. C'est ce qu'on appelle la vision. C'est une manière de vision — une vision.

L'autre jour, au comptoir d'un bar, j'écoutais une histoire qu'un type racontait, il disait :

« Valentin — s'il se souvenait bien, car l'homme parlait une drôle de langue et il l'avait rencontré juste quelques instants, sur les berges de la Saône, et sans savoir si c'était dû à la brume lumineuse de l'après-midi ou à la fumée d'échappement qui descendait des deux carrefours entourant le pont La Feuillée, l'apparence de Valentin lui échappait, comme les phrases qu'il avait prononcées se mêlaient aux flots du fleuve, aux flux des autres voix qui avaient raconté ici, à voix haute, en pensées, selon que la société fut externe ou interne ; certains même avaient parlé haut étant seuls sans doute, et des amoureux, et des ancêtres, proches des profondeurs, laissé au courant leur perméabilité au flux de vie les traversant d'ordinaire, et de tout cela, les pensées, les mots, les phrases, les sociétés, rien n'était rangé bien que tout pourtant fût en ordre, dans le courant, de tout cela, du morceau de bois qui passait comme un bras tordu hors des flots et dont la langue étrange de Valentin, si sa mémoire était bonne, allait entourer la fourche, comme à cet instant où le bras du tronc dans le corps même du fleuve a basculé et déchiré, ou labouré, si vous préférez avoir moins mal, en tous cas tracé un sillon dans la profondeur, au sein de l'ombre, et la ligne pure, ou pas, c'est selon, a alors traversé l'invisible des paroles, pensées, réflexions, larmes, sourires, jetés là au cours du temps, s'écoulant de plus en amont, à moins d'une minute d'ici, s'étendant là depuis l'origine à l'embouchure, de tout cela, le nœud énorme et ruisselant détaché de la banquise de l'esprit puis passant devant lui et Valentin, le bidon de plastique transparent dont la marée jaune était intérieure et quasi-périodique selon que les bateaux passaient vite ou plus lentement, que leur taille, leur tonnage, créait un creux, un léger sillage, selon les vagues, les bouillons, les strates et les grains qu'avaient donnés les rêveurs aux flots, le goéland, l'autre corps d'un arbre, oscillant, approchant la rive, perturbant ainsi le calme au creux du quai et faisant apparaître la peau profonde du fleuve de sous la couche de déchets légers flottant là hors du courant, dans un angle mort du courant, touchant la berge, puis reprenant le flux en compagnie de quelques feuilles d'arbres, de papier, de plumes qui, tirées du calme s'étaient mises à longer le courant, et la rive, à se déplacer entre les deux, portées par un milieu sans nom, vivant seulement de bordures, jusqu'où étaient-elles allées ces feuilles, ces plumes ? cela, sa mémoire l'avait laissé échapper, et de tout cela rien n'était organisé bien que tout pourtant fût dans les plis. Valentin, laissa l'homme qui était venu à sa rencontre sur la berge, lui avait-il dit son nom ? de cela, Valentin ne s'en souvenait pas, il gravit les quelques marches, marcha vers le pont joignant les deux villes et qui s'élançait vers la place Saint-Paul entre les deux rangées d'immeubles, jusqu'à la gare, Saint-Paul, alignant sa façade et approchant alors l'horizon à une centaine de mètres de Valentin qui pensa que rien ne s'arrêterait malgré cette ligne, que d'autres en portaient sûrement, et d'autres rues, d'autres trottoirs, d'autres couloirs menant à des cours où des flux d'êtres humains allaient faire tourbillonner leur regard le long des murs et des arcades et au bord des toits jusqu'au carré de ciel, couloirs menant à des patios dont le calme fixait un moment le mouvement des jambes, accueillait encore des hommes et des femmes qui, reprenant le couloir, emmenaient, ou poussaient, selon le désir, ceux qui surnageaient là, dans cet angle mort de la rue et rejoignant peut-être l'horizon de gare qui s'étendait non loin de Valentin, situé au bout du pont, puis maintenant, sur la même rive, de l'autre côté de la rue, à la terrasse du bar longeant le carrefour dont le feu tricolore, tout proche, faisait s'immobiliser les voitures un moment, et qui, vous vous en doutez, reprenaient le mouvement, baignant ainsi le carrefour de fumée d'échappement ; la laissant descendre vers les berges de la Saône ; se confondre avec le fleuve, où l'homme qu'avait quitté Valentin plus tôt, et dont il ne se souvenait pas s'il lui avait dit son nom, se mêlait ». Des choses qui nous regardent.

## Circulation du bruit

Bruit de surface

(Roman provisoire)

*à V. C. (the Green Witch) pour l'essence,  
P. L. G. pour les niveaux,  
C. P. pour la pression,  
F. B. pour l'allumage.*



ouvert de 7 h 00 à 22 h 00, de 9 h 00 à 21 h 00  
dimanche et fériés



*vendredi 19 mai 1995*

c'est le premier jour et je me mets en retard. Il est 21 h 48. La station-service-mini-drug s'étend derrière le muret bordant le trottoir. Les lumières s'éteignent dehors, vers les pompes à essence. Puis c'est dans le magasin que le noir se fait. Le type sort. Il disparaît dans le fond, derrière les pompes. Elles sont couvertes d'un toit plat en béton. Il y a des bruits de portes en métal qui se ferment, et de grosses clés qui cognent dans le noir.

Deux enfants arrivent, avec un troisième, plus jeune, sur un vélo à quatre roues. « il est pas dix heures », c'est le plus grand qui a parlé. Le type sort de l'ombre, c'est exceptionnel cette fermeture à 21 h 45. Ils parlent. Le type leur ouvre le magasin sans rallumer les lumières. La fillette attend à la porte. Il y a un chien noir, son encolure est à la hauteur du haut des cuisses de l'enfant.

Les trois mêmes traversent la station du côté de l'espace de distribution de carburants. Il y a deux postes à essence dans la partie non couverte. La lumière du jour éclaire encore ici.

La femme frappe à la porte vitrée du magasin. Une poussette est sur le bord du trottoir, une veste est posée sur le guidon. Le métal s'enclenche dans le métal, un bruit étouffé de clés, la porte s'ouvre, battant vers l'intérieur. On entend des bruits de bouches. La porte se ferme, la femme reste là devant.

Un homme se déplace. Pull, survêtement bleu, et des lignes blanches le long des manches et des jambes de pantalon. La femme a disparu. Le type est assis devant la poussette sur un plot en ciment. L'homme s'approche de la vitre, main antireflet. Il repart, jonglant d'une main avec un paquet de cigarettes. On ne voit pas si le siège de la poussette est occupé. Le type assis bouge les jambes sur le plot en ciment recouvert de petits cailloux de différentes teintes.

Il y a la grande pancarte épaisse, en matière plastique, fixée sur le pylône au bord de la station. Elle est placée haut et un peu décalée de l'épaisse ligne verticale qui la porte. La matière opaque et mate laisse apparaître les signes :

MINI-DRUG		
SUPER SANS PLOMB 98	F/L	5,50
SUPER PREMIER	F/L	5,75
GAZOLE	F/L	3,94

Il est 22 h 03

*samedi 20 mai*

il est 21 h 30, la laverie est ouverte. Il y a six néons enfermés dans de longs rectangles en plastique qui éclairent l'intérieur. Le mur qui donne sur la rue et celui, perpendiculaire, tourné du côté de la station, sont faits de deux grandes vitres. Au dessus des vitrines, tout au long des deux façades, l'éclairage force le plastique bleu et de grosses lettres blanches marquent LAVERIE d'un côté. Côté rue la lumière a cette forme : LAVERIE AUTOMATIQUE.

A l'opposé, les ampoules illuminent le magasin. La voiture fait marche arrière et roule vers la rue. Un garçon part en vélo. La laverie est tout à coup dans le noir, le type sort du magasin éteint. Il se dirige dans l'ombre derrière les pompes. On entend du métal de clés.

Sur les pompes à essence l'affichage digital disparaît. Une lourde porte se ferme dans l'ombre au fond, puis une grille, épaisse, résonne. Les clés tintent, le type réapparaît près du magasin.

La longue lumière horizontale, orange, clignote dans la vitre d'une des pompes. Le noir reste longtemps entre chaque éclair.

Une poignée de porte tourne, l'homme au blouson vert sort en compagnie du chien noir et brun. Le type au pull jaune s'appuie dans l'encadrement de la porte. Il y a les voix.

Tout est calme et noir dans le magasin. Vers les pompes, qui ne sont pas abritées par le toit, la nuit mâche doucement la nappe de lumière fragile. La clarté ici s'appuie sur le large rebord du toit. Il est très blanc et surplombe la nuit. Dessus, on a peint en grosses lettres bleues majuscules ENTRETIEN. Sous le « E » du mot, il y a le panneau indiquant que la hauteur est limitée, le cercle plein blanc, l'anneau rouge.

Une petite voiture rouge est là, capot tourné sous les vitres du magasin, il est 22 h 04

*dimanche 21 mai*

il est 20 h 32, l'homme entre dans le magasin, suivi de deux adolescents avec un sac à dos de ville. La porte a eu le temps de se refermer, le garçon la pousse. La portière claque, la voiture grise sort de la station. Un des adolescents ouvre un paquet de bonbons. L'autre mâche, il a quelque chose dans les mains.

Au fond de la station le mur blanc est éclairé par quatre néons. Ils sont cachés derrière une poutre de béton qui soutient le toit. Le toit plat fait toute la longueur de la station.

Le type barbu regarde autour de lui en marchant. Il a un sac en plastique blanc à la main. La fille et le garçon sortent du magasin. Il a un cartable et un blouson en cuir. Elle, cheveux frisés et relevés haut sur la tête, rattrape le jeune homme. Le moteur d'une voiture s'éteint devant la porte, la jeune fille en tee-shirt attache le chien beige au panneau de sens interdit qui se trouve près du magasin. La voiture repart, l'autre arrive. Trois personnes entrent dans le magasin. L'homme sort avec la peau noire, le survêtement bleu, l'autre type est vêtu d'une veste grise épaisse, le chien en laisse à la pancarte le regarde s'éloigner, il remue la queue, il baille, la laisse qui l'attache est lâche. Il y a le bruit de la porte qui se ferme.

Les deux gars et la fille sortent, se séparent, le conducteur se penche et la portière s'ouvre sur le passager. Il fait un creux avec ses avant-bras, il y a plein de choses dedans. Le type en vélo s'en va, la fille porte un bermuda, elle détache le chien.

L'homme sort, au pull bleu, le moteur de la voiture blanche démarre. Un vélomoteur pénètre dans l'enceinte de la station service, sort de l'autre côté. Il y a quelqu'un dessus, le vélomoteur roule, revient dans la station, il soulève l'engin en le tirant par le rebord derrière la selle, enlève son casque, il regarde vers le haut de la pompe, fouille dans la poche de son pantalon serré, épaule relevée, bras tendu.

MINI-DRUG est inscrit au dessus de la porte d'entrée. Le grand type marche en balançant les bras, ses grandes jambes s'élançant en avant. Il y a le bruit métallique, le moteur diesel qui ronfle devant la boutique. La femme sort de la voiture, avec une boule de cheveux frisée.

On éteint les lumières du magasin, il y a des carrés noirs qui se détachent en haut des pompes, le fond de la station est devenu de l'ombre. Il y a encore la lumière électrique dans la laverie, des paquets, des lignes blanches, s'enroulent derrière le hublot. L'homme plie du linge sur une grande table. Les longues pièces de tissu, il les fait pendre en deux parties égales sur son avant-bras, il penche son corps en avant et fait sauter le tissu. Il arrête de faire cela, les bords longeant le sol se superposent.

Une moto au réservoir jaune, le type sort, casque enfilé au poignet, la main tient un objet, il y a un bruit de pièces de monnaie. La moto devient le bruit, de moins en moins.

Il y a une voiture près des pompes, noire, la fille est baissée, s'appuie dans l'ouverture que fait la vitre ouverte. Elle a les jambes légèrement écartées, les fesses en arrière.

Le bruit de la porte d'entrée, l'homme au blouson vert est dehors avec le chien noir et brun en laisse. Un panneau rouge fluo monté sur de gros ressorts bouge, on lit dessus :

### *TOTAL EST OUVERT*

La lueur des néons a disparu mais le fond de la station est encore clair. Les clés, la fille et l'homme sont sortis. Il porte des moustaches, tourne la clé dans la porte. Une voiture arrive, l'homme fait des gestes, tend le bras en pointant un doigt, il parle dans le trou de la vitre en se baissant. Sa main est posée sur la poignée de porte de la laverie éclairée, son visage est tourné vers la silhouette qui est à l'intérieur et qui regarde dans sa direction. Il se penche dans l'encadrement en appuyant sur la poignée de porte, s'éloigne, il est 21 h 00

*lundi 22 mai*

il est 21 h 37, la lumière grise baigne la station service. Il y a la tache d'ombre sur le panneau lumineux LAVERIE AUTOMATIQUE. A cet endroit le bleu du plastique est presque noir. Il n'y a que le mot AUTOMATIQUE qui soit éclairé sur la façade.

La voiture passe. Elle est arrêtée devant une pompe DIESEL. Une portière, une autre voiture démarre dans un claquement. La femme sort du magasin avec un sac en plastique blanc, quelqu'un la dépasse, court, masse de cheveux noirs secouée, elle ralentit à l'approche de la voiture. Une décapotable s'en va. Un petit vêtement rose sort du disque noir d'une machine dans la laverie, il flotte dans l'air, le type le pose sur la grande table. Il y a là un tas de linge.

Un feu clignotant, la voiture verte roule, s'arrête au panneau de sens interdit, la décapotable est là devant. Le type pousse sur le capot, l'autre tient le volant et la portière. Sa tête est tournée vers le fond de la station. La voiture verte fait marche arrière. Quelqu'un hèle : eh Kamel. Les deux types rient, ils ont rejoints ceux de la décapotable, devant les pompes, boxent un peu. Un homme est au volant d'un gros et haut véhicule, devant le magasin, le moteur en attente.

Il y a le mur qui prolonge la laverie. La paroi s'enfonce dans le trou noir qu'elle forme avec l'arête sèche du mur blanchi au fond de la station. Dans un renforcement il y a de la lumière, une grille d'acier, une poubelle. Un moteur se met en marche, la décapotable s'en va. De l'autre côté, dans le prolongement du

magasin, il y a aussi l'ombre. Mais ce n'est pas un trou, rideaux de fer clos, faits de longues lattes superposées où des traits de lumière grise et blanche s'écrasent, mêlent lentement leurs bords. Un bruit de vieux ressort et de métal mou qui se bloque, le type s'éloigne du vélomoteur. Il roule, casque bleu sans visière, sa chemise à carreaux flotte dans l'air. L'homme a une veste beige clair, il se sert de l'essence, son bras fait un coude jusqu'à la vitre arrière, il est dos à la pompe, colonne vertébrale tordue, regarde en l'air dans le ciel. Le bruit du pistolet lourd s'engouffre dans le rectangle de métal, la portière claque, la voiture est devant le magasin. L'homme en sort, son corps se penche front contre la vitre de la voiture, il entre dans la boutique. Un bruit de talon ralentit, deux femmes entrent. L'homme à la veste beige tourne le dos à la voiture, il regarde en l'air en fouillant dans sa poche, la portière claque, le moteur démarre, l'autre voiture suit.

Il fait sombre à l'intérieur de la laverie. Il y a les affiches blanches, les jaunes, qui font une ligne tout au long de la vitre de façade. La ligne ondule dans le milieu de la vitrine, à différentes hauteurs d'hommes, comme si on avait déplacé les centres. Il y a le reflet brillant et rouge d'une enseigne lumineuse, le cercle blanc, les mouvements dans la laverie et le bruit métallique glissant de la porte du magasin de l'autre côté, des coups de talons résonnent sur le sol. On bouge dans la laverie, une ombre blanche apparaît, une longue pièce de tissu que deux formes humaines déploient.

L'homme au tee-shirt noir tient la porte du magasin ouverte, tout est éteint, la pompe à essence, celle de gauche, lance un trait de lumière orange, des clés, l'homme au tee-shirt noir et celui au blouson marchent. Ils discutent devant la laverie. Tous les deux ont les mains dans les poches.

Au fond de la station la nuit est profonde. La grille métallique et le trou noir, le mur blanc, les deux rideaux de fer, se confondent sous le toit plat en un long rectangle de nuit immobile. Sous l'écran sombre des pompes, des rectangles jaunes, blancs se détachent. Les surplombant, d'autres formes aux lignes ordonnées, des définitions de forme, plus longues, plus épaisses. Il y a le bruit métallique qui vient du fond de la nuit rectangulaire, le chariot qui rebondit sur du béton brut, il est 22 h 04

*mardi 23 mai*

il est 21 h 36, les signes ont changé de forme sur le panneau d'affichage au bord de la station. Maintenant c'est :

SUPER SANS PLOMB 98	F/L	5,56
SUPER PREMIER	F/L	5,80
GAZOLE	F/L	3,99

Dans la laverie, les machines sont rangées les unes à côté des autres. Il y en a toute une série qui sont marrons, et deux jaunes, plus grosses, qui cassent par deux fois le rythme de la ligne. En leur centre, le hublot est un disque sombre entouré d'un cercle noir. Dans la grande pièce les murs jaunes pissieux renvoient une lumière figée et sale. Un portemanteau perroquet s'enracine et découpe le pan de mur juste à côté de la porte d'entrée. Il fait clair à l'intérieur. Il y a sur la vitrine une affichette verte, et une plus grande, bleue, avec des lettres blanches, des voiles blancs horizontaux.

Au dessus des pompes à essence les longs rectangles sont illuminés. Les longues bandes régulières de lumière blanche sont coupées en diagonale de traits bleus, rouges, orange. Trois lignes orange, floues,

s'alignent dans l'écran des pompes. Juste au dessous, le rectangle jaune de même largeur brille, éclairé de l'intérieur. Une ligne jaune plus lumineuse longe le côté inférieur du rectangle, elle s'atténue, se perd dans la surface.

L'enfant marche, suivi d'un adulte, du côté du magasin, où ils pénètrent. Ils sortent, l'homme suit l'enfant, il tient une bouteille de vin par le corps. Son blouson est ouvert. Il y a deux poubelles beiges entre les pompes, avec un petit sigle plus foncé sur le haut et une large fente.

Au fond, sur le long mur blanc, il y a un espace sombre entre deux lueurs de néons. La paroi se perd dans le gouffre noir en allant vers la laverie. Devant, deux piliers en ciment paraissent soutenir le toit de béton. Le premier se situe juste sous le fronton blanc, on y a tracé des lignes diagonales assez épaisses, oranges, sur le bas. L'autre est dans l'ombre. L'espace est vide entre les deux, mais il marque une limite entre la station et le gouffre. Les couleurs grises et orange sont usées.

La lumière clignote et se déplace dans la longue vitre de la laverie, jusqu'à l'arête de verre. La ligne lumineuse disparaît.

Le bruit de portière, la forme sort de la voiture. Les vêtements de l'homme et la carrosserie du véhicule sont de la même couleur. La portière claque, les néons de la laverie se taisent. Les deux types entrent dans le magasin, l'un d'eux porte un pull blanc et rayé de noir épais. On bouge à l'intérieur. La femme monte dans la voiture garée sous les vitres de la boutique, le bruit de moteur force le rythme.

Les deux types croisent l'autre qui entre, en survêtement vert fluorescent. Celui au pull blanc et noir balance un sac en plastique à bout de bras, ils traversent la station, se séparent devant la vitrine de la laverie. Celui au blouson longe la devanture.

Un coup de sifflet retentit d'une bouche et de doigts. L'homme au survêtement fluorescent lève son visage, ses yeux réintègrent le sens de la marche en s'abaissant, il regarde devant lui, avance. Un moteur diesel tourne, des portes font un bruit lourd.

Il y a le reflet sur le mur du fond, de la lumière jaune sur du métal peint, ou de la peinture qui luit faiblement sur une surface grumeleuse. Dans le magasin on perçoit des couleurs, des bouteilles, rangées sur une étagère. Tout cela est enfermé dans la lumière jaune du réduit.

Tout est éteint. Il fait noir au fond. Il reste des gros points de lumière orangée dans la boutique, une porte claque, la fille aux cheveux noirs est dehors, elle enfle la veste en la faisant tourner dans le dos autour de ses épaules.

Une voix grave, avide : « cigarettes », la fille et le gars se dirigent vers l'entrée. La porte claque, s'ouvre sur trois personnes. La fille brune s'éloigne. Tout est sombre, la porte s'entr'ouvre, les clés tintent, les dents de métal glissent. Le type au blouson arrive devant la laverie, entre, claque la porte, la clé tourne deux fois.

Le pilier de ciment aux bandes orange est seul devant la nuit sous le toit dur, il est 22 h 03

*mercredi 24 mai*

il est 21 h 39, l'homme en chemise blanche, manches relevées, ouvre la portière. Les longs rectangles sont mats au dessus des pompes, la voiture démarre, une autre la suit vers la sortie.

Trois panneaux, montés sur de gros ressorts, sont posés lourdement sur le sol et remuent. Il y a le panneau blanc avec deux bandes en diagonale, vertes et coupées en leur centre par : 5,43 F/L. Le panneau rouge.

Le bleu et blanc.

Le type est seul dans le magasin. Il marche d'un côté, de l'autre, derrière le comptoir. Il y a 11 affiches dans la vitrine de la laverie. La bleue se détache.

Les néons sont tous allumés sur le mur du fond derrière les postes à essence. Un coup de métal sec, il y a un vélomoteur vers la pompe étroite, un casque arrondi le porte-bagages. La femme entre dans la boutique avec le chien en laisse. Le type du magasin sort avec une lampe de poche allumée, le faisceau est orienté vers le sol, l'homme marche dans le carré flou et mouvant, le bloc de lumière bascule. Il s'arrête devant chaque pompe en dirigeant le faisceau vers l'écran. Un bruit de clés, le type est vers le magasin, les clés sonnent, il ouvre. La femme au chien entre, un homme sort d'une voiture, claque la portière, la femme sort avec le chien poussiéreux taché de roux et de noir. Elle porte une longue jupe, elle est entièrement vêtue de bleu marine. Le type a une pipe à la bouche, le chien brun clair tire sur la laisse, il passe dans l'espace de distribution de carburants, haut de survêtement bleu électrique, pantalon de treillis.

La fille suit le black qui tend la main vers la porte. La portière bleue, la série de claquements de métal gras, retentissent, deux hommes arrivent à la boutique. Le rectangle illuminé se rétrécit, la porte claque. Le type au bermuda va vers la voiture, lance son bras, le sac en plastique passe dans l'habitacle, on débloque une portière. La voiture blanche est arrêtée, le buste d'un homme est incliné vers le siège passager. Main contre le bord noir du pare-brise, le type au blouson a la tête penchée dans l'ouverture de la fenêtre, il fait des gestes avec l'autre main, la pose sur le bord épais de la portière. Le cri du moteur démarre de la voiture bleue, le type au blouson bleu entre dans le magasin.

Contre le mur du fond, pleinement éclairé, il y a le gros placard gris avec une affichette carrée, jaune. La fille sort, puis le black. La laverie est sombre. Au fond de la station les lumières disparaissent, l'ombre est d'une seule teinte. Il n'y a plus que le magasin qui soit illuminé, deux types marchent, manches de survêtement relevées. La ligne orange, floue, disparaît des pompes. Celle qui occupait le poste à essence proche du magasin réparait.

La fille près de la porte, se baisse. Les bords de sa jupe ne sont pas à la même hauteur, elle est assise. Elle est sur un vélo, ses longues jambes touchent le sol, ses genoux sont un peu pliés. La fille pédale devant le magasin, quelqu'un entre. Les deux types au survêtement sortent, celui qui est proche des pompes décapsule une boîte, il passe devant la laverie.

Sous les fenêtres du magasin est fixée une grande pancarte. Des rectangles étroits, jaune, orange clair, orange, rouge sont debout, surmontés d'une ligne bleue et d'une verte, qui superposent leur épaisseur en se couchant à leur sommet. Les rectangles sont délimités par des lignes noires qui toutes se touchent. Sauf les quatre à l'extérieur qui ferment le grand rectangle.

L'homme passe la porte, il a une bouteille de plastique à la main, il marche, tête baissée en arrière, une boîte en métal sur le bord de sa bouche. Le chien est attaché dehors, au plot en béton qui est recouvert de gravillons. Les pancartes sur ressorts se balancent en un même rythme. Le magasin est éteint, une porte pénètre son encadrement. Le chien se lève, son bout de queue minuscule frétille. Quatre personnes sont dehors. Une fille reste devant, marche en faisant des ronds.

Au dessus du toit plat, juste en deçà du large rebord blanc, deux enfants, jusqu'à la taille, jouent avec un ballon de baudruche, appuient le torse contre le bord du toit, se penchent par dessus. La fille attend, avec une veste de laine bleue. Le chien a disparu. Une planche de bois tombe sur une autre, la porte vitrée au cadre métallique se ferme. La fille fait des pas sur place en regardant autour d'elle.

L'homme enfle une veste en marchant devant les pompes, entre dans la laverie, il claque la porte, revient vers la boutique. La fille boutonne son gilet, elle porte un sac noir. Elle est debout, sur un pied, qui tourne sur lui-même lorsque l'homme arrive. L'autre pied s'engage dans le sillage du premier. La fille et l'homme passe le coin du mur, il est 22 h 04



*vendredi 26 mai*

il est 21 h 34, chemise en soie et pantalon noirs, l'homme s'éloigne de la boutique, son bras pousse sur le coffre de la voiture, une autre roule en arrière juste devant le magasin, elle sort du domaine de la station. Le bruit de portière, de démarreur, résonnent.

Deux hommes jeunes suivis de deux filles se déplacent sur la piste de distribution. Le jeune homme bronzé arrête de marcher, il se tourne vers les filles. Il soulève le bras. Un type suit dans le magasin. Une portière claque, dans le cadre de la vitre le tee-shirt vert fluo est coupé par le haut de la portière. La voiture est garée le long du muret qui délimite la station devant. Le mur bas est coupé du côté de la boutique par un espace vide où sortent les voitures entre deux panneaux rouge et blanc. L'entrée est du côté de la laverie. Il y a dix affiches dans la vitrine. A une des extrémités, pend un extincteur dont la partie basse est dissimulée par une affiche blanche.

Le moteur diesel ralentit, la voiture noire roule vers le fond de la station. Malgré les néons elle se mêle presque à l'ombre. Il y a un contraste usé dans les vitres. Devant le magasin, les cheveux de la fille tombent jusqu'aux fesses, elle s'approche de l'autre, il y a le type blond avec une chemise à carreaux avec elles. Ils sont immobiles devant une voiture rouge. L'homme sort du magasin, un sac en plastique se balance doucement dans une main. De l'autre, avec ses doigts, il fourrage dans le trousseau de clés étalé dans sa paume. Les deux hommes jeunes traversent la station, la fille aux longs cheveux marche derrière en compagnie de l'autre.

Il y a le silence clair après le dernier cran du frein à main, les crocs d'une portière s'ouvrent. La fille passe à l'arrière de la voiture, elle approche de ses yeux les clés qu'elle tient comme un jeu de cartes. Deux types sortent de l'enceinte en vélo.

Entre le bord de la laverie qui donne sur les pompes, et la grille un peu dans l'ombre près du gouffre noir, il y a le mur gris-blanc. Il commence à l'extrémité de la vitre, prolongeant la coupure du toit dans la lumière. Sa surface est légèrement bosselée. Les creux sont remplis de poussière noire. L'étroite porte gris sombre qui s'enfonce dans la paroi est toute proche de la grille éclairée au fond, puis c'est le trou noir de l'ombre.

Quelqu'un court jusqu'à la boutique. L'homme met un pied hors de la voiture, la porte vitrée du magasin est grande ouverte. Il y a les quatre vitres des deux doubles portes, la fine fenêtre, en haut, sur toute la largeur de l'encadrement. La porte est repoussée contre l'arête du mur, elle dessine une autre forme dans la fenêtre du magasin. A l'intérieur, il y a le reflet de lumière très blanche, le papier épais qu'on froisse dehors.

Au delà de la voiture rouge dépasse l'arrière d'une plus longue. Deux coffres effilés s'allongent sur le toit, un autre véhicule entre dans l'enceinte de la station du côté des panneaux de sens interdit. Le type passe, tee-shirt très long, vert. L'homme tient le haut de la portière, la femme sort en tirant sur le bas de son tee-shirt, elle agit sur différentes parties et donne des coups secs avec ses avant-bras qui se tendent. Ses cheveux sont bruns. De l'autre côté le même pousse la porte arrière. Le vélomoteur donne de grands coups d'accélérateur. Le garçon s'éloigne de la voiture, en conservant le regard dirigé vers elle. La fille en sort. La voiture bleue, au profil fin, s'arrête sous les vitres du magasin, la portière claque. Le fond de la station est très lumineux. A côté du panneau d'interdiction, une plaque jaune rectangulaire est centrée sur l'arrière de la voiture. Il y a la tache blanche, ovale, un peu plus haut.

La tête disparaît au delà de la voiture rouge, une portière claque. La voiture bleue est sans mouvement vers la sortie, ses feux rayonnent. Une autre a pris l'emplacement libre. Un moteur démarre dans un sifflement. Les lumières du magasin sont éteintes, ainsi que celles du mur au fond. La laverie reste éclairée. Tout est très noir au fond. Seule la pompe située près de la boutique trace encore sa ligne de lumière orange.

Un bruit de clés, le type passe derrière la voiture rouge, il marche derrière les pompes. Il arrive à la porte étroite dans le mur qui prolonge la laverie. La porte en métal claque dans l'ombre et l'homme se dirige vers le gouffre noir. Il tend le bras vers la porte de la laverie, les néons enfermés dans le plastique jettent encore leur lumière. Un bruit de métal vers les pompes, l'homme se déplace dans cette zone, il se saisit d'un tuyau coudé prolongé d'une masse ronde qui se soulève du sol. Il y a aussi le tuyau noir détendu qui relie le coude et le cercle. Le type arrive vers les distributeurs avec une lampe de poche allumée. Sur la vitre arrière de la voiture rouge est collé un petit rectangle pâle. Il n'y a que deux portes, à l'avant, le faisceau de la lampe et le dos gris d'un panneau indicateur. L'homme en noir se dirige du côté où il a rangé le gonfleur de pneus, des clés remuent. Il entre dans le magasin, disparaît dans les vitres noires. Toutes les lumières sont éteintes dans la station, sauf, la laverie s'éteint. Tout est très sombre. Il y a le vague reflet blanc des immeubles dans la longue vitrine. Une voiture entre dans l'espace de la station, elle ralentit, elle sort. Le bas des pompes à essence est blanc, les diagonales s'étendent à la surface, elles s'alignent de la même façon que sur les longs rectangles qui les éclairent d'en haut. Leurs couleurs sont identiques ; bleu, orange, rouge.

L'enfant sur le vélo passe dans la vitre de la laverie, disparaît dans le gouffre au fond. Il est devant les pompes, pédale en regardant autour de lui. Derrière, il y a des étincelles de lumière. Tout est noir. Ce qui est éclairé par la lumière du jour ne brille pas. Il y a juste, sur l'épais fond noir, les longs rectangles mats et le bas des pompes blancs qui se détachent. Le sol est gris, avec une tache très sombre au delà du muret. Les clés. Il est 22 h 05

*samedi 27 mai*

il est 21 h 35, elle est fixée à ses lourds ressorts sur le sol, mais la pancarte rouge est couchée sur le côté. Sa ligne supérieure est coincée dans le coin fuyant que forment le cercle gris du panneau indicateur et son montant vertical. Les deux autres panneaux balancent, se baissent très bas, tordant les spirales de métal. Une lumière orange clignote sous un phare, une voiture bleue sort de la station. Il y a les deux enjoliveurs gris, les deux pneus, reliés par une bande noire au bas de la voiture rouge. Elle est garée sous les fenêtres du magasin. Tout est éclairé électriquement, sauf les rectangles blancs surplombant les pompes à essence. Ils sont aussi larges et longs que la pompe au dessus de laquelle ils s'élèvent. Comme si une tranche avait été coupée horizontalement puis surélevée. Les bords sont recouverts d'une bande d'aluminium et, sur la partie faisant face à la boutique, des chiffres y sont inscrits. La porte glisse dans son encadrement, l'homme en blanc ferme le magasin à clé. Il se tourne en se baissant, ramasse un carré de papier blanc qu'il pose dans la poubelle près de la double porte. Il marche, les yeux baissés sur les clés qu'il écarte entre ses doigts. La fille en noir porte un caban et de grosses frisettes sur sa tête. Elle est assise sur le plot de béton à la surface hétérogène près de l'entrée. Elle tend le bras vers un caniche noir. Il lui mordille un doigt, tout en reculant et revenant sur la main sans cesse. Il s'arrête, pattes arrières légèrement repliées, puis se jette doucement sur le doigt en faisant des petits pas de côté.

Deux gamins entrent dans la boutique, deux grands noirs suivent. Il y a le bruit de klaxon du côté de l'espace de distribution, insistant, l'homme est debout avec le bras enfilé par la vitre ouverte de la voiture. Il regarde avec insistance vers le magasin en tendant la nuque. Le vélomoteur arrive. Sur le siège est assis un type en maillot, avec un casque sans visière. L'engin tourne au bout de la station, revient vers le magasin. Le jeune homme en vert entre, la voiture klaxonne, la fille frisée s'éloigne. Il y a une masse à

l'arrière du vélomoteur, des mains s'activent, passent un gros antivol bleu dans la roue arrière et le casque rouge. Le type se relève. Il est proche du mur près de la laverie, entre par la petite porte en métal, elle claque lourdement.

Un morceau de papier blanc est chahuté sur le sol gris. La voiture bleu clair stoppe près du muret. Il y a la voix masculine d'un adulte donnant des ordres, le long reflet coupé des lampadaires dans les vitres du véhicule. La fille marche rapidement. Elle tient un des côtés de son carré de cheveux, parvient aux pompes.

« viens là, aller, viens là, mais viens ! Arrête de me prendre pour un con... », c'est la voix qui vient du fond de la station, vers les pompes placées le plus en retrait. Deux hommes sortent de l'enceinte de la station en faisant des bruits de bouche flous, l'un d'eux soulève son avant-bras. Ses doigts tendus et accolés se plient plusieurs fois vers la paume. Le moteur démarre, la voiture arrive en trombe jusqu'à la limite de la station, les pneus raclent alors qu'elle sort très rapidement.

L'homme sort de la boutique, il a une main occupée. L'autre main glisse dans la poche de sa veste jaune orangé, bras plié, épaule soulevée. Le black en débardeur passe derrière la voiture. Il y a le bourdonnement de la pompe qui se déclenche, le buste et les manches de sa chemise bleu pâle. Une voiture très blanche et très rectangulaire recule, avance. Un bruit métallique, puis le black ouvre la portière, la ferme, entre dans la boutique, croisant l'autre qui en sort. Autre reste à l'entrée, les mains dans les poches. Il se tient juste à côté de la porte, dos au mur. Son buste et sa tête emplissent le cadre en aluminium mat fixé à la paroi.

L'homme regarde à l'intérieur du casque. Il pousse sur un pied, se baisse sur l'avant du vélomoteur. Il pousse sur le guidon. Il y a une pétarade de métal sonnante, une affichette verte, une jaune, se succèdent à son passage dans la vitrine de la laverie.

Au bout du mur, au fond, et délimitant le gouffre noir, une grosse colonne orange et évidée laisse voir des tuyaux noirs, des poignées et des cylindres brillants. L'énorme rouleau bleu, installé perpendiculairement au large poteau creux, laisse pendre ses fibres épaisses.

Le bruit de la porte se ferme, l'intérieur du magasin est noir. Tout est noir, sauf la laverie. De la musique et des voix s'élèvent de la voiture cachée derrière la rouge. La main est appuyée sur le haut du capot soulevé, le bras de chemise bleu pâle descend en coude, l'autre main est posée sur la hanche. Une tête apparaît de l'autre côté, des paroles montent. Le capot tombe et claqué. La tête a un corps, qui arrive du côté conducteur de la voiture. Le black le rejoint. Ils parlent. L'homme au pantalon bleu appuie sa main sur la voiture rouge. Ils sont tous les deux tournés vers la grise, yeux baissés près des vitres, il y a le bruit de fond de mots.

La laverie est éteinte. On lâche un gros sac par terre. Les deux hommes sont appuyés au mur de la boutique. Le black a les fesses contre la paroi, le blanc le genou plié et le pied à plat juste au dessous des fesses. Les pas, les petits feux blancs, la voiture grise sort de la station. La musique joue très fort, beaucoup de basse, de percussions, deux gars sont hors de la camionnette, se dirigent vers le magasin. L'homme au pantalon bleu pose un sac devant la porte, un des deux types se retourne en criant « y'a pas de problème ». La musique cogne dans la camionnette avec plus ou moins d'intensités et de vacarme. Quelqu'un crie par la fenêtre. Le moteur du véhicule démarre, le gars avec le pack de bière hurle en se baissant vers la voiture bronze collée au pare-chocs. Il recule en criant. Les portières claquent. Les véhicules se suivent.

Les panneaux fixés aux spirales métalliques bougent sans accord de rythme, ils se touchent, s'écartent, le bleu revient vite alors que l'autre remonte lentement. Il fait très sombre, il est 22 h 03

*dimanche 28 mai*

il est 20 h 36, la fille au pull-over vert d'eau sort de l'habitacle de la voiture. Elle marche, baisse la manche du pull. Sa main se porte dans son dos pour tirer le bas de son vêtement avec deux doigts. La voiture dont elle s'éloigne est immobile le long du muret, sur le devant de la station. Le panneau de sens interdit cache l'avant du capot.

Le bruit de métal qui glisse, le heurt léger d'une pièce d'acier, le métal encore, s'insinuant dans un creux résonnant, se calent de manière sourde. La femme avance vers la boutique. La fille libère le loquet de la voiture verte, soulève une jambe, la portière se ferme. Elle est assise dans la voiture.

La fille noire vêtue d'un chemisier léger entre dans le magasin. La porte vient battre l'encadrement.

L'homme raccroche le pistolet brillant à la pompe. La voiture rouge est coupée par le pylône au bord de la station, les panneaux sur ressorts balaient l'air et la carrosserie. Un véhicule se place derrière la rouge qui démarre. Elle est plus loin, immobile, le haillon du coffre est relevé. Le véhicule gris et long se porte à la hauteur de la pompe libre.

Le caniche abricot entre dans l'enceinte de la station, il sort. Il pénètre l'espace du côté de la laverie. Il y a la lumière du jour, la voiture rouge roule vers la sortie, croise la blanche qui se gare en biais devant la boutique. Il y a le ronronnement de l'essence qui est pulsée comme le sang dans le tuyau noir, le métal s'insère en poussant le clapet d'acier de la pompe. La voiture blanche démarre.

Le garçon et l'homme entre dans le magasin. Au bout de son bras soulevé pend un blouson marron clair, l'autre main de l'homme s'introduit dans une poche. La laverie est éclairée. A l'extérieur, au dessus de la longue vitre du côté de la rue, seules quelques lettres sont allumées sur le panneau bleu allongé : BRE SERVICE. Les signes qui précèdent s'assombrissent dès le début du mot LIBRE.

L'homme cherche à glisser un papier bleu cartonné dans la poche intérieure du blouson. Le garçon est à ses côtés. L'homme est baissé, jette le blouson sur le siège arrière de la voiture. Il y a les bruits rauques des portières, celui du moteur qui se met en marche.

La fille se dirige vers la porte de la boutique. L'autre est assise sur le petit mur, ses yeux pointent l'intérieur du magasin. Le caniche va et vient sur le ciment gris du sol, il s'éloigne, la fille appelle, le chien vient vers elle, repart. Il se déplace truffe au sol, relève la tête en regardant tout autour de lui. La fille assise a de longs cheveux bruns. Le caniche trotte vers la porte du magasin où la fille en noir apparaît avec une baguette de pain et un paquet qu'elle tend à l'autre jeune femme, debout. Il y a le froissement, le paquet fait un bruit cassant, la fille brune en sort le bruit qu'elle porte à sa bouche.

Le bruit sourd, s'éteint vers la laverie. L'homme qui arrive a les mains dans les poches de sa parka verte. Sa tête est baissée. Il la soulève en posant le bord de sa main sur la porte vitrée. La porte revient derrière lui alors qu'il sort. Il tient quelque chose, qu'il range dans la poche intérieure de sa parka, en tenant un des pans du vêtement ouvert.

Le type s'en va. Il a le haut du crâne dégarni et ses cheveux tombent sur ses épaules. Il porte un débardeur du même blanc que la voiture qui se gare sous les vitres du magasin. L'avant du véhicule frôle le mur, le type à l'intérieur de la boutique s'approche très près de la vitre, les sourcils relevés, le regard dirigé vers l'extrémité du capot. Le moteur diesel tourne, la lumière orange clignote, quelqu'un bouge à l'intérieur et la porte passager se ferme. La voiture commence à avancer. La fille passe. Elle porte une longue chemise bleu marine où s'éparpillent de gros pois blancs, un gilet. Elle marche, balance les bras. Lorsqu'ils parviennent devant elle, ils sont bloqués dans leur élan par quelque chose d'invisible. Le bras s'élançe fort devant elle, il vient de loin derrière, il s'arrête brusquement, retombe.

Le type tire très fort avec une petite bouche ronde sur sa cigarette. Il la tient entre le pouce et l'index, le buste incliné, il flanque le mégot par terre, entre dans le magasin en enfilant une main dans sa poche. Le bruit de la porte, il sort avec une grande bouteille noire qu'il tient par le goulot. Il y a la bande rouge sur la bouteille.

La pancarte rouge est penchée vers le gris du panneau à l'extrémité du muret, les lumières du magasin sont éteintes. Il fait clair, les larges rideaux d'acier coulissants, faits de bandes grises superposées, réverbèrent de longues lignes blanchâtres, de plus fines, sombres. Tout est flou dans le fond de la station (comme si la station flottait dans une lumière puissante l'illuminant par derrière, et qu'on ne pouvait rien voir au centre très noir de ce soleil).

Le vent secoue les pancartes. Il y a le bruit des clés, l'homme à moustaches glisse la main dans sa poche, il pousse sur la porte fermée, tire sur la poignée, dirige sa force contre elle, plusieurs fois de suite. Il marche en direction des pompes, ralentit, regarde en l'air. Il parle avec un type blond, vêtu de rouge, devant la laverie. Tout en discutant ils s'éloignent l'un de l'autre, en continuant de se regarder. L'homme écarte les bras et laisse tomber ses mains à plat sur ses cuisses. Il secoue la porte close de la boutique, se gratte la tempe d'une main, quitte la station. La laverie reste éclairée et ouverte. La fille noire avec le pull-over grenat se baisse à l'approche de la porte vitrée. Elle marche le long du muret, passe dans la vitrine de la laverie. Le vide règne à l'intérieur, il y a un tas de linge sur la grande table.

Entre les rideaux de métal et le magasin il y a le gros cube vert-pelouse avec le couvercle plus foncé qui se lève. Le coin supérieur est adossé au mur, il est 21 h 03

*mercredi 31 mai*

il est 21 h 35, le panneau indiquant les prix a changé. C'est un très haut rectangle vermillon et épais qui remplace le pylône et sa pancarte, qui repose à terre maintenant. La nouvelle surface frôle le muret au bord de la station et lui est perpendiculaire, elle s'élève plus haut que le toit, en retrait. Quatre sortes de carburants y sont inscrits :

SANS PLOMB 98	F/L	5,56
SANS PLOMB 95	F/L	5,51
SUPER	F/L	5,80
GAZOLE	F/L	3,99

Les prix sont enfermés dans de petits rectangles noirs, superposés, avec un peu d'espace entre eux. Les chiffres ont des lignes très carrées, des angles droits. Ils sont blancs, alignés parfaitement les uns au dessus des autres.

L'homme sort de la boutique. Il est baissé en avant, marche en reculant, la porte reste ouverte, vantail à l'intérieur. Un épais fil noir, mat, passe par la porte du magasin et s'allonge sur le ciment jusqu'à l'homme. Sous son buste baissé, le fil se relève jusqu'à un disque orange. Le disque tourne au fur et à mesure que l'homme recule, étendant encore la ligne noire. Elle s'allonge jusqu'au muret, disparaît. L'homme continue à reculer, jambes coupées aux genoux par le petit mur. Il est accroupi au niveau du haut panneau vermillon, le dérouleur et ses mains sont cachées. Il se relève. Il ouvre la portière de la camionnette garée tout près.

Le bruit de la porte, l'homme est dehors, brun avec le haut du crâne dégarni. Il porte une chemise bleue, regarde vers la camionnette, s'approche. Il parle en croisant les mains derrière la nuque. Le type sort de la camionnette blanche. Ils sont ensemble, leur corps, leur visage, leur bouche remuent.

La grande voiture se range devant le magasin. Il y a un large espace entre le capot et le mur sous les vitres. La carrosserie grise brille. Une grande antenne est plantée à l'avant, dans le toit, deux autres plus petites se

dressent à l'arrière. La fenêtre côté conducteur est ouverte. Le type en jaune descend du véhicule, la portière claque, le démarreur, le break s'en va.

La fille au caban bleu foncé marche, ses cheveux longs sont attachés, ils caressent ses épaules. La fille entre dans le magasin. La portière de la voiture est entr'ouverte, il y a une tache verte à l'intérieur. Les jambes bougent devant le siège, le bras vert apparaît, la portière claque. La fille sort, elle bouge la tête sur sa nuque, elle fait aller et venir le col du caban en tenant les pans du vêtement de ses mains. Sa chevelure disparaît dans le tissu épais.

Le fond de la station est sombre. La grosse poubelle verte devant les rideaux de fer est fermée par la ligne plus foncée du couvercle. Il y a des mouvements dans le magasin, le bras se tend vers les étagères de bouteilles. La bouteille se détache des rangées brillantes.

L'affiche bleue occupe seule la vitre de la laverie. Elle est rayée de lignes blanches, floues. Elle est située dans le coin de la vitrine, près de l'arête qui donne sur la station. A l'opposé, derrière la vitre, le cylindre rouge est accroché au mur, le tuyau noir fait une boucle. La vitrine est extrêmement transparente, les reflets sont nets et lumineux.

Les deux hommes marchent, chacun d'un côté du fil noir. Le frisé a les mains dans les poches. L'autre ne cesse pas d'amener la main à sa bouche, de toucher les lèvres avec ses doigts, il parle en pliant, dépliant son avant-bras, ramenant encore ses doigts vers le bas de son visage. Près de la poubelle au fond, une forme allongée est posée contre le rideau de fer, elle est claire et floue dans l'ombre, transparente. Les deux types sortent. L'homme tient un sac en plastique blanc, l'anse s'enfile au poignet. Il y a autre chose entre ses doigts, son autre main tourne autour puis s'écarte en se secouant. Le papier Cellophane s'envole hors de l'enceinte de la station dans la direction opposée au deux types. La cigarette sort de la bouche par le filtre jaune.

La voiture est arrêtée vers les pompes, l'homme marche vers la boutique en balançant les bras. Ses poings sont serrés, ses cheveux blonds. Il regarde à l'intérieur, du côté de la caisse, vers les rangées de bouteilles, tout en marchant. Le moteur tourne, la voiture jaune roule.

Le fond de la station est très sombre. Aucune nuance n'émerge du bloc noir que forment le mur du fond et le gouffre sombre tel un mur de suie épaisse. Une ligne plus claire se détache au bout de la laverie. A la pompe toute proche, derrière le reflet gris de l'écran, la ligne brillante, orange, est coupée par deux fois. La fille sort, les manches de son chemisier passent au dessus des coudes, le sac à main pend en bandoulière, bleu marine orné d'anneaux dorés. Il y a le sac en plastique au bout de son bras. Elle marche lentement.

## RELAIS DE VILLEJEAN

est inscrit sur la pancarte dans la vitre du magasin, en lettres blanches sur le rectangle bleu. L'homme sort, il marche vers la camionnette en soulevant le poignet vers son visage, il entre dans le magasin, il sort, tout est éteint. Son bras tire sur la porte de la laverie qui claque fort. Les clés sonnent, l'homme marche vite en tendant son bras à l'approche de la boutique. Il regarde vers l'extérieur et pousse sur la porte, disparaît. Le type est dans la camionnette blanche, vitre fermée. La musique joue fort, avec beaucoup de cuivres. Deux longues tiges métalliques, grises, longent le bord du toit de la camionnette. L'une au dessus de l'autre, elles sont reliées par des petites barres de même matière, alignées régulièrement. Posée dessus, l'échelle en aluminium dépasse le pare-brise.

Il y a le bruit des clés, la porte se ferme, l'homme pousse et tire sur la poignée, plusieurs fois. Les deux sacs dans sa main se frottent, il marche, les sacs font le froissement sec et lisse. Le bras balance doucement. L'homme se tient debout à la vitre ouverte de la camionnette. Il s'éloigne, il se tourne, les sacs

se soulèvent un peu, balancent plus fort. L'avant-bras de l'homme s'abaisse, il marche en regardant devant lui, il est 22 h 01

*jeudi 01 juin*

il est 21 h 30, l'homme fait les cents pas dans la laverie. Il lisse ses cheveux épais, le plat des mains descend vers le front. Le linge blanc tourne dans le cercle.

L'enchevêtrement de métal gris est installé devant le magasin. Un peu décalé de la devanture. Les barres de métal brillent, très propres, sans taches ni poussière. Les dizaines de lignes grises se croisent. Six sont verticales. Les deux barres les plus proches l'une de l'autre sont reliées régulièrement par de plus courtes, perpendiculaires. Les rectangles superposés montent jusqu'à un plateau sur l'échafaudage. Le réseau de métal continue au dessus du plateau. Il y a les deux diagonales dures qui assemblent les deux parties verticales enfermant un chaos de tiges épaisses. L'homme lance ses deux bras en avant et tire sur la porte du magasin. La voiture est arrêtée.

Autour du magasin, au niveau de l'arête supérieure du cube, on a construit une avancée, peu profonde. Les plaques épaisses de plastique vermillon, profilées, délimitent le toit. Juste avant l'échafaudage, un peu au dessus du plateau, la ligne vermillon s'arrête, il y a des plaques de tôle grise propres et froides. La tôle est coupée en tous sens par les lignes de l'échafaudage, jusqu'à l'extrémité de l'avancée.

La portière avant est ouverte. L'homme est penché à l'intérieur, tourné vers le siège arrière. Ses doigts s'agrippent, il marche, la porte claque.

Une barre métallique s'élance de la large limite vermillon au dessus du magasin. Elle est surmontée d'un carré creux dirigé vers l'à-plat du toit. L'avancée surplombant la boutique est plus basse, mais parvient à former un angle avec le large rebord du toit qui abrite les pompes. La voiture grise est garée devant l'échafaudage, la plaque jaune à l'arrière est parallèle au sol. Au dessus il y a le reflet allongé et très brillant sur la carrosserie. L'homme dans la laverie est baissé, il sort des paquets blancs de la machine.

Le type sort de la boutique, le sac blanc à la main, le regard vers l'intérieur du blouson, il y glisse l'autre main. Il passe dans la vitrine de la laverie. Dedans, l'homme regarde le linge blanc, léger, qui tourne dans la plus grosse machine jaune. Le bruit d'une porte en bois, de clés, la porte du magasin glisse, l'air s'écrase dans les joints de mousse.

Une partie du haillon arrière de la camionnette est ouvert. Il claque dans un bruit de tiges de métal lisses. L'homme dans la laverie tourne en rond. Le linge blanc s'enroule. L'homme serre et desserre les doigts dans ses paumes, l'extrémité de ses phalanges frappe la table. Les doigts avancent sur la surface, il marche en même temps.

Les trois formes sont devant la double porte en verre. Le grand maigre sort, il déchire le haut d'une boîte métallique. La fille qui a une longue robe donne un brusque coup de bouche sur l'esquimau. Elle avance et plaque son menton sur la glace en faisant deux pas rapides en arrière. Elle a écarté un peu son visage de son corps. Elle lèche sa main. Tous les quatre s'éloignent, la tête du type à casquette dépasse largement celles des autres.

La lumière éclaire fort le plot de béton, elle tourne, éclaire moins, le type descend de la voiture. Entre elle, et l'autre située devant l'échafaudage, deux cônes bas pointent vers le ciel. Les traits épais orange et blancs se succèdent horizontalement en réduisant leur taille. Le moteur démarre, le troisième cône apparaît.

La laverie est vide, les néons s'éteignent. L'affiche blanche s'encastre dans la bleu, plus large. Le reflet lumineux rouge et blanc frappe la vitrine. Il y a l'autre reflet, au bord de la vitrine, très rond, intense, à la limite de l'arête. L'éclair s'étend, l'autre apparaît, s'allonge, ils disparaissent.

La fille s'en va. Les lumières s'éteignent partout à la fois. La voiture entre, bleue, avec l'aile argentée.

L'homme ralentit au delà du muret, à la hauteur de l'ancien panneau de prix de carburants. Il est baissé, ses doigts soulèvent quelque chose, il y a le bruit du morceau de verre qui tombe sur d'autres débris de verre. Le moteur démarre.

Le fond de la station est très noir. La partie non abritée, encore dans le jour, est plate, extrêmement terne. L'homme sort de la boutique avec un petit rectangle bleu dans la main. La lumière intensément blanche fait disparaître le gris à l'arrière de la voiture grise devant l'échafaudage. Au milieu de la station, les deux colonnes en béton unissent le sol et le rebord du toit. Entre elles il y a deux pompes à essence, les tuyaux noirs s'enroulent sur le sol.

La fille a de longs cheveux bouclés. Elle ralentit en s'inclinant et tourne la tête vers le magasin. Une seule de ses jambes arrête de marcher, elle continue son chemin.

La semelle de chaussure claque, les clés s'entrechoquent, l'homme s'éloigne.

Les longues lattes des rideaux de fer sous la partie abritée sont invisibles. Les reflets, les ombres, l'existence de la lumière sont avalés par la nuit, il est 22 h 01

*samedi 03 juin*

il est 21 h 33, le talon aiguille, la cheville, apparaissent au bas de la portière de la voiture bleue. L'enfant l'ouvre plus largement. Les jambes et la jupe de la femme ont la même couleur que les chaussures à talons aiguilles. Elle est étendue sur les sièges avant, le bras tendu vers l'autre portière. La porte du magasin s'ouvre, la voix s'échappe, la porte se ferme. Il y a le cliquetis du clapet métallique de la pompe à essence, le pistolet qu'on insère et extrait de la fente sur le côté. Le bruit recommence, plusieurs fois de suite, de manière de plus en plus brutale. La voiture pénètre dans la station, elle s'arrête à la limite de la sortie, près du panneau de sens interdit.

La porte de la boutique claque. Il y a trois personnes dehors, et l'homme qui agite les clés dans la serrure. Il se dirige vers l'espace de distribution. La fille avec la longue chevelure est devant la porte. Elle est rejointe par le gars au casque blanc, vêtu de bleu, des bandes blanches réfléchissantes s'entrecroisent sur le tissu. Les voix, le bruit du pistolet, vers les pompes, sont forts, se taisent. L'homme déverrouille la porte de la boutique. Mains dans les poches de son blouson ouvert la fille aux longs cheveux marche vers l'entrée. Elle fait un sillon avec la main pour retenir les longues mèches.

Le bourdonnement de la pompe est comme un chant de gorge à bouche fermée. Il sort du fond de la station. Le type marche, croise la fille. Elle ouvre la portière difficilement, elle secoue le bruit des clés, il y a le balancement argenté sous son poignet. Le moteur diesel démarre, deux lumières de même taille s'allument, l'autre voiture roule, sort de l'enceinte. Le type ouvre la petite fourgonnette, le moteur tourne dans le vide, par à-coups, plus vite encore, il crie qu'il s'emballe. Les lumières s'éteignent.

Il porte une veste de survêtement à capuche, son regard vers l'extérieur de la station, son genou se plie, il encastre le talon de sa chaussure dans l'arête du plot en béton. La fille rit en pliant son buste à l'équerre, ses cheveux pendent. Le garçon se penche vers l'autre, qui est assis maintenant. La fille donne un coup au chien, avec le plat du pied sur le flanc. L'animal courbe son corps, se tord. La fille tire sur la laisse d'un coup sec.



Le chien noir sort du magasin, les adolescents le suivent. Les deux pattes avants du chien se soulèvent en un sursaut, la laisse se détend. Autour du plot de béton, il y a cinq adolescents, une fillette, deux chiens, le chien noir n'a pas de laisse. Les voix sont fortes, les rires nombreux, ainsi que les mouvements de chevelures qui volent dans l'air, retombent. La fille danse sur place, la jambe s'élance, les gestes sont accompagnés de paroles, de cris, beaucoup de bouches font du bruit toutes ensemble. Le chien est soulevé de terre par la fille qui tire sur la laisse. Des cris encore, des rires, la fille se baisse, enlève l'extrémité de la laisse de dessous son pied. Les cris de dégoûts résonnent.

Dans la laverie, le type secoue une pièce de tissu. L'homme entre dans le local, des voix en sortent, des mots : sécher, heure. La ligne dans l'écran des pompes brille, orange. Une partie du battant apparaît dans la façade de la laverie donnant sur la station, l'homme sort à reculons, ferme la porte. Il marche dans le noir derrière les pompes, en balançant les mains. Il est vêtu de vêtements foncés, il fait très sombre sous le toit, les mains blanches balancent sans être accrochées à rien.

La surface du reflet gris sur la vitre diminue lentement, l'enfant jaillit de la portière arrière. Le moteur tourne, quelqu'un court, se saisit de la poignée de porte. Les lumières s'éteignent à l'intérieur du magasin, l'avant-bras repose dans le milieu du vantail, le même sort en trottinant, la femme lâche le battant, le bras tendu dans son dos, deux adolescents en pantalon de camouflage tout neuf passent l'entrée. La voiture part en trombe.

Contre la façade muette du magasin, celle donnant sur la rue, il y a l'échafaudage sale, abîmé, plein de taches de peinture blanche, ocre, de coulures fixes de plâtres. L'imbrication des barres et des étais est régulière, une roue sous chaque montant vertical soutient le tout.

L'homme tire sur la porte d'entrée en reculant son épaule, il retient le battant, main à plat, les crans du frein à main résonnent sous la partie abritée, les pneus crissent. La laverie est sombre. L'homme noir ouvre la portière passager, la tête, les épaules entrent dans l'habitacle, il parle fort, la portière claque.

Le magasin est éteint. Le type passe avec le chien en laisse. L'autre échafaudage s'élève devant les vitres, côté espace de distribution, le morceau de plastique épais pend, déchiré, jaune, il y a les traces de poussière mouillée qui a séché.

La large bande vermillon toute neuve habille toute l'avancée du toit du magasin. Il y a l'espace de métal gris au dessus de la fenêtre du fond qui attend l'habillage de plastique vermillon. A la surface de la longue bande, l'inscription en grosses lettres blanches surplombe toute la largeur de la double porte d'entrée :

### *La Boutique*

Le type sort avec la bouteille de lait. Sous la limite du toit de la station, les quatre pompes à essence s'alignent deux par deux, rangées chacune d'un côté des colonnes en ciment. Celles qui sont proches de la boutique clignotent. Elles ont la même cadence. Les clés cognent entre elles, les chaussures de sport blanches se déplacent dans l'ombre au fond de la station, l'homme ferme la porte étroite du mur prolongeant la laverie, sort de l'endroit, il touche les pompes de la main en passant, ouvre la porte du magasin. Il tient un objet transparent et jaunâtre.

Il y a la quatrième pancarte sur ressorts posée derrière le muret. Elle est haute et large, toute blanche. Le pli sur le matériau recouvrant la surface carrée s'étend du bord supérieur jusqu'à la moitié du côté qui lui est perpendiculaire. Il trace une ligne plus blanche. L'autre pancarte est identique, la protection est décollée, l'angle se rabat au centre. Elle est rangée le long des trois autres, la rouge, la blanche et verte, la bleue et blanche.

Les feux de la voiture brillent fort dans le fond de la station. L'homme glisse les clés dans sa poche de pantalon, il marche, les voix retentissent, il tend le bras et l'index bien droit. Le type près de la voiture regarde son visage.

L'homme monte dans la voiture rouge garée après l'échafaud gris, les feux éclairent, les mains bougent, la chaussure blanche apparaît sous la portière, qui claque. La voiture roule avec la stridulation engorgée de la marche arrière, il est 22 h 03

*dimanche 04 juin*

il est 20 h 35, les quatre filles entourent le plot de béton devant le magasin. De petits sacs y sont posés, elles parlent, mâchent, leurs bras disparaissent dans la mêlée de corps, les mains montent vers leur bouche. La fille rousse recule soudain, éclate de rire. Sa main tient quelque chose.

La pompe à essence bourdonne. Le pistolet fait cliqueter la petite plaque métallique et s'encastre brutalement. L'homme aux longs cheveux porte une cigarette à sa bouche, se tourne vers le passager. La voiture se tait devant le magasin. La main du type glisse dans la poche arrière, pouce écarté, il pénètre l'entrée du magasin. La fille suit avec un gros pull-over bleu et blanc. Ses doigts serrent le portefeuille dans sa main.

La voiture toute ronde bleue métallisée se gare derrière la blanche et la rouge. L'autre véhicule blanc s'arrête, tout proche. L'homme est tout habillé de noir. Il a de longues jambes très fines, la ceinture de son blouson en cuir pend de chaque côté, sur ses hanches. Le type et la fille regardent l'étagère derrière la vitre, le battant est poussé vers l'intérieur. Il y a le néon, installé verticalement, qui agresse la lumière orange tamisée régnant dans la boutique. La voiture blanche recule, le petit feu arrière clignote.

La queue de cheval balance, ainsi qu'une main, la fille sort l'autre de sa poche, elle la porte au bas de sa gorge en entrant. Elle est au jour, c'est l'autre main qui tient le col de son pull marron, l'autre bras glisse, s'enfonce dans la poche intérieure de son blouson, près de la couture du bas. Elle passe devant la voiture verte. Le noeud de tulle grisâtre à la pointe de l'antenne décrit de petits cercles. L'homme au tee-shirt noir s'assied, il s'enfonce dans le siège, avance le haut de son corps, le moteur démarre, la voiture s'immobilise, en diagonale sous les vitres du magasin.

Les deux filles approchent en ralentissant l'allure. Elles échangent quelque chose. Celle à la longue chevelure saisit le bras de la fille brune aux cheveux coupés très court qui continue son chemin. L'homme en chemisette blanche lance la cigarette, il parvient au plot de béton, il appuie le bout de son pied sur le sol. La jeune fille aux longs cheveux tape du pied, tourne un peu sur elle-même en appui sur l'autre jambe. L'homme, cigarette à la bouche, range le portefeuille dans sa poche arrière. Il tient un paquet bleu rectangulaire, son bras est plié. La protection blanche arrachée du panneau sur ressorts est soulevée, secouée, irrégulièrement. Le type passe, frappe plusieurs fois dans les mains. Il fait se rencontrer ses paumes de bas en haut, en lançant un bras vers le haut et l'autre vers le bas, comme s'il se débarrassait de quelque chose de collant. Il recommence. La main à l'équerre de son bras se pose sur la porte vitrée de la laverie, il recule dans la même posture, avance en poussant la porte. Il rejoint à l'intérieur le gars aux cheveux attachés dans le dos. Le troisième est assis près du gros tas de linge très coloré. Les longues pièces de tissu blanc s'enroulent dans le hublot de la sècheuse automatique jaune.

Les feux à l'arrière deviennent très rouges, le frein à main décharge son bruit avant que la voiture ne s'arrête totalement. Sur la tranche des pompes, juste sous la poignée des pistolets, le tuyau noir est cerclé de jaune, bleu ou vert. Le type retire l'index de son nez, la vitre est ouverte à demi.

La porte de la laverie claque sèchement, la fille porte un sac de voyage d'une main sur l'épaule, son bras glisse, et le sac, le type à ses côtés fait mine de le rattraper mais le sac ne touche pas le sol. Ils se partagent les anses. La fille regarde partout autour d'elle, en l'air.

Les bras du type sont près de son corps, contre son ventre, ils forment une cuvette, ils se remplissent de linge sombre, ils se vident dans la grosse machine jaune. La fille tient le hublot ouvert, elle a les cheveux très noirs tombant sur une chemise blanche immaculée.

L'arrière d'une moto apparaît du côté des pompes, elle est rouge, la moto blanche est en travers plus loin. Quatre hommes parlent très fort.

Le même court, les lumières du magasin s'éteignent, il ramasse l'objet par terre sans s'arrêter nettement, se tourne vers les motards. L'homme interrompt sa marche à leur hauteur, il se déplace. Il y a des râles, les quatre types enfilent leur casque, le genou glisse sur le siège, la jambe se déplie, le talon se cale. Le même au tee-shirt orange lance très haut le paquet rouge et blanc, il regarde en l'air, essaie de l'attraper en fermant les bras, il le ramasse en regardant derrière.

Le jeune homme est debout à l'entrée du magasin, la tête inclinée sur l'épaule, la forme blanche et plate sort de son portefeuille. Appuyé au mur, le vélo touche la pancarte colorée fixée à côté de la porte sous les vitres. On lit des chiffres, 20, 25, 35, 45, et la phrase au dessous :

BIEN LAVÉE, BIEN PROTÉGÉE

et dans le rectangle placé au plus haut :

#### PROGRAMMES DE LAVAGES AUTOMATIQUES CHOIX DES PROGRAMMES

Les pieds bougent sous la portière à demi ouverte, les cheveux blancs apparaissent en haut, l'homme marche, il porte un pull chiné noir et blanc, stoppe près du type et du vélo.

On brasse du linge dans la laverie, l'homme laisse pendre le tee-shirt, encolure en bas, en le tenant par la couture, il le tend, l'étale sur la table, ramène les bords. Il regarde vers la fille qui lui tend un pantalon, le bus se mélange aux lumières des néons dans la vitrine.

L'échafaudage raye la grosse poubelle verte. L'homme aux cheveux blancs parle avec le type en bleu devant la boutique, ils se séparent. Il entre dans la voiture, le bleu disparaît dans le noir derrière les pompes, il y a le bruit d'une portière. Les deux types passent, mains dans les poches de leur blouson ouvert, ils sont baissés dans la vitre arrière de la voiture rouge garée devant la poubelle verte, ils se déplacent ensemble en crabe vers le capot, l'affichette blanche apparaît sur la vitre arrière. Au fond de la station, dans le gouffre obscur côté laverie, la calandre blanche et argentée flotte dans l'air.

Le drap que la fille et le jeune homme étendent est rouge, vert, bleu, ils sont placés l'un en face de l'autre, tendent le tissu, le secouent, s'approchent et joignent les coins du drap, le jeune homme immobilise le bord sous son menton, ses mains tiennent les côtés de la bande de tissu, le bord tombe. Les cheveux de la fille vont et viennent contre ses épaules, elle incline son buste en amenant le bord du vêtement plus loin sur la table, ramène le vêtement vers elle en se remettant droite, les longs cheveux frappent ses seins.

Les biceps collés au corps, l'homme marche en écartant les avant-bras, il ouvre les mains, il parle face à la vitre du magasin, du côté de la caisse, « merde faites chier, vous pouvez rallumer au moins s'il vous plaît ». Il se trouve vers les pompes, le pied frappe le sol, il recommence, plusieurs fois, le bourdonnement régulier de la pompe à essence s'écoule, il est coupé brutalement par le bruit du métal, les pieds de l'homme frappent, aplatissent le sol. La porte du magasin se ferme.

Il fait clair, l'ombre sur la grosse boîte grise contre le mur du fond de la station est peu contrastée. Elle est à l'équerre, parallèle aux deux côtés de l'angle du coffre, des tuyaux noirs pendent en boucles longues.

L'homme ferme la porte de la boutique, se retourne vers les trois filles qui s'arrêtent, il frappe sa cuisse et

avance sa main ouverte vers le magasin dans l'ombre, dans son autre main le sac blanc bouge. La voiture rouge s'en va.

La laverie est encore éclairée. Le tas de linge s'affaisse et pend sur le côté de la table, le gars et la fille plient, il est 21 h 15

*lundi 05 juin*

il est 20 h 34, l'homme aux cheveux gris marche énergiquement, la tête dans sa pochette de cuir. Sa main fait un angle et la base de la pochette repose sur la face interne de l'avant-bras. Il appuie fort sur ses jambes en avançant la tête, la nuque, les épaules, d'un côté, de l'autre, dans un balancement bégayant. Le type à la peau mate court, s'arrête à quelques pas de la porte, l'homme sort, la main tenant la pochette de cuir par les dessus. Le musicien le suit, il tape à coups secs sur la peau de sa paume à l'aide d'un paquet de cigarettes. Il s'éloigne. L'homme qui débouche croise celui qui entre. Il avance en regardant derrière lui, un peu de côté, ses mains ouvrent le paquet de cigarettes. Deux voitures s'arrêtent côte à côte et bouchent l'espace de circulation entre les deux panneaux de sens interdit. L'adolescent entre dans la bleu qui roule avant que la portière ne soit refermée totalement.

La femme passe, bras croisés, elle porte un gilet bleu, des lunettes presque carrées à verres fumés. Le type sort le fin carré blanc de sa poche, l'amène à sa bouche. L'homme à moustache sort de la boutique, il avance le bras, la porte en bois claque, les clés sonnent, le jeune homme marche dans son sillage en faisant aller et venir sa main à plat, poignet cassé. Il y a le bruit d'une porte épaisse et lourde qui vient de derrière la haute et longue voiture parkée juste après l'échafaudage.

La fille sort du magasin, ses doigts serrent l'extrémité de sa manche de blouson, l'autre bras balance, de temps en temps. Elle se courbe vers la vitre passager, la voix aiguë s'élève, ses pieds apparaissent sous la caisse de la voiture. L'adolescente en rouge est assise sur le bloc de béton, la fille et le gars arrivent, ses longues mèches descendent du dos de ses épaules, elle tend la main vers le chien noir et blanc qui remue la queue. Les trois adolescents parlent. Les jambes de la fille assise sont écartées, elles bougent en un mouvement régulier, d'un côté, de l'autre, sans que l'espace entre elles ne varie. Le chien noir et blanc est debout entre ses mollets.

Les doigts du type à casquette lâchent le haut du panneau sur ressorts, le rouge, il est immobile, les mains dans les poches, le visage tourné vers l'extérieur de l'enceinte de la station. La petite voiture grise passe avec la chevelure très blonde, blanche, à travers la vitre. L'assemblage bras-volant fait le mouvement. La circulation du carburant dans le tuyau noir de la pompe n'est pas fluide, son bourdonnement se cogne contre la vitre par à-coups et sans relâche, le pistolet fouille sourdement la fente de métal de la pompe. Les lumières s'éteignent, sauf dans la laverie qui est vide. Le type est entièrement habillé en *jean*, ses cheveux blonds longent la nuque, il tient par le corps la bouteille de vin rouge, son poignet se tord, le cylindre noir longe parfaitement la face interne de son avant-bras. La fille a la peau très noire, elle est vêtue d'un gilet gris, d'un pantalon noir moulant ses jambes, elle marche.

Du gouffre noir monte le bruit d'un moteur gras. Le jeune gars est assis sur la parcelle de trottoir entourant le plot de béton devant le battant fixe de la double porte du magasin, il regarde le plus grand garçon, qui est debout avec la jambe un peu décalée et le pied posé sur le bord du trottoir. Son genou se plie en même temps que son buste. L'autre se lève, ils passent la porte d'entrée ensemble. Le type tout en bleu accote le vélo bleu au mur, contre la pancarte pleine de rectangles. Il y a juste les extrémités de la poignée et de la roue arrière qui touchent la paroi. La machine n'a pas de garde-boue. Le chien noir s'étire dans l'embrasement de la porte suivi de la laisse tendue. La fille sort, s'éloigne avec l'autre et le gars. La fille noire traverse avec la mallette en tissu vert où deux mots sont inscrits, pénètre dans la laverie.

Le berger allemand se couche dans l'encadrement de la porte du magasin, la femme a les pieds joints, elle est immobile, regarde le chien. Ses cheveux sont coiffés en avant, ils approchent le haut du grand nez.

L'animal se dresse, se déplace, allonge son corps sous le panneau à rectangles, il tourne la tête selon une ligne horizontale invisible dans l'espace, il se tient à cette ligne, sa truffe noire fait le tri dans l'air, le museau reprend le sens de la colonne vertébrale, les oreilles s'abaissent à l'horizontale, sa tête a un mouvement vers la porte, ses oreilles sont dressées.

L'écran des pompes est entièrement noir, le type décroche le pistolet créant le bourdonnement. Il tient la poignée, l'avant-bras relevé, le dos légèrement courbé, son autre bras est invisible derrière la carrosserie d'où monte le bruit métallique.

Le chien aboie, il est debout face à la porte ouverte, l'autre berger allemand sort du magasin, ils sont tendus comme des flèches, museau contre museau. Le chien sans laisse glisse sur le flanc de l'autre, lui enfle sa truffe entre les pattes alors que celui qui est attaché coule le nez sous la queue. Le bipède sans laisse est assis près de la femme qui le regarde, l'autre est debout près de l'homme âgé regardant le chien campé sur son arrière train. Les oreilles baissées, la queue droite à plat sur le sol, il ne se soucie pas de son congénère. La bouche de l'homme bouge, son poignet tourne dans la boucle de la laisse, la main fait des cercles autour de l'attache puis s'en saisit, un peu plus bas. Il recommence le jeu tout en parlant. Les chiens sont debout dans une position identique, les lignes du regard se superposent.

Le cri de la marche arrière s'enfonce dans le gouffre noir au fond, les feux de la voiture sont éteints, la lumière du jour reflète dans les rectangles de verre, deux néons plissent les paupières dans le trou, la voiture disparaît.

Les clés cognent contre l'armature en métal de la porte du magasin, elles glissent dans la poche de pantalon, l'homme marche, suivi du type accompagnant le chien. L'animal se déplace au même rythme que les jambes de celui qui tient la laisse. L'homme au pantalon bleu marche vite, l'autre est arrêté au milieu de la piste, les jambes exactement au centre du corps canin. Il se remet en route, parle au chien qui remue la queue.

Derrière les vitres opaques du magasin brille fort, très très blanc, un petit miroir. Les clés tournent longtemps dans la serrure, l'homme se dirige vers le gars sur le vélomoteur, leurs mains s'approchent, le gars au casque porte la sienne à la poche de son blouson. Tous les deux sortent entre les panneaux de sens interdit.

La laverie est éclairée, vide, la porte ouverte. La tête du berger allemand apparaît à la porte, l'homme âgé est debout à l'intérieur à côté du portemanteaux, son bras levé à vingt degrés, la fille noire apparaît, disparaît. Dehors, l'homme tient haut la laisse, elle reste courbée. La fille noire traverse la piste avec la mallette, le livre occupe l'autre main, il est 21 h 05

*mardi 06 juin*

il est 21 h 33, la portière claque sur l'homme à la veste de survêtement bleu électrique. Les deux lignes blanches parallèles le long de la manche se courbent en épingle à cheveux, la main saisit la bande noire de la ceinture de sécurité. Les pompes à essence sont couvertes de plastique transparent. Les feuilles épaisses emballent les rectangles dans leurs plis gris, blancs, très nuancés. Plusieurs plis de plastique enferme le noir et rendent la matière opaque, les feuilles denses tombent jusqu'au bas des pompes, leurs pointes irrégulières s'élèvent jusqu'aux longs rectangles les surplombants, elles ensèrent le coude haut du tuyau noir sur le côté. Les petites bandes orange accrochent les bords du plastique et

maintiennent la feuille épaisse enroulée autour des pompes. Des côtés les moins larges des traits orange s'échappent les petits triangles plats, bordés de plis très tendus jusqu'à la pointe.

Le gros vêtement plastifié épouse parfaitement la pompe la plus proche de la laverie, il encadre l'écran, les lignes de lumières orange apparaissent. Les carrés de gros adhésif orange ferment les coins.

La voiture recule en geignant, elle s'avance entre les deux panneaux de sens interdit. La ligne vermillon marquant le bord du toit du magasin s'atténue après les lettres blanches de *La Boutique*, à ce point le bandage de plastique couvre la ligne jusqu'à l'extrémité, et glisse dessous, dans l'ombre de l'avancée. Les plaques de couleurs qui dessinent la ligne se creusent dans le bas puis s'arrondissent avant de passer dans l'ombre de la saillie. Le type sort du magasin, il donne un petit coup de ses mains sur les pans de son blouson en daim. Les mains s'enfoncent dans les poches. Ses doigts glissent dans la poignée, la portière s'ouvre, le type la laisse aller, regarde le ciel, s'assied.

Posé contre le mur à côté de la porte d'entrée, il y a un grand panneau vermillon à la tranche épaisse.

L'homme arrête de marcher, pointe d'un doigt le fond de la station, il avance, tête baissée dans les mains ouvertes, des pièces de monnaie cognent, il se tourne, tend le doigt dans la même direction, il laisse longtemps son bras tendu, l'autre type regarde dans le fond. Ils ressortent.

L'air s'engouffre entre le plastique de protection et le rebord du toit du magasin, la bande transparente se gonfle, se plaque, le gonflement fuit. Le panneau vermillon près de l'entrée est rayé de fines lignes blanches et d'autres plus épaisses et floues. Il est aussi protégé par du plastique. Longeant ce gros carré, la grande pancarte pleine de rectangles de couleurs est décrochée. Elle s'appuie contre le mur, se courbe en bas jusqu'à la longue barre par terre qui cache le bord inférieur.

Sur le large rebord du toit plat de la station, joignant le magasin et la laverie, le blanc immaculé a disparu. La surface est couverte de petits carreaux grisâtres. Ils brillent un peu, il y a les traces blanches aux angles, trois fissures brunes trouent le carrelage. La bande d'aluminium mate s'étend sur toute la longueur, elle couvre le tiers de la hauteur du rebord, les petits carreaux habillent le reste de la surface.

Sur le haut de la façade de la laverie, les mêmes plaques vermillon sont posées. Les bandes rectangulaires bleues atténuant la lumière électrique ont disparu mais la ligne vermillon repose directement sur l'ancienne installation. Il y a l'affiche orange fluo dans la vitrine, les deux blanches. Le jeune homme passe en tournant le petit bâton rouge entre ses doigts, il le dresse, le fait tourner sur le côté de sa main. L'éclairage de la piste s'éteint.

La porte de la boutique s'ouvre vers l'extérieur, les lumières, les rayons, filent dans le battant vitré. Il s'ouvre vers l'intérieur, les reflets du dehors passent rapidement, la porte se ferme, elle garde le reflet de l'échafaudage accolé au magasin. L'autre échafaudage est le long du muret, au centre de la station. Le vieux panneau indiquant les prix s'appuie devant, à cheval sur le petit mur.

Les genoux sur le vélomoteur effleurent le guidon. La silhouette rigide regarde droit devant, le pied se tend vers le sol alors que l'engin ralentit. Le crâne de l'homme est dégarni, couronné de rares cheveux gris. Ses yeux sont baissés vers la voiture vert d'eau, entre le haut panneau des tarifs et la pancarte verte sur ressorts. Le type soulève le fin tuyau noir débouchant d'un rectangle étroit et haut sans écran. Il est situé sous la partie abritée de la piste. De chaque côté de la pompe aveugle les demi-cercles des roues apparaissent. La voiture roule, l'antenne est presque parallèle au toit.

L'homme passe la porte du magasin, il porte une brassée de cartons ouverts à plat contre le buste, il soulève du coude le couvercle de la grosse poubelle devant les rideaux de fer, plaque les cartons contre l'ouverture, il pousse le paquet épais, soulève haut le couvercle avec la main. Les deux types discutent devant la boutique, l'homme sort avec des cartons, serre la main du grand type. Il y a le carton blanc, ils entrent tous les trois dans la lumière enfermée.

La femme fait un signe vers le magasin, elle prend le pistolet en le tenant en l'air, le tuyau passe de l'arrière de la voiture sur le plat du coffre. Elle tient le pistolet à deux mains. Elle marche. Le panneau bleu

sur ressorts jouxte la porte du magasin. Les lignes de vapeur blanche fuient vers les chiffres noirs, dans la partie supérieure est inscrit :

#### FORFAITS VIDANGE

Les deux papiers jaunes, le rouge, luisent sur la vitre de la porte. L'homme fait le bruit avec les clés, il les lance au dessus de lui, les rattrape. Il y a le bruit métallique lorsqu'il lance le trousseau, le silence, puis les clés s'entrechoquent en tombant dans la main. La porte de la laverie claque, la porte étroite cogne son pan de bois dans le mur qui prolonge la façade du côté de la piste. L'homme sort sous les signes *La Boutique*. Il a disparu, il est 22 h 02

*mercredi 07 juin*

il est 21 h 36, l'habillage de plaques vermillon couvre en partie la longue ligne grise d'aluminium sur le rebord du toit de la station. Sur la rampe de couleur du côté de la boutique est inscrit :

#### L'ENTRETIEN

Du côté de la laverie :

#### LE LAVAGE

Les lettres se découpent en blanc. Elles sont intensément éclairées par l'intérieur. Le bord des caractères est flou, les limites se mêlent. La partie supérieure des deux dernières lettres de chaque mot est plus trouble, l'ombre bleutée atrophie les formes, elle élargit et brouille la frontière entre les lettres et la surface vermillon. Au niveau de la pompe la plus proche de la laverie la ligne vermillon est coupée verticalement. Là, se prolonge l'épais trait d'aluminium jusqu'à l'angle qu'il forme avec la laverie.

La grotte que creuse le toit de la station est sombre sur le mur du fond. Au plafond de l'abri, les néons s'alignent d'un bout à l'autre. Ils enferment la lumière dans de grands rectangles à grilles, les huit gros tirets dessinent la ligne pointillée sous le toit.

Les parallélépipèdes surplombent exactement les pompes. Ils paraissent avoir été sectionnés dans les distributeurs, puis surélevés, et fixés par deux barres blanches au plafond du toit. Ils sont au nombre de sept, vermillons. Les surfaces rectangulaires les plus longues affichent les signes :

gazole  
super  
TOTAL  
sans plomb 95  
sans plomb 98

La lumière jaune s'échappe des lettres. La typographie du texte est identique à celle du rebord du toit, leur taille moindre.

La pancarte clignote sous la surface étendue de l'abri. Fixée à une des colonnes cylindriques soutenant le toit, elle jette les éclairs irréguliers et les mots :

LAVAGE  
LIBRE  
SERVICE

Le panneau est divisé en deux parties inégales, jaune très lumineux au dessus avec les lettres noires, et bleu marqué des lettres blanches « libre service ».

L'homme sort du magasin avec la boîte d'œufs et la baguette de pain. Le type vêtu de rose l'accompagne, il tient la boîte blanche avec l'avant-bras relevé sur l'épaule, le dos de sa main y repose, il marche en dansant, ses fesses roulent. Le chant du battant disparaît dans l'encadrement de la porte avec le bruit de la clenche, le cliquetis du pistolet sonne sous l'inscription SANS PLOMB 98, les lumières s'évanouissent partout dans l'espace.

Le type frisé se déplace d'une démarche sportive, son bras se tend droit devant lui, il pousse la porte. Les filles à casquette rouge, et noire, sont tournées l'une vers l'autre devant le magasin, la femme les cache en passant, elle tire sur la porte. La fille à la casquette rouge retient le battant, il glisse de ses doigts, elle tente de le saisir encore, il fuit, bat. La femme porte un pull angora rose bonbon, une jupe bleu marine, un sac à main marron clair, elle marche sur la piste, ouvre la voiture grise, les vitres sont noires.

La masse orange soutenant le rouleau de fibres se détache dans le rideau noir et épais du fond de la station. Le bruit de clés et l'homme au pantalon bleu s'éclipsent dans l'obscurité. La petite lumière toute ronde vient de derrière les pompes, elle brille intensément au centre, déborde le cercle en rayons fins.

L'homme approche la lampe des pompes, il baisse la tête, regarde dans l'écran. Les clés font le bruit aigu entre elles et mat contre le battant, l'homme entre dans le magasin.

L'échafaudage taché de peinture s'élève le long de la façade aveugle du magasin, donnant sur la rue. Entre ses montants les plus éloignés, la bande lisse s'entortille. Elle tend la ligne alternée de rouge et de blanc. La rampe vermillon longe toute la longueur du bord du toit de la laverie. Elle est entièrement protégée de plastique transparent, rendant la raie vermillon floue et grise. Sur la façade donnant sur la piste on peut lire :

LAVERIE

La couverture de plastique se plisse sur la bande de couleur de la façade côté rue. Elle découvre la longue demie lune rouge-orangée coupée par la limite sèche du toit. Le rideau de plastique pend en fronces irrégulières contre la vitrine, les franges plus larges tombent, elles viennent frôler la ligne que trace les affiches. Il y en a huit, toutes alignées à la même hauteur, au niveau du bas de l'extincteur. Il y a la rouge, la verte claire, la bistre, les autres sont blanches. Juste sous la série d'affiches deux ronds blancs immobiles reflètent vivement leurs rayons. La veilleuse sur l'arête des vitres est plus faible, l'ombre blanche des immeubles légère.

Dans le milieu de la bande vermillon du toit de la station, les reflets clairs occupent toute la hauteur, ils forment deux rectangles de lumière diaphane avec entre eux la faible lueur mouvante. Le long creux profilé au bas de l'habillage vermillon est rempli d'ombre, à la base de la bande le bourrelet reflète la lumière du jour.

Le ruban de plastique de la laverie se soulève, s'agite, flotte. La frange allongée est collée sur la vitre près de l'arête. A l'autre extrémité, le drapé de plastique se plisse jusqu'au sol. Il est blanc, gris, opaque, il est  
22 h 04



*mardi 4 juillet*

Il est 21 h 32, le garçon marche, les mains dans les poches de la veste de survêtement noire. Le tissu fait une boule aux hanches, la capuche s'applique fort sur le crâne. Le métal de la poignée rectangulaire brille, la porte s'ouvre, le garçon sort les mains, encombrées. Les tôles de la portière, le moteur diesel, la porte, font le bruit.

La station est refaite à neuf. Le large rebord du toit qui couvre l'espace de distribution est recouvert de peinture très blanche. Juste au dessous de la longue bande vermillon et épaisse, le blanc s'assombrit lentement, creusant un long trou noir fin et très régulier. La voiture s'immobilise à la pompe SUPER. Elle est de couleur grise, foncée, anthracite, les baguettes en aluminium brillent sous les vitres, à l'avant et à l'arrière. Le type raccroche le pistolet, ouvre la portière du côté passager. Deux adolescentes l'approchent alors qu'il arrive devant le magasin. Il y a les bruits de mots. Les deux filles restent dehors. La brune a les cheveux très frisés, avec de petites boucles. Ils sont attachés en une queue de cheval crépée. L'adolescente est assise sur le plot de béton. Le type en blanc sort du magasin, il disparaît derrière les pompes à essence. Il apparaît devant les pompes les plus à l'extérieur situées juste dans le prolongement sous le rebord du toit. L'homme a la lampe de poche dans la main, un carré blanc dans l'autre, le visage est tout contre l'écran.

La voiture verte au toit noir s'arrête, l'autre véhicule se place ne biais juste devant le capot vert. L'homme revient des pompes, le bruit aux clés du trousseau tourne. Les types qui attendent, suivent l'homme dans le magasin, l'homme brun sort les mains de ses poches. Les moteurs ronflent. Les crans du frein à main s'échappent de la voiture haute et blanche, le cliquetis de la portière s'ouvre, celle de la voiture verte claque lourdement, deux portières se ferment. Le gars à casquette blanche sort la tête par la vitre. La voiture diesel blanche s'éloigne, il y a la trace noire et brune qui s'écoule du rond du réservoir.

Le vélomoteur est situé juste sous les fenêtres de la boutique. Le guidon est penché sur le côté, le pneu fait un tirit noir épais. Les deux filles font tomber des pièces. La brune est à genou, il y a le bruit de la monnaie, l'autre saute vers le type en bleu qui s'arrête, il donne des tintements. La fille tend le bras vers la brune en lui montrant sa main. Ensemble, elles ramassent les pièces.

La station est privée de lumière, excepté dans le magasin. Dans la vitrine de la laverie, les affiches ont une couleur terne, les reflets se mélangent, les formes sont indifférenciées. L'homme passe avec la main dans la poche et la laisse dans l'autre, le caniche fait le bruit de clochette, la porte de la boutique claque en deux temps. L'homme tend la jambe et pénètre dans le véhicule en s'appuyant à l'intérieur de la portière.

Au dessus de chacune des quatre pompes, les rectangles épais où sont affichés les différents types de carburants sont vermillons, de même couleur que :

- la longue bande appliquée au bord du toit de la boutique ;
- celle du rebord du toit de l'espace de distribution ;
- celle surplombant la laverie ;
- le grand panneau indiquant les prix.

Sur les rectangles on peut lire en épaisses minuscules d'imprimerie :

gazole  
super  
sans plomb 95  
sans plomb 98

Trois autres grands panneaux exposent la couleur vermillon. Deux autres, perpendiculaires aux pompes, l'imposent.

Il y a une voiture de chaque côté de la pompe sans plomb 98. Le pistolet claque dans l'acier. Le type en bleu sort un rectangle noir de la poche arrière. Le bruit de la pompe se déroule. Les petits traits orange horizontaux bougent dans l'écran, fluctuent.

Les deux voitures pénètrent dans l'espace en même temps que le scooter stoppe devant la boutique. Une voiture arrive, elle s'arrête brusquement alors que la grosse s'élance hors de l'abord des pompes.

L'homme marche en regardant par terre, dans ses mains. Le coup sec, le moteur du scooter démarre, il y a le bruit de métal léger et criard qui bat.

Le type au gilet vert fume devant la porte du magasin. Il est immobile, elle se ferme. L'homme avec le sac jaune sort, s'éloigne. Celui au maillot blanc, au pantalon gris, se dirige vers le fond de la station. L'homme fume, dos au mur, près de la porte d'entrée et du plot de béton. Celui en blanc passe, il a la moustache brune, épaisse. Il y a le bruit du robinet, qui arrête de laisser couler.

L'homme en blanc est devant le trottoir de la boutique. Les poings sont sur ses hanches, il regarde derrière la pompe proche de la laverie. Il y a la voiture immobile, la partie supérieure est sombre, les reflets de la lumière éclaircissent la carrosserie. Le moteur démarre, les traits des reflets passent par les vitres.

Le bruit des clés, l'homme s'en va avec le sac jaune canari. La fille fume, appuyée au mur.

Il est 22 h 04, la voiture entre dans l'espace, ralentit, elle est rouge, brille, elle s'éloigne

### *mardi 11 juillet*

Il est 21 h 32, l'homme au cheveux gris et noirs lissés en arrière marche, les jambes un peu raides, son ventre se gonfle devant lui, il porte un polo ocre, contourne le plot en béton, entre dans le magasin. La voiture grenat s'arrête devant la boutique, la femme sort avec les chaussures blanches à lanières sur le coup de pied et la cheville. Elle passe la porte ouverte de la boutique. Le battant est poussé à l'intérieur. Le moteur tourne, accélère doucement, se calme. La femme au gilet blanc s'incline, la portière claque.

Les lumières de la laverie et de la piste sont éteintes. Dans le magasin, où la lumière électrique brille, près des vitres et contre le mur du fond, il y a trois rectangles blancs. Ils sont séparés par deux lignes au sombre léger. Les plus grands côtés s'élancent verticalement. L'homme noir à casquette pousse la porte de la boutique. Sur le rectangle le plus proche de la série de fenêtres, il y a la forme géométrique identique, moins étendue, grise. Elle est surmontée d'une autre, orangée, qui fait la largeur du rectangle gris.

Prolongeant la ligne sur les deux autres rectangles blancs, les deux autres formes allongées sont bleues, orangées. L'homme passe entre le panneau de sens interdit et le plot de béton. Il porte la baguette de pain et le sac en plastique.

Le garçon passe en patins à roulettes sur la piste, il s'arrête devant la porte de verre alors que l'homme à la chemise hawaïenne est immobile plus loin. Il y a le petit chien noir au bout de la laisse, il marche vite, fait des petits pas. Les longs poils tombent le long de sa queue qui remue.

Trois garçons passent en vélo. Les freins crissent de la première bicyclette, le garçon la pose contre le mur sous les fenêtres de la boutique. Les deux autres sont à même le sol. Il y a une autre machine qui repose sur sa béquille, elle est verte, le guidon, la fourche et la roue portent sur le côté. La femme marche avec le sac en plastique bleu. Une flamme apparaît près de sa bouche, au bout de ses avant-bras relevés. La fillette

la précède, demande : « c'est fermé ? ». Elles passent dans la vitre de la laverie, la petite court, s'arrête brusquement, se retourne vers la femme en levant la tête.

Devant le magasin il y a la bicyclette au cadre violet, l'autre est rouge avec la fourche jaune fluorescente. Le cadre vert est debout sur la béquille. Les trois machines ont les selles très fines. Le garçon sort de la boutique, suivi de celui au tee-shirt blanc. Le troisième soulève la béquille avec le pied, fait reculer le vélo. Il tourne en rond alors que les deux autres discutent. Il y a le garçon debout près de l'autre au tee-shirt blanc qui est perché sur le vélo. Ses longues jambes vont jusqu'au sol, ses pieds sont posés à plat sur la terre. L'autre garçon tourne sur la piste, il tient le guidon d'une main, l'autre porte quelque chose de long jusqu'à la bouche. Il recrache un morceau transparent devant lui. Le guidon est une barre de métal noire toute droite. Le garçon au pantalon rouge est le seul qui n'a pas ramassé la bicyclette. Les deux autres dessinent des ronds sur la piste, se croisent. L'homme au pantalon bleu est immobile au bord du trottoir, poings sur les hanches. Il regarde les enfants. Les trois garçons parlent fort. Les deux ont arrêté de pédaler. Il y a celui qui tient le guidon à deux mains, fesses hors de la selle, debout dans le cadre. L'autre est assis, le pied sur la pédale et l'autre à terre. Ils sont proches tous les trois, leurs voix font le bruit. Le plus grand continue à porter le long cylindre foncé à la bouche, à recracher le plastique. L'enfant entre dans le magasin, le garçon fait tourner la bicyclette verte. L'homme moustachu est dehors, près d'eux. Le garçon au pantalon rouge relève le vélo. Il l'enfourche.

Les lumières de la boutique se taisent, la porte très métallique claque. L'homme apparaît entre le panneau vermillon et le haut parallélépipède de la poubelle de même couleur, il fait le bruit avec les clés. Son bras est tendu vers la vitre, la main à plat pousse plusieurs fois sur la surface. Tous les quatre quittent la station.

« eh eh eh », le type crie en pénétrant sur la piste. « s'te plaît, s'te plaît, s'te plaît, eh, eh, il est pas encore 10 heures ». Les deux adolescents parlent entre eux dans une langue incompréhensible. Le bruit de clés s'approche, l'homme moustachu parle avec les garçons, ils rient. Le gars à la peau très noire porte un pantalon rose, son corps oscille sur une jambe, sur l'autre. Il est devant le magasin avec celui qui l'accompagne, se frotte les mains qui glissent dans les poches. La porte claque, l'homme est dans l'ouverture rectangulaire, le vantail est à demi ouvert, retenu par le pied. « merci » résonne ainsi que le bruit de pièces de monnaie, celui des clés et la porte qui s'agite dans le court espace du verrou. L'homme s'éloigne.

Dans la vitrine de la laverie il y a la grande affiche blanche sans marque. Il y a les six autres, toutes différentes en taille, sauf deux qui ont un format identiques, de couleur noire, le même flou de dessin, la même bande blanche longeant la ligne inférieure. Il y a aussi le format A5, le A3, les deux A4 plaqués sur la vitre dans des sens différents. Derrière le blanc, le vert pâle, le bleu, le noir, on perçoit difficilement le jaune des grosses machines carrées, le marron des plus petites.

Au bas de chaque écran des pompes à essence, il y a le chiffre qui s'insère dans l'angle. Dans le coin de l'écran qui est le plus proche de la boutique le chiffre 1 est noir. 2, 3, 4 restent noirs sur les autres écrans des pompes qui s'approchent de la laverie. Les chiffres sont installés au dessus des noms de carburants qui s'inscrivent juste sous la ligne inférieure des écrans, il est 22 h 04

*lundi 17 juillet*

Il est 21 h 32, au fond, sous le toit de la piste de distribution, le mur est fraîchement peint en blanc. Il est éclairé par quatre néons cachés derrière la poutre de soutènement. Il y a les clés dans la porte,

l'homme marche avec le rond de lumière au bout du bras qui balance. Le bruit de matière plastique dure rebondit sur l'asphalte, un court et léger raclement l'arrête. Les paroles et les clés tournent. Elles font clairement tourner le pêne dans la serrure du magasin. Le battant de la porte est poussé vers l'intérieur. Il n'y a que le magasin et le mur du fond qui soient éclairés. Et aussi la grille de métal qui prolonge le mur de la laverie sur la façade côté piste. Sur le haut de la grille, les trous noirs en losanges sont un peu dans l'ombre, au dessous, le reste des lignes apparaît clairement. Les lignes d'un gris lumineux qui se croisent enferment le noir qui a beaucoup de bouches hurlant ses losanges. Juste au dessus de la grille, la fine raie de mur blanc est phosphorescente. La lumière jaune frappe. La clôture de grillage épais est sur le même plan que le mur du fond, entre eux il y a le grand trou noir. Des piliers légèrement gris apparaissent, aux limites floues. Trois.

Le moteur diesel s'arrête. La voiture blanche est parallèle aux fenêtres de la boutique. La chevelure rousse longe le toit de la voiture noire garée près du muret, au niveau du panneau de sens interdit. La fille entre dans la voiture, elle tient un objet rectangulaire. Le pantalon bleu, la chaussure jaune disparaissent. Le moteur diesel s'évanouit.

Dans le coin de la laverie, au bas de la colonne blanche délimitant l'angle des deux façades sur la rue et sur la piste, il y a la tache bleue, elle bouge, l'homme blond est assis dans le sombre.

Les deux séries de deux pompes à essence sont précédées des deux hauts panneaux. Leurs bords sont blancs, la surface perpendiculaire aux pompes vermillon. A la surface de celui qui est le plus proche de la boutique sont inscrits deux mots l'un au dessus de l'autre :

gazole  
super

sur l'autre, du côté de l'entrée :

sans plomb 95  
sans plomb 98

Dans chaque panneau, il y a, à la hauteur du bas de l'écran des pompes, le trou noir avec les coins arrondis. La surface vermillon des épaisses pancartes est convexe.

L'homme ouvre la petite porte blanche sur la haute et large borne où on peut lire GONFLAGE. Il jette au sol l'épaisse ligne noire, son bras se plie, se déplie, successivement, le fin tuyau noir s'agite. La petite porte redevient blanche, dessous le rouleau est vide. Le type en bleu longe le mur près de la laverie, il porte la mallette noire, il y a le bruit de la portière, l'homme marche devant les pompes. Il porte un pantalon blanc, se déplace lentement. Il sort du magasin avec l'homme moustachu, ils marchent. Il y a la matière plastique dure qui rebondit sur le goudron, les bruits de mots. Le type en bleu agite le métal qui brille dans la main, ils sortent en même temps de la laverie, on entend : « je vais essayer », le type blond se met à courir. Le bruit des clés monte des mains, retombe, l'homme moustachu claque des doigts devant le magasin. Il est debout sur le trottoir avec celui au polo rayé de blanc.

Le blond en bleu entre dans la boutique, il sort, le dos est incliné, la nuque et la tête portent en avant, une des mains s'aplatit dans la poche arrière, il court. Dans la laverie, il est près des portemanteaux perroquet, il se déplace dans la pièce, il arrive dehors, marche vers la voiture parquée le long du mur. Il y a le claquement de la portière vide, il entre dans la laverie avec la mallette noire.

L'enfant dodu court sur la piste. Le pyjama clair vient serrer les poignets et les chevilles. Il sort du magasin, appuie le pied à l'angle du trottoir tout en se baissant et en amenant la main vers le sol. Il s'assied

sur le coin de béton, ses doigts glissent à l'intérieur de la chaussure, vers le talon. L'enfant marche en tenant un paquet de cigarettes à la main. Toute la station est dans l'ombre.

L'homme à moustaches sort avec le plus grand au polo rayé, mains dans les poches. Le fond de l'espace est très sombre maintenant, de la même matière que le gouffre noir entre le mur et la grille qui ont disparu. Sur le toit de la boutique le chat dresse la tête et les oreilles, il longe la bande de matière plastique vermillon, saute sur le toit de la piste de distribution. Il marche sur la ligne blanche étroite qui affleure au dessus du long ruban orange fixé sur le large rebord. Il parvient aux reflets blanchâtres, diaphanes, dans le rouge, à peu près dans le milieu de la bande, dépasse les lettres blanches « Le Lavage ».

La voiture entre dans l'enceinte de la station du côté de la laverie, sort vers la boutique noire. Longeant la porte, le grand panneau orangé est plein de signes alignés :

#### LAVAGE MULTI

1		lavage		20 F
2		lavage	séchage	25 F
3	prélavage	lavage	séchage	35 F
4	prélavage	lavage + cire	séchage	45 F

Il est 22 h 01

*mercredi 19 juillet*

il est 21 h 34, la laverie est illuminée. Ainsi que toute la station et les lettres blanches qui se découpent dans le vermillon des bandes de matière plastique. L'homme se dirige vers la grille frappée par la lumière très blanche du néon, dans le prolongement du mur de la laverie. Ses pieds sont à plat sur le sol et tout son corps rigide se penche, il s'appuie dans le vide près du pilier, son corps s'incline de plus en plus sans que ses pieds ne bougent, il s'éloigne de la grille très blanche et du pilier de ciment, l'homme pousse sur la barre verticale grise, il marche droit en direction du mur blanc, la masse gris foncé apparaît et s'étend devant le gouffre noir. Elle a la même taille en hauteur que le rectangle du trou obscur, le métal racle le ciment plein de petits cailloux, le grincement résonne. L'homme marche. Les cinq rectangles formés par les montant gris foncé couvre toute la surface du gouffre jusqu'au mur du fond, les plus grands côtés se touchent, l'intérieur de chacun d'eux est sombre, sans treillage. Derrière, les trois colonnes gris clair perdent un peu leurs limites dans le noir, à leur surface il y a les traces floues des lignes qui s'entrecroisent, des petits carrés vagues, un des nombreux montants verticaux de la longue grille apparaît sur le pilier du centre.

La lumière fait le rond dans la main de l'homme, le faisceau glisse sur le Plexiglas des écrans sur les pompes, sa tête se baisse dans le carré à chiffres. Les clés s'entrechoquent, la tête de l'homme longe le bord inférieur de la vitre du magasin. Il est à l'intérieur, dans la vitre la plus proche du fond de la boutique. L'ombre passe dans la vitre voisine, elle revient dans la première fenêtre au milieu des lumières orange, des cercles jaunes, des ceintures blanches de néons adoucis. L'ombre est immobile devant les trois rectangles fixés au mur du fond de la boutique, son visage est tourné vers les pompes à essence.

Les crans du frein à main éteignent le feu clignotant, le moteur s'arrête. La voiture rouge est découpée en trois parties, l'homme marche, il trie quelque chose dans ses mains. Les deux pompes et le pylône qui s'élève entre elles coupent la voiture, cachent des morceaux de la coque.

Le type pose le pied à terre, ses mollets sont blancs, le moteur geignant proprement du scooter se tait. Il y a la musique forte qui sort par la portière et la vitre ouvertes. Elle se mêle au ronflement du moteur diesel de la voiture noire. Elle s'éloigne, la musique continue, la fille attache le casque, plie les jambes à l'arrière du scooter. L'engin démarre en couvrant la musique, le type donne des coups d'accélérateur, le bruit monte, descend, la musique s'étale, le moteur hurle encore, ralentit avec la musique. La fille serre les doigts sous les côtes du type qui fait avancer le deux-roues.

L'homme entre dans le magasin, la porte referme son couvercle. Au dos du panneau rond, il y a l'affichette rectangulaire bleue sur le gris rêche. Les lumières de la station s'éteignent, la lueur orange fond dans la boutique. Le bruit de la porte s'ouvre et se ferme, deux véhicules se suivent en roulant sur la piste. Le visage du conducteur de la voiture verte est tourné vers la boutique, la joue touche le volant. Les deux moteurs se confondent, accélèrent.

Le trousseau de clés cogne plus fort que le vantail qui s'emboîte. Il y a le pêne sec, l'homme moustachu marche entre les panneaux de sens interdit, sa tête est tournée vers la piste de distribution. Il tient le sac jaune, gonflé, roulé en boule. Il fait le poing avec sa main qui serre très fort le sac de couleur.

Il y a les voix dans la vitrine de la laverie. Elles résonnent alors que les enfants s'éloignent. Le garçon aux cheveux jaunes pose le bas de la paume sur le haut de son front, il remonte de la racine des cheveux vers le crâne, il appuie sur la chevelure courte. Les cinq doigts se tendent fort sans toucher la tête.

La grille coulissante est devenue le trou noir, le vague espace apparaît sur toute la longueur entre la poutre de soutien et la ligne horizontale du montant trouble, mais l'obscurité a mangé les supports gris foncé, le treillage, les reflets de lumière et les piliers gris. Dans le mur diaphane qui prolonge la laverie, deux petites fenêtres opaques sont creusées, elles n'ont pas la même matière noire que le gouffre, ce sont des plaques rectangulaires que rien ne peut traverser, il est 22 h 00

### *dimanche 23 juillet*

il est 20 h 30, les trois adolescentes forment le triangle devant la porte du magasin, l'une d'elle est tournée vers l'extérieur de la forme, l'homme approche en balançant les bras. Le bruit du trousseau de clés flotte dans sa main, sa tête a un petit mouvement vers le sol à l'approche de la boutique, les filles du triangle s'écartent. Les deux jeunes filles s'éloignent.

La voiture rouge est garée en plein travers du passage vers l'extérieur de la station. Il y a le reflet argenté qui longe le bord du capot, derrière, la grosse voiture rectangulaire hurle en marche arrière. Elle sort entre les deux panneaux gris, aux signes invisibles, du côté de la laverie. La pellicule grise recouvre le rouge de la voiture, sauf sur le reflet brillant, les deux femmes sortent, celle aux cheveux blonds décolorés tient quatre gros pains serrés dans les bras, la main sort, le haillon à l'arrière s'ouvre, claque, elle marche le long de la voiture. L'à-plat du toit est brisé par le rectangle translucide qui forme un angle aigu avec lui, les coins sont arrondis, la surface est légèrement brune.

Les clés agacent la serrure, elles font le bruit du trousseau, l'homme a le bras plié, la main sous la poignée, le visage tourné vers l'extérieur. La fille avec les longues tresses africaines très noires appuie le bras sur le haut de la portière, la vitre ouverte laisse apparaître son vêtement clair, son nombril. Un seul pied, la cheville et une partie du tibia joignent le bas de la portière et le sol. La fille est assise sur les sièges

arrières, le bras se tend, la main tire sur le haut du dossier à l'avant de la voiture, la femme sort du magasin, le moteur démarre.

Le feu rouge s'éteint à l'arrière du véhicule, il déborde sur l'aile. Il y a deux petits carrés brillants côte à côte dans la partie supérieure, superposés au rectangle rouge mat. La main de l'homme est plaquée sur la vitre, le bras est à l'équerre, la tête se tourne vers l'écran de la pompe à essence GAZOLE. Il y a le bruit du métal qui s'encastre durement, l'homme marche, il porte un short, un maillot vert, la tête est baissée dans les mains qui trient quelque chose. La porte de la boutique entre doucement dans son armature. Les deux voitures démarrent, les reflets se succèdent dans les vitres fermées de celle à la carrosserie bleue. Les formes régulières, les plus claires, les plus foncées, prolongent le défilé.

Sous les vitres du magasin, la poignée de la bicyclette s'appuie au mur blanc. Le bras de la fille passe dans son dos, il glisse derrière la lanterne, le sac saute sur le dos. L'affichette rouge s'éloigne, s'enfonce dans le magasin, la femme sort, la porte se ferme. Les trois filles et le garçon entrent en parlant fort. La fille aux longs cheveux roux incline brusquement le buste, elle tend le bras, l'autre lâche la porte alors que sa main se saisit du battant.

Dans le large hublot de la grosse machine jaune, le linge tourne, s'élève, tombe. Il y a beaucoup de blanc, les tâches de couleurs sont inoculées dans la masse claire, brassées dans l'enroulement. Sur les sièges, la nuque de l'homme se casse dans le livre, les chaises voisines sont couvertes de linge. Il pend sur les dossiers orange. Le type se lève, le hublot surgit de l'autre côté du poteau électrique gris devant la vitrine de la laverie, la main prend le cercle métallique, le pousse contre le carré jaune, le blanc recommence à s'enrouler. L'homme tend les bras devant lui, au bout de ses doigts pend le maillot à manches longues, le pouce et l'index tiennent le vêtement par les petites pointes qu'il y a aux épaules. Les manches blanches tombent jusqu'à la couture du bas. Les cuisses touchent la table, l'homme ramène des parts de tissu sur d'autres en les posant sur la table.

Le jeune garçon est debout sur le haut du panneau hexagonal fixé au bas du montant de la pancarte de sens interdit. Il est tourné vers le magasin, il pose l'autre jambe sur le plot de béton recouvert de milliers de petits cailloux, la main est accrochée au rond du sens interdit, le bout des doigts déborde dans le rouge. Il saute à terre, il s'élance sur l'hexagone, son corps vole, le pied se pose puis l'autre, en même temps ses bras se jettent en avant et saisissent la pancarte ronde. Il marche sur la piste. Il se déplace en reculant sur le muret qui longe l'espace de distribution, son visage est baissé vers la grande pancarte sur ressorts qui touche le petit mur. L'autre garçon lui tend quelque chose qu'il embouche, doigts écartés il se frotte les mains. Le magasin, la partie de la piste couverte, deviennent sombres.

L'homme dans la laverie se courbe dans la machine de métal jaune, il pose le gros paquet de linge sur la table, trie, démêle le tissu. Il y a le reflet des trois garçons qui se déplacent dans la vitrine, ils sont coupés sporadiquement par les affiches collées à l'intérieur, où les parties de corps disparaissent. L'homme est baissé vers la table, les épaules vont et viennent lentement, les omoplates font bouger les lignes foncées sur son maillot. Le buste s'étend loin vers l'autre côté de la table, le corps revient presque à la verticale des jambes. L'homme moustachu sort en disant « c'est fermé ». La fille en blanc se plaint, elle s'incline, tape sur ses cuisses en geignant. L'homme gesticule vers le haut parallélépipède vermillon, il marche avec l'épais huit du tuyau noir dans la main, il fait le signe en direction des filles avec l'autre bras, pousse la porte de la boutique, la femme aux deux caniches s'éloigne.

Il y a le long bruit des clés autour de la serrure, il claque sur le métal du vantail. L'homme agite la poignée trois ou quatre fois dans la porte, dans sa main le sac en plastique tourne autour du noeud sous les doigts, il entre dans la laverie.

Le jeune homme fléchit la tête. Il est immobile devant l'affichette rouge sur la porte de la boutique, se tourne lentement vers la piste, la tête pivote doucement autour du cou. Au delà des pompes à essence, sous le rebord très blanc du toit c'est l'inconnu très noir.

La moto passe entre les panneaux, le bruit fait « merde, c'est vrai que c'est dimanche, où on peut aller maintenant ? ». Dans la laverie le linge s'enroule, le type plie, il est 21 h 02

*vendredi 11 août*

il est 21 h 31, le jeune homme entre dans le magasin, il retient la porte en tendant le bras en arrière. Il y a l'épaisseur de la porte en aluminium avec deux traits plus clairs et plus fins sur toute la longueur. L'autre homme suit. Le jeune homme passe dans l'espace de distribution, entre le muret et les pompes.

Au dessus des pompes à essence les parallélépipèdes vermillons sont illuminés, les types de carburants s'inscrivent en lettres minuscules d'imprimerie blanches, la lumière qui s'échappe de ces formes est un peu jaune, le bord des lettres est légèrement flou comme si l'électricité se matérialisait, vibrait autour des signes.

Le battant entre dans le magasin. La femme noire sort, s'arrête. Son avant-bras est enfoui dans le sac en plastique blanc, elle le tient avec l'autre main, par une seule anse qui est très tendue. Il y a le bruit de froissement, elle fouille dans le sac, le froissement s'arrête, reprend, son visage est baissé vers le sac, le froissement recommence. L'homme est devant la boutique. Il y a son genou qui est légèrement plié, l'autre jambe est tendue. Ses mains sont croisées dans le dos, la poignée de la laisse dépasse entre elles, l'homme est tourné vers la porte du magasin, debout sur le bord du petit trottoir, la porte claque, le caniche blanc suit l'homme et la femme en sautillant, passe devant eux. La laisse marque un trait noir, sur le mollet et l'arrière de la cuisse de l'homme, qui se brise dans la main.

L'homme moustachu marche devant le magasin. Il est au bord de la station, au milieu de l'espace où les voitures sortent entre le panneau de sens interdit et le plot de béton devant la boutique. Il lève la tête vers le ciel en glissant une main dans la poche arrière de son pantalon bleu, son bras est coudé. Maintenant il a posé le pied sur le plot en béton proche du muret, le bas du pantalon est plus haut, il y a l'espace de peau blanche entre l'ourlet et la chaussette. Le bras est replié, le triceps s'appuie sur l'arête du panneau rond rouge avec l'épaisse ligne blanche à l'intérieur, à l'articulation du coude l'avant-bras porte la main derrière la tête. La main est à plat, elle bouge au dessus de la nuque, les doigts passent dans les cheveux bruns, se recourbent, font des angles. L'homme regarde en l'air. Il s'éloigne tout à coup, en donnant un coup dans le vide avec le bras, la porte claque deux fois dans l'encadrement.

Les volumes aux surfaces rectangulaires surplombant les pompes à essence projettent sous eux la lumière blanche. Elle éclaire la surface plane des pompes. Posés dessus, les rectangles cartonnés s'inclinent et reviennent à la verticale, ils sont bleu clair et blanc, il y a les vagues de ces couleurs qui sont imprimées sur le carton.

L'homme sort de la boutique, il marche, il longe le muret, s'approche des pompes, passe près du grand panneau monté sur ressorts. La grande forme aux lignes régulières le dépasse en taille, l'homme disparaît, réapparaît. Il marche en faisant le chemin en sens inverse, plus rapidement et plus directement, il se gratte le thorax. Le groupe d'adolescents bouge beaucoup devant le magasin, il y a des mots qui s'échappent. La bicyclette est appuyée sur sa béquille juste devant la porte, la roue avant suit parfaitement le cadre, elle est dirigée vers la boutique. Les trois adolescents sont côte à côte, le visage tout proche des vitres du magasin. Celui qui est au milieu des deux autres est plaqué contre la vitrine avec les deux mains sur le bord du visage, les doigts sont tendus et l'auriculaire est collé à la paroi transparente. Ils parlent très fort, rient. Celui qui est tout en noir se déplace en tapant sur les fenêtres, ses doigts se détachent de la main en



tapotant le dessus du grand panneau vermillon près de la porte. La fille en orange tient le guidon avec les deux mains, elle marche à côté du vélo, les roues tournent, elle regarde droit devant elle. Les deux adolescents se tiennent vers la porte du magasin, l'un d'eux tient une bicyclette, son pied est posé sur le plateau, vers les pédales. Le groupe des cinq adolescents quitte l'enceinte de la station en parlant fort, il y a les voix par dessus les autres voix.

La pompe rectangulaire sans écran, plus haute et moins large que les autres, est placée dans la deuxième rangée de pompes, sous le toit de la station, les bras soulèvent un disque bleu, les mains s'agitent sur le bas du visage, le moteur du vélomoteur se met en marche, les lumières de la station s'éteignent, ainsi que les lignes oranges dans les écrans des pompes, avec un moment de retard.

La ligne orange fluorescente de la pompe près de la boutique se rallume, tout est très noir, elle s'éteint. Les clés tournent dans la serrure et dans le porte-clés, la poignée de la porte fait deux fois le bruit de métal sec. La pompe à l'opposé, vers la laverie, a sa ligne orange qui brille dans le noir, celle près de la boutique perd sa lumière, l'autre devient sombre, en même temps. Elle s'allume, la ligne fluorescente près du magasin disparaît, l'autre brille, elle s'éteint.

Tout est obscur. Il n'y a rien derrière les pompes sous le rebord du toit plat de la station, la matière noire absorbe tout, c'est la même qui vit dans l'écran des pompes de carburants. La fille et le garçon arrivent près du plot en béton, ils penchent le buste et la tête vers l'entrée de la boutique, font demi-tour.

Juste au dessus d'une des affiches dans la vitrine de la laverie il y a le reflet flou de lumière. Il est rouge avec la sphère de lumière jaune diaphane qui n'est pas nettement dessinée, et la ligne plus blanche et plus lumineuse qui coupe le cercle. Sous l'affiche, il y a le point de lumière très rouge, six rayons pointus en jaillissent et s'atténuent. Le point de lumière devient blanc, chaque rayon se dédouble.

La grande porte gris clair aux carreaux noirs s'étend sous le toit dans le prolongement du magasin. Elle est carrée et divisée en deux parties. Il y a 18 carreaux sombres qui occupent les trois quarts du plan supérieur de la porte, ils sont alignés en trois rangées de six carrés. Les lignes gris clair qui les séparent verticalement continuent sur le quart inférieur de même teinte, en faisant des reliefs réguliers et plus clairs. Cette partie de la porte touche le sol, il est 22 h 00

*dimanche 13 août*

il est 20 h 30, le carré blanc derrière la voiture émet une lumière très vive, la voiture recule, elle se place entre le muret et les pompes à essence devant. Elle contourne les postes d'essence, elle roule dans l'autre sens et longe le mur blanc du fond de la station. Le véhicule avance, ralentit, s'arrête, puis avance d'un seul coup dans un petit saut. Il est arrêté, le moteur se tait, les dents du frein à main raclent.

La voiture démarre, la main dans la vitre va et vient le long de la ceinture de sécurité, de haut en bas. L'homme en chemisette rose est debout dans l'encadrement de la portière qui s'ouvre. Elle fait un aller-retour en bout de course, reste ouverte, l'homme s'assied, il porte un pantalon noir.

Le jeune homme marche vite, en balançant les bras et les jambes à la même vitesse et en formant la même ouverture d'angle aux articulations des deux séries de membres. Il porte une longue veste verte rouge et bleue, entre dans le magasin. La porte du magasin est ouverte, le jeune homme sort avec une baguette de pain. Il la tient toute droite devant lui, les deux mains proches du sommet du pain, dont l'autre extrémité arrive à ses genoux, une main prend la baguette.

Au fond de la station, sous le toit, le gros rouleau bleu passe au dessus du capot de la voiture blanche. Il y a le bruit de barres de métal qui se cognent entre elles. Le bourdonnement de la pompe SUPER résonne. Il

y a le grondement de la soufflerie au fond, avec des bruits aigus. La grosse carcasse de métal orange passe sur le toit de la voiture. Entre les deux colonnes blanches passe le gros tuyau en coude. Il suit le sens du déplacement de la carcasse métallique. A cet endroit, il fait sombre, alors que, derrière la voiture, le long du mur blanc, trois lignes de lumière brillent fort. La soufflerie est moins forte, le moteur ralentit, le bruit s'atténue, le moteur tourne de moins en moins vite. Le néon éclaire maintenant la voiture et le rouleau bleu, le gros moteur est silencieux.

La portière claque, le moteur démarre, la voiture noire roule. Il y a l'encadrement en aluminium qui réfléchit très fort la lumière, il fait le tour de l'ensemble des vitres. Les doigts tombent du haut du volant, la femme tourne la tête d'un côté et de l'autre, plusieurs fois de suite, la main bouge, la voiture s'en va. Le sac à dos bleu apparaît devant la fille qui plonge sa main à l'intérieur. Il y a le sac en plastique blanc qui balance sur le même bras, les poignées sont enfilées jusqu'au coude. L'autre main est aussi occupée par une baguette de pain. La fille marche devant la boutique en regardant le bout de sa cigarette et ses mains, plus bas et un peu en avant. La fille est immobile, la cigarette est serrée entre ses lèvres très fines, ses mains bougent, l'allumette craque dans ses mains qui protègent de l'air trop fort, elle repart en marchant, elle lève la tête.

Les quatre néons sont allumés contre le mur du fond, en haut. Venant de derrière la poutre de soutènement les quatre halos de lumière forment des arcs de cercles, au bas de la poutre la ligne de lumière est droite, horizontale, et très lumineuse. La portière claque, le grésillement se met en marche, le tuyau noir bouge sur le côté de la pompe. Il fait un cercle pas très régulier en s'élevant vers le coin du poste à essence, et disparaît derrière. Il y a le grésillement qui baisse d'intensité, qui reprend, encore, puis le pistolet de métal qui claque. Le tuyau noir fait une autre courbe, qui est dirigée vers le sol. Elle part du pistolet qui est dans le rectangle, tourne, et va jusque derrière la pompe. Avec celle qui s'élève par dessus la pompe, les deux boucles forment un huit dont le croisement est invisible.

La voiture blanche est coupée en quatre parties par :

la pompe GAZOLE ;  
la colonne blanche qui monte jusqu'au toit plat ;  
la pompe SUPER.

Il y a juste les extrémités du capot et de la malle qui dépassent de chaque côté.

Le garçon en blanc marche, tire sur la ligne de métal autour de la vitre, la portière s'ouvre sans bruit. Le garçon roux se déplace très rapidement derrière le muret, il lance tour à tour chacun des bras loin devant lui, la mèche de cheveux se plaque sur le côté de la tête, il regarde vers les pompes en passant, il se déplace sans à-coups, il glisse. Le garçon sort du magasin en regardant droit devant lui et glisse la main dans une poche, il roule sur des patins à roulettes. Il porte un sac en plastique blanc, ses cheveux se séparent au milieu du front, il va lentement en glissant bien régulièrement.

L'homme dans la laverie, il s'avance vers la vitrine avec le pantalon bleu qu'il tient par les ourlets joints, il amène l'avant-bras au milieu de la pièce de tissu qui tombe et divise sa taille en deux. Il s'éloigne de la table, le bras se tend vers elle, se saisit d'un vêtement jaune et brûlant qu'il jette soudain sur l'autre bras. Le vêtement clair est plié sur la table près d'un tas de vêtements, l'homme plie un maillot, il tape dessus avec la main à plat. Le maillot foncé est posé sur le jaune. Il y a les deux jambes du pantalon qui passent sous l'affiche blanche dans la vitrine, l'homme s'appuie sur un long tas de vêtements pliés et se saisit d'un linge posé plus loin sur la table, il ramène son corps en arrière.

La voiture grise ralentit, tourne vers les pompes, le moteur s'arrête, la porte claque, le cliquetis se fait dans la pompe, le fourmillement grave se met en route à la pompe SUPER 98. La montre au poignet brille soudainement, avec le reflet très blanc au milieu, l'homme longe la voiture, le fourmillement de la pompe

est moins dense, le métal au pistolet arrête le bruit. L'homme se tourne, l'autre type marche, ils entrent dans le magasin. Le premier baisse la tête sur le côté, il a un doigt dans l'oreille, il sort en marchant rapidement et soulevant le bras d'un seul coup devant lui, il parle fort en regardant vers la voiture.

Il y a trois voitures dans l'enceinte de la station. Deux voitures demeurent là. Il y a celle qui est garée au fond, devant les rideaux de métal gris sombre, et la blanche devant l'entrée de la boutique. La porte fait le bruit qui se ferme, le moteur démarre sèchement, s'éloigne.

L'homme marche sur la piste, entre vite dans la laverie. La tête apparaît dans l'encadrement de la porte, ainsi que la main. Il est baissé vers le milieu de la porte ouverte vers l'intérieur. Le battant claque plusieurs fois, il bat quatre fois, avant chaque claquement la longue bande grise et mate apparaît. Le bruit des clés marche sur la piste de distribution, la poignée tourne vers le magasin, l'éclairage de la laverie fait comme une île dans tout ce noir. De la voiture, sous le toit et devant les rideaux métalliques, il y a la peinture métallisée qui reflète la lumière, ainsi que les jantes un peu mates qui blanchissent sur les reliefs. La rangée de vitres et le bas de la voiture se confondent avec le fond sombre de la station, il est 21 h 05

*lundi 14 août*

il est 21 h 32, l'homme marche lentement, il porte une veste en laine rouge intense et noire, le haut du crâne est dégarni, sur les tempes et derrière la tête les cheveux tombent de chaque côté des épaules. Il passe dans la vitrine de la laverie avec le sac blanc gonflé et les poignées très tendues qui montent droit dans sa main. La porte du magasin claque deux fois, les coups sont rapprochés. Deux têtes bougent à l'intérieur très lumineux, dans les vitres, près de la caisse au fond de la boutique. La forme humaine apparaît dans le chambranle, disparaît derrière la colonne où est fixée la porte, elle reparait devant le comptoir.

Le grand parallépipède vermillon se dresse devant la double porte en verre, le sommet arrive à la hauteur de la barre en aluminium mate qui sépare le battant en deux parties, horizontalement. Juste au dessous de la ligne supérieure, il y a le rectangle grisâtre en aluminium qui se mélange au vermillon, l'éclairage artificiel de la station, faible à cet endroit, donne les limites troubles aux lignes.

La laverie est sombre, il y a le reflet rouge avec la sphère plus claire. Dans le prolongement de la façade côté station, le mur jaunâtre s'enfonce jusqu'à la grille pleine de croisillons de métal. Le mur la coupe au niveau du panneau rond placé au centre de la grille. La circonférence du panneau dessine une large bande rouge, au milieu il y a le voile flou et un peu noir qui assombri le cercle blanc. Sur le côté de la grille, à la limite du trou noir, il y a la même forme régulière vermillon que devant la boutique. Le rectangle gris dans la partie supérieure est plus net, les coins sont arrondis, il se détache de la couleur orangée par la ligne noire qui l'entoure. Il y a la forme sous le gris, vague.

L'homme marche, il est devant la pompe près du magasin, il change de direction, s'incline en tendant le bras, le bruit sort de la porte aux 18 carrés noirs.

La porte de la boutique claque. Il y a le jeune homme et la jeune fille à l'intérieur, leurs jambes sont tendues, leur buste légèrement en arrière et le menton replié vers la gorge. Leur visage est dirigé vers la console pleine de couleurs et formes qui est face à eux. Le battant entre dans le magasin, claque, le garçon et la fille s'arrêtent, elle tourne la tête en parlant, lui, avance encore un peu et se met face à elle. La jeune fille fait beaucoup de gestes en parlant de plus en plus. Elle est devant la laverie côté rue, et lui sur l'autre façade côté station, elle fait de grands gestes en restant à quelques distances, il y a un seul bras qui brasse l'air, elle parle fort, elle crie, elle a les cheveux noirs coupés très courts, elle hurle :

« tu sais combien j't'en ai filé hier ? Cinq. Et aujourd'hui, toi, combien tu m'en as donné ? Un ! Alors... ». Le jeune homme s'approche avec le brouhaha dans la bouche, ils s'éloignent avec les gestes et les cris comme de la purée de mots.

Le mur du fond de la station est blanc immaculé, éblouissant, plus encore sous les néons cachés derrière la poutre, où reflète une lumière qu'on ne peut voir qu'à midi en regardant le soleil dans les yeux.

Les lignes orange dans l'écran des pompes sont divisées en trois traits épais, celui du milieu est moins long. La femme passe l'arrière du véhicule, elle relève sa jupe blanche en tirant avec un doigt de chaque main sur la ceinture, le tissu tourne. La jupe descend jusqu'aux chevilles, le bourdonnement est irrégulier, la femme est inclinée et son corps suit exactement la forme de l'arrière de la voiture. Il y a le bruit sec qui sort de l'espace entre la voiture et la pompe. La femme marche en faisant du bruit avec les talons pointus. La voiture est garée le long des vitres du magasin, les rectangles aux coins arrondis sur la calandre sont éclairés de l'intérieur. Les talons claquent, la porte, le moteur s'éloigne. La portière claque sur l'homme et enferme les paroles, la voiture roule.

Les lumières s'éteignent partout. Les deux pompes à essence aux extrémités brillent de la seule lumière fine et orange fluorescente. Elles s'éteignent au même moment, s'allument. La porte s'ouvre, le bruit cherche la bonne clé, la serrure racle un peu, tourne en faisant le bruit de verrou.

L'homme passe dans la vitrine. Il y a le reflet avec la sphère trouble, le point lumineux rouge plus bas. Il y a l'autre point, blanc, qui est juste au coin de la laverie, là où les deux vitrines font l'angle. Le point blanc se dessine sur la colonne blanche à l'intérieur, l'angle du pilier et celui des deux vitres se superposent. Le long reflet clair sur la colonne occupe la moitié de la largeur et s'étend de haut en bas. Le point blanc se trouve dans la partie plus sombre du pilier.

Au delà de la grande porte à 18 carreaux, il y a celle qui lui ressemble. Elle s'étend jusqu'au fond de la station, s'arrête au niveau du rideau de fer. La porte est coupée en diagonale par l'ombre du toit, aucun des carreaux n'apparaît entièrement, il est 22 h 01

*mardi 15 août*

il est 20 h 28, la voiture bleu marine est immobile entre le muret et les pompes. L'homme passe dans les vitres du magasin, la tête disparaît derrière le comptoir, placée sur le buste elle s'incline, passe d'un côté, de l'autre, du montant de la fenêtre.

Le ventre gonflé en avant dans le maillot pêche l'homme marche, il est assis dans la voiture, la portière est ouverte, il porte un short bleu clair à fleurs blanches, le bord épais de la portière est gris sur la partie basse, avec des tâches de gouttes sèches, un peu plus haut la mécanique de la serrure est dorée et blanche, le moteur démarre.

La fille sort de la boutique, les jambes très fines traînent les talons, elle marche dans des chaussures fermées et marrons, croque dans une barre blanche du bout des dents, sa longue chevelure brune tombe toute droite. La voiture croise la fille qui marche, elle s'arrête devant le magasin, sous les vitres, les roues sont tournées perpendiculairement à la sortie et au muret, la portière claque. La femme au chignon lance le bras vers la porte de la boutique. La portière se ferme.

Le jeune homme regarde en dehors de l'enceinte de la station en ôtant le casque sans visière, le vélomoteur est garé le long du mur sous les vitres du magasin, l'avant est dirigé vers le fond de la station. Il y a la protection gris-beige sous le guidon qui fait comme deux poumons, les deux ronds orange à l'arrière et le rectangle rouge aux coins arrondis entre les cercles. L'étroit rectangle carmin frôle le bas du

garde-boue arrière. La roue avant est tournée vers la boutique, ainsi que le guidon d'où partent deux rétroviseurs, ils s'élèvent haut, l'un d'eux, plus haut encore, dépasse la limite entre le mur et les vitres du magasin. Le jeune homme donne un coup de pied sur le côté du vélomoteur, il est assis et accélère plusieurs fois de suite, le moteur s'échappe.

La laverie est illuminée. Il y a les bandes de néons qui forment deux à deux des angles à 90°. Ils sont fixés par quatre sur un montant carré, les deux séries de deux néons ouvrent leur angle l'un vers l'autre. Sur le hublot de l'imposante machine jaune, carrée, il y a l'affichette rouge pâle, la lumière clignote dans la vitrine, se déplace vers le pilier du coin de la laverie.

La voiture blanche s'arrête, le bruit de la portière résonne, la fille rousse est debout en maillot de bain une pièce à grosses fleurs rouges, passe derrière la voiture. Elle marche en compagnie de l'homme, elle porte une robe en toile bleue qui descend jusqu'au dessous des genoux. Il y a des boutons dorés sur toute la longueur. Le garçon pose le vélo par terre. La bicyclette repose sur le « u » du guidon, la pédale et la roue arrière, elle gît juste devant le grand panneau vermillon près de la porte de la boutique.

La fille en short blanc passe en balançant les bras et les jambes à la même vitesse, le même soulève le vélo par le guidon, il le rattrape avec l'autre main. La voiture rouge se gare devant le magasin, la fenêtre est baissée aux trois-quarts, les reflets blanchâtres forment des lignes épaisses dans le morceau de vitre, les lignes bougent, les reflets noirs moins réguliers passent dedans, la voiture est arrêtée à côté du panneau de sens interdit, la femme tourne le visage, la voiture roule.

L'homme et le garçon se déplacent côte à côte, le plus jeune passe la main aux doigts écartés dans ses cheveux, la mèche revient sur le visage, il tend le bras vers la poignée de la portière carrée et plate, le bout de ses doigts disparaît. La portière claque, le jeune homme en jaune ferme la portière, il y a dans le trou au dessus de la carrosserie du battant les épaules jaunes et les lunettes noires, le moteur démarre en couinant très fort, il ronronne, le feu clignotant disparaît.

La porte est enfoncée dans le magasin. En haut du battant et sous l'encadrement, il y a le triangle effilé de lumière, un peu rouge sur le côté le plus large qui pénètre l'intérieur de la boutique.

Les trois filles, la rousse entre d'abord, suivie d'une grosse fille et de l'autre au tee-shirt gris. La dernière est grande avec une tresse de cheveux. Les lumières s'éteignent, l'encadrement de la porte est ceint d'une lumière orangée, douce, la fille la pénètre avec le doigt dans la poche arrière. La grosse fille est dehors avec la plus grande dont la tresse longe le rond de l'oreille, elles se font face devant le plot de béton recouvert de petits cailloux. Elles échangent des objets avec la rousse, le papier transparent tombe.

L'homme moustachu entre dans la laverie en faisant traîner son bras, sa main, sur la porte, elle se ferme. La fille est baissée vers la bicyclette, la pédale repose sur le bord du trottoir, la fille remue le cercle dans ses mains, elle est debout sur le vélo, le pied est sur le trottoir, l'autre plus bas. La grande fille à tresse écarte les jambes sur le vélo, celle au maillot rayé est à ses côtés, elle se tourne vers elle. La fille est inclinée, ses mains bougent sous la selle, celle qui a la tresse est au bord de la bicyclette avec les mains sous la selle, l'autre tient le guidon. Elles marchent toutes les deux sur la piste de distribution, la fille au tee-shirt rayé tient le sac à main très serré sous l'aisselle, le pied de l'autre est posé sur la pédale, le second, de l'autre côté du cadre, pousse le sol. La lumière a disparu.

La laverie est allumée, avec six affiches dans la vitrine, la porte du magasin se ferme, la femme marche avec le chien et le sac blancs, le chien avance au bout de la laisse très droite. La poignée secoue la porte, l'homme marche avec les épaules et le buste tourné vers les pompes, les deux avant-bras sont plongés dans le sac. La clé fait le bruit de serrure, l'homme moustachu agite la poignée de métal sec, le bruit des clés s'éloigne, il est 21 h 00

*mercredi 16 août*

il est 21 h 29, le garçon marche, il porte un maillot de même couleur que la peau de ses bras, les mains sont dans les poches de son short, la tête se tourne, reprend le sens de la marche.

Sur le mur blanc du fond de la station, il y a la longue bande blanche en relief qui s'échappe de l'épaisse boîte grise. Il y a le petit rond noir sur le bord du gros rectangle, deux ailettes plus claires en partent horizontalement. La pompe gronde sur un rythme variable, derrière la colonne blanche l'homme est penché sur le véhicule, il y a beaucoup de reflets qui miroitent sur la carrosserie. L'homme marche dans la zone de distribution de carburants, la main se lance vers l'autre, il y a le bruit de clés et la main continue son chemin en avant jusqu'à la porte du magasin. La portière claque, le moteur se met en branle, la voiture passe devant la boîte grise au fond.

Le long relief régulier s'étend jusqu'à la colonne blanche située un peu en avant du mur, puis reprend sa course plus en hauteur sur le mur du fond de la station. La bande se prolonge jusqu'au trou noir qui succède au mur. Tout le long, le bord supérieur réverbère la lumière, le bord inférieur trace une ligne noire, la bande elle-même est du même blanc que le mur.

Il y a le bruit aigu du métal qui se cogne au métal. Les jambes soutiennent les fesses devant la bicyclette. La machine est debout, le garçon appuie sur la pédale en se penchant en avant. La voiture s'arrête devant le magasin, les lumières rouges s'éteignent à l'arrière, elle est garée très en retrait de la boutique, la malle non loin de la pompe GAZOLE. Il y a le reflet argenté qui perce la vitre, il repose sur le haut de la tôle de la portière, juste là où commence la vitre, la portière claque, le moteur démarre. La ligne noire verticale du battant du magasin vient se confondre avec le bord du battant fixe.

Au fond, l'épaisse bande blanche est coupée par la poubelle vermillon, avec son rectangle gris aux coins arrondis juste au dessous de la ligne supérieure. Les deux hommes qui parlent une langue étrangère s'approchent de la boutique, le second lance la jambe très droite, il tend le pied en longeant le sol en gardant les mains dans les poches, le pied se pose à plat sur le sol, la porte entre avec un petit à-coup dans le magasin.

La vitre de la voiture est descendue au tiers, la forme noire, coudée, surmonte la courbe de la vitre grise et mate. Au milieu des pneus noirs le cercle des jantes gris métallisé est découpé de carrés sur le pourtour. Les quatre jeunes hommes regardent en l'air en passant sur la piste, il y a les cris et les mots prononcés très fort, celui au maillot gris marche à reculons, il hurle en regardant haut par dessus le toit plat de la station. La portière claque, le bruit de canettes qui tombent ébranle la station, le jeune homme en rouge est détaché du groupe, il s'accroupit, il ramasse les bruits de verre et tend les bouteilles à celui qui se tient tout proche. Il y a les cris qui se mélangent avec les rires et les grondements de gorges, le type en gris qui marche irrégulièrement en frappant l'air de son bras.

L'homme moustachu va et vient devant le magasin, la porte de la boutique claque, il apparaît dans la partie supérieure du battant, qui s'ouvre et se ferme, l'homme marche le long des pompes à essence, il regarde derrière lui, il ralentit vers la laverie, se tourne encore du côté du magasin, il balance les bras en marchant lentement, se dirige vers la grande porte aux 18 carreaux, il marche le long des vitres de la boutique, l'homme est derrière le panneau de sens interdit placé près du muret, il pose les mains sur les hanches au centre de l'espace entre les deux panneaux rouge et blanc, le pied se soulève en même temps que les mains se croisent dans le dos, il se déplace en tenant d'une main un de ses poignets, il ramène les bras dans le dos en s'éloignant du magasin, le corps est immobile près de la sortie, un peu en biais par rapport à la ligne que trace les deux panneaux de sens interdit, les pouces sont glissés dans les poches du pantalon, avec les bords du buste, les coudes forment deux triangles autour du corps, la porte claque.

La grille est tirée devant le trou noir. Le pilier gris, derrière, est rayé de petits croisillons, il y a, toutes les lumières s'éteignent d'un seul coup. Le mur blanc du fond, le trou noir, les deux rideaux de fer, la grille en retrait de la laverie, tout est avalé par la matière obscure et épaisse.

Deux personnes entrent dans la boutique, elles sortent, la fille porte le sac blanc et plat, le bras balance, il y a le long reflet brillant qui parcourt le biceps de celle qui l'accompagne. Le magasin est dans le noir. Au dessus, la saillie vermillon projette son ombre sur le pilier jouxtant la porte. Les clés tournent, la poignée cogne plusieurs fois très rapidement, il est 21 h 59

*jeudi 17 août*

il est 21 h 28, l'homme repose le long et mince tuyau noir sur le rouleau blanc qui est installé contre le haut panneau vermillon, il s'éloigne, il est assis dans la voiture. Le haut panneau où est inscrit GONFLAGE est dans l'ombre, il y a les lignes blanches floues sous les grosses lettres en majuscules, les formes blanc cassé sous les lignes. Deux carrés sont disposés l'un au dessus de l'autre d'un côté du panneau, celui qui est placé au plus haut possède une plus grande surface. A ses côtés, le troisième carré blanc aligne le centre de son flanc sur la ligne supérieure de la forme régulière. Le cercle de la pancarte de sens interdit rogne sur la ligne verticale du haut panneau vermillon. La femme entre dans le magasin. La grande pancarte sur ressorts montre les couleurs bleu et vert clair, la protection de plastique dur la recouvre, il y a le foisonnement de reflets, leurs couleurs différentes, leurs formes irrégulières. Les triangles aux bords arrondis, les lignes déformées, épaisses puis qui s'affinent, redeviennent épaisses, les reflets se déforment, les couleurs se séparent.

Les deux femmes marchent, elles tiennent entre elles la petite fille, chacune par une main. La fillette court, les bras en arrière, elle est soulevée du sol, elle revient de derrière les femmes et retombe au sol sur ses pieds, la fillette recommence en soulevant les genoux, elle rit, l'épaule des deux femmes donnent un léger à-coup vers le bas.

Les quatre néons derrière la poutre, sur le mur du fond, perdent leur lumière, le mur prend une teinte légèrement orangée, la lumière des parallélépipèdes vermillons surplombant les pompes à essence projettent leur lumière chaude autour d'eux, contre le mur du fond la poubelle avec son rectangle gris est coupée par l'ombre verticale.

L'homme moustachu est dehors, avec la femme qui porte la robe noire, ils se font face, elle est assise sur le plot de béton, il y a le bruit de clés, les pieds de la femme sont écartés, à plat au sol, les genoux sont serrés, les cuisses emprisonnent les mains plaquées l'une contre l'autre, doigts tendus entre elles. L'homme moustachu se déplace, il tend la main vers le sol, il s'assied sur le bord du trottoir, les pieds reposent sur le ciment de la piste de distribution.

Le jeune homme marche, le corps se tient très droit, la femme entre dans la lumière du magasin. La lumière éclaire, le halo se déplace sur le mur au dessous des vitres de la boutique, le moteur tourne. La portière ouverte côté passager se place presque perpendiculairement aux vitres illuminées du magasin, dans le coin aigu de la vitre de la portière le reflet intense est blanc.

Les deux garçons sont habillés de la même façon, ils s'arrêtent au milieu de la piste de la station, ils parlent avec l'invisible, tous les deux sont face à lui, les deux visages sont un peu baissés. La porte du magasin se ferme, les deux garçons et la fille marchent, celui qui porte le sac à dos fait le couinement en raclant la semelle de sa chaussure sur le sol, le pied accroche, glisse, les raclements se succèdent, il y a le bruit d'une pièce jaune, l'autre garçon arrive par derrière, plaque sa main contre l'aine du plus petit, le

pousse, le pied couine contre le sol, il y a le bruit de la pièce de monnaie et la fille devant la laverie qui regarde dans leur direction, ses mains sont posées un peu plus haut que les hanches.

L'homme moustachu et la femme se promènent sur la piste, le bras passe dans le dos de l'homme, la paume est posée sur l'épaule, il marche vers la grande porte aux 18 carreaux très noirs. Le bras dans la porte vitrée du magasin tombe, le battant claque.

Sous les lettres blanches SUPER, en bas de l'écran de la pompe à essence, la lumière bleue s'étend en diagonale, de chaque côté. La lumière bleue forme un territoire très net, les deux traits qui le bordent s'échappent des deux lettres, à chacune des extrémités, en biais, et s'arrêtent soudain contre la ligne horizontale. Il y a comme un triangle bleu au sommet coupé. L'écran est noir juste au dessus, puis la ligne orange fluorescente s'étale, elle fond, les lumières sont éteintes dans la station. La pompe près de la boutique trace ses traits, la lumière orange baigne le magasin, la ligne fluorescente de la pompe se met à briller, disparaît, la boutique est dans le noir.

Entre la colonne blanche et l'inscription LE LAVAGE, sur la longue bande vermillon qui longe tout le rebord du toit de la station, il y a le reflet de lumière artificielle. Il est très intense sur la partie supérieure du ruban de matière plastique, sur la ligne extrême. Au dessous, il s'atténue nettement et un carré d'ombre vermillon le pénètre. Plus bas encore, dans la rainure, il y a la fine réverbération qui s'intensifie sur l'arête inférieure du sillon.

La matière noire imprègne la station. Le corps blanc des pompes à essence se détache, avec leur gros carré très sombre qui les déborde et les accule au sol. Longeant les écrans muets, deux bandelettes verticales en aluminium reflètent un peu de clarté. Le large rebord du toit étend le blanc sur toute la longueur, les deux colonnes blanches le soutiennent, les ombres remuent doucement à la surface. La barre du panneau de sens interdit expose le violent rectangle blanc, il est 22 h 00

*samedi 19 août*

il est 21 h 32, la porte du magasin est ouverte, le battant déborde sur la grosse pancarte vermillon installée sous les vitres à l'extérieur. La partie basse de la poignée carrée, gris métallisé comme toute l'armature du battant, se confond avec la barre séparant le vantail vitré en deux. Le jeune homme sort du magasin, il marche, ses genoux se déplacent sur le haut du muret, le bras apparaît derrière lui, passe devant, l'autre bras tombe amorphe, droit le long du corps, il est fixé à un volume rectangulaire rouge et blanc, les lettres dorées se détachent du carton. La boîte est immobile, la main est soudée à la partie supérieure.

« Oh ! Ils ont allumés les arrêts de bus » sort de la nuit du côté des rideaux de fer, il y a deux courbes de reflets argentés qui brillent et se déplacent, les traces blanches qui bouleversent l'opacité, la légère clarté de visages, le garçon sort de l'ombre en pédalant très vite, il crie, l'autre bicyclette suit. Le moteur s'échappe.

Les pompes à essence se dessinent sur la grosse camionnette garée sous le toit, l'homme tend le bras vers la poubelle, la limite du toit du véhicule disparaît derrière les parallélépipèdes vermillons surplombant les pompes. Il y a les épais traits blancs, les traces grises dans la longue vitre, le moteur ronfle. La femme grogne, le chien blanc frisé s'élance en avant, la laisse se tend, il revient vers la femme, il tire la langue, remue dans tous les sens, la laisse se tend, le bruit de clochette suit le rythme, le chien lève la tête en pliant un peu les pattes arrières, il se rue en sautant dans la direction où se tend la laisse, la femme est derrière le



muret, la lanière part de la main, la forme blanche émerge du petit mur, s'enfoncé. Le dos du chien apparaît au bas de la vitrine de la laverie, juste au dessus de la bande de béton soutenant la grande vitre. La courbe du tuyau noir s'élève sur le côté de la pompe SANS PLOMB 95, au sommet, la partie la plus courbée est très lumineuse, elle s'approche de la lumière blanche diffusée au dessous du parallélépipède qui domine la pompe.

L'homme marche en regardant vers la boutique, il est debout près du plot de béton, les mains sont dans les poches, le visage se tourne vers la piste de distribution, il marche, la porte fait le bruit de la clenche, deux fois.

Entre les deux pompes à essence, la colonne blanche soutenant le toit est prise dans l'étau de lumière très blanche. La longue bande d'ombre s'étend sur le même plan que la face des pompes, l'ombre régulière s'élargit autour de la colonne au niveau de la lumière blanche que projettent sous eux les parallélépipèdes qui la bordent. Les lumières s'éteignent, ainsi que le trait orange de la pompe GAZOLE.

Les deux cercles blancs passent dans la vitrine de la laverie en se rapprochant un peu l'un de l'autre. La station est très sombre, le noir épais. Il y a la voix, le bruit métallique des clés sur la porte de la boutique, la forme immobile dans l'ombre devant la porte, les lumières illuminent le magasin. La forme devant la poubelle orange foncé se découpe dans les vitres, le bras est dégagé du corps, la main posée sur le haut volume, la fille est devant les vitres, elle lisse ses cheveux courts avec sa main libre, on passe en courant, bute contre le battant qui s'ouvre, deux formes s'éloignent.

La porte du magasin s'ouvre, il y a le tressautement de dents métalliques sur un coin arrondi, l'homme marche. Le bruit du battant se ferme, les clés cognent, tournent, la clenche est secouée, huit fois irrégulièrement. La forme est dans l'ombre avec le bruit de sac en plastique. Le reflet entre la colonne et l'inscription LE LAVAGE est mat, la ligne supérieure, lumineuse, fait un point de soleil à son extrémité du côté des lettres grises. LE LAVAGE est voilé par l'ombre sur toute sa surface, la bande sombre étroite s'en échappe et traverse le panneau rond fixé sur le rebord du toit. Dessous, le gris de la poutre sous le toit est soutenu par la matière noire, il est 21 h 59

*lundi 21 août*

il est 21 h 31, le calme pèse sur la station-service, l'homme apparaît dans la lumière de la porte du magasin, le battant s'écarte vers l'extérieur, l'homme presse les fesses sur le vantail, elles appuient dans le coin entre la barre qui sépare le battant en deux et la vitre, les clés tournent, se cognent devant les pompes à essence, les deux hommes marchent, ils entrent dans la laverie sombre. Il y a le bruit de portes en bois à l'intérieur, la voiture est garée juste devant l'entrée de la laverie.

Les clés s'entrechoquent, l'aile de la voiture frôle la poubelle vermillon devant le magasin, l'homme glisse entre le véhicule et la porte de la boutique, les clés font le bruit.

La porte de la laverie claque lourdement, la portière est ouverte du côté passager, la forme recule et se baisse dans l'habitacle, l'homme passe entre la voiture et la laverie, il marche à l'arrière du véhicule, la portière claque, le moteur tousse, s'étouffe, il résonne sous le toit devant le trou noir, les deux lumières jaunes se déplacent devant le mur blanc du fond de la station.

La femme est debout devant la portière côté conducteur, qui s'ouvre, l'homme est de l'autre côté de la machine, les avant-bras sont posés sur le toit, il y a les bruits de bouches, ils sont chacun d'un côté de la voiture, la portière se ferme.

Le jeune homme arrive devant la porte d'entrée de la boutique, il revient sur ses pas, il rencontre l'homme moustachu, il y a les mots, le jeune homme suit l'homme dans le magasin. L'homme moustachu porte un polo gris, il marche dehors, se déplace en crabe en regardant le ciel, l'épaule est penchée, ainsi que la tête, du même côté du corps, il est devant la pompe SANS PLOMB 98, regarde en l'air, très haut, les mains sont jointes dans le dos, la porte du magasin claque, deux fois.

L'assemblage de rectangles vermillon domine les pompes à essence, les lettres indiquant les types de carburants se détachent avec leur lumière très blanche. Les mots se répètent au dessus des parallépipèdes et se projettent sur la poutre de soutènement située au delà de la série de pompes, chaque mot est recommencé, reproduit, sur la poutre horizontale, exactement au dessus de son origine lumineuse.

L'homme marche rapidement, il balance les bras d'une manière extrêmement régulière, loin devant et derrière lui, la main tire sur la poignée carrée de la porte du magasin. Le grand panneau vermillon près de la porte est décalé du mur sous la bande de vitres de la boutique, dans cet espace le reflet orange occupe la partie supérieure du mur jusqu'à la limite des vitres. En bas, il tombe de plus en plus sombre, jusqu'au noir. Il y a la lueur orangée qui emplit l'épaisseur du mur dans laquelle la porte d'entrée est fixée. La fille arrive très vite, les longues mèches de cheveux se séparent et volent dans l'air, le bras pousse la porte du magasin.

Au dessus du trou noir, du côté de la laverie, l'inscription lumineuse LE LAVAGE brille très fort, la clarté est bleutée, il y a un peu d'ombre sur la partie supérieure des deux dernières lettres. Ici aussi, les lettres se doublent et s'inscrivent sur la partie haute de la bande vermillon et dans l'air.

L'homme poursuit la femme, il parle avec difficulté, il y a les deux ou trois mots, le silence, le court bredouillis, le silence, l'homme se penche légèrement en avant, la femme porte une robe jaune alors qu'elle passe dans la vitrine, elle marche rapidement, elle est petite et d'une largeur imposante.

Les jeunes gens sont debout près du panneau rouge et blanc, ils parlent fort, le gars en vélo s'arrête, « ...on s'est fait envoyer chier en plus » sort de la bouche de celui qui porte les cheveux mi-longs, il regarde loin hors de la station.

L'homme au survêtement noir passe le chambranle, le vantail cogne durement contre l'épaisseur du mur. Les feux de la voiture éclairent la base de la poubelle et du mur derrière elle, la lumière aveuglante fait le mur très blanc, elle est intensément projetée sur la poubelle, le moteur tourne. Les jambes sont dans la clarté, le bruit de métal lourd sort de la poubelle, le grand chien tâché se tient debout près du volume vermillon, le jeune homme déroule le bras et la longue laisse de la poubelle. Les lumières s'éteignent, la ligne de la pompe GAZOLE se rallume, la porte claque, les clés, l'homme noir marche en regardant droit devant lui. Le maillot gris s'éloigne, la pompe numéro 1 se rallume.

Il y a le reflet ténu dans la fêlure de la longue bande vermillon plaquée sur toute la longueur du rebord du toit, il brille sur l'arête inférieure qui se trouve juste avant la boursouflure du bas de la bande de plastique. Les quatre fins tuyaux gris s'élèvent droits au dessus du muret, ils se courbent et fuient en direction du toit de la station-service. Les tuyaux sont épais au niveau du coude, la barre mince les maintient ensemble à hauteur du rectangle noir-orangé où est inscrit GAZOLE, il est 22 h 01

*jeudi 24 août*

il est 21 h 32, le feu de lumière rouge brille très fort à l'arrière de la longue voiture, elle roule, les feux blancs rectangulaires et le clignotant passent entre les panneaux de sens interdit. La bicyclette est accotée au mur du magasin sous les vitres, il y a juste l'extrémité de la barre toute droite du guidon qui

s'appuie. Il y a le bruit de ferraille qui rebondit, les dents du plateau font tourner la chaîne comme une voix électrique. Le vélo s'arrête devant le magasin, le torse du garçon est penché sur le guidon. Depuis la pointe des coudes, le haut des bras forment une même ligne avec les épaules baissées, il est debout, il pousse sur le guidon, le garçon roule lentement sur la bicyclette en compagnie de la fille.

L'inscription lumineuse *La Boutique* éclaire fort, elle projette un paquet de traits fins et serrés vers le haut, voilant les lignes supérieures des caractères, ce voile de lumière plus douce ne dépasse pas le bord de la bande de plastique vermillon.

La fille pose les mains sur la barre en aluminium séparant la vitre du battant en deux. La tête apparaît derrière les vitres du magasin, le cou est posé sur la ligne horizontale du panneau vermillon qui est dehors, devant l'entrée. La tête se déplace au ras de l'arête supérieure du panneau, elle se tourne vers les pompes à essence, la lumière l'éclaire de derrière.

Les crans de métal font le bruit du frein à main, l'acier du pistolet donne des coups, le bourdonnement se régule, il est doux. La tête de l'homme flotte au niveau de la ligne orange fluorescente dans l'écran de la pompe SUPER, la poignée lâche la serrure, la portière claque en résonnant dans son propre vide. Le moteur diesel démarre, la camionnette s'éloigne.

La voiture se perd sous le toit, derrière celle qui est garée devant la pompe SUPER, la fille sort du magasin, son pied heurte le vide, elle fait demi-tour et passe entre les pancartes rondes rouges et blanches. Le moteur démarre, les lumières jaillissent de l'avant de la voiture, elles éclairent l'arrière de la camionnette bleue, la voiture s'écarte, elle roule. Le véhicule gris apparaît derrière la pompe SUPER, il y a les longs reflets brillants dans le milieu des portières.

Le jeune homme et la jeune fille marchent. Les feux de la camionnette bleue éclairent le sol, il y a les deux pointes de lumière qui forment le triangle d'ombre juste devant la masse de fer bleu, puis la lumière s'étale par terre, se projette sur la poubelle en frôlant le plot de béton, l'illumination est jaune intense sur le mur entre le panneau rouge et la porte de la boutique.

La femme est courbée entre la pompe SUPER et la colonne blanche, le tuyau noir vient vers elle, le visage est dirigé vers le sol, la femme regarde vers l'écran du poste d'essence, il y a le bruit métallique, elle est accroupie avec un genou s'élevant plus haut que l'autre, son bras coudé fait de petits mouvements en allers et retours, elle sort du magasin avec le bloc rectangulaire, la portière claque fermement, le couinement va et vient, la camionnette s'éloigne.

La porte de la laverie heurte son encadrement, il y a le bruit de clés et de poignée secouées. La voix demande « c'est ouvert ? ». L'homme moustachu se tourne et « ...dépêchez-vous, parce que... » résonne dans l'espace de distribution. L'homme marche, il porte le maillot gris avec la capuche en pointe, ses cheveux sont très épais, il sort de la boutique avec la porte qui claque, les bouches bourdonnent. L'homme au maillot gris tient la bouteille un peu jaune et transparente. La même main étire le sac en plastique vers l'autre main, l'autre type glisse une bouteille foncée dans le sac blanc. La laverie se met dans le noir, tout l'espace de distribution de carburants est éteint.

Le fond du magasin est éclairé par la lumière blanche, elle habille tout le mur derrière le comptoir, le battant gifle le chant du vantail fixe de la double porte d'entrée. Aux extrémités de la série de pompes, juste sous le bord du toit, les deux lignes orange s'éteignent au même instant dans les écrans noirs. Dans le magasin, la tête de l'homme longe le grand panneau rectangulaire jusqu'au montant qui sépare la bande vitrée bordant la boutique. Dehors, la forme est immobile devant la porte d'entrée, qui claque.

Il y a 10 affichettes dans la vitrine de la laverie. Le point rouge brille, l'autre point au coin des deux vitres de façade reflète moins intensément, il est double et situé légèrement sur la droite du pilier qui forme l'angle à l'intérieur de la laverie. La poignée cogne doucement, mille fois, dans la porte du magasin.

L'homme est assis sur le rebord en ciment qui soutient la grande vitre de la pièce aux machines. Il est incliné en avant, les coudes reposent sur les genoux, il se lève, en levant d'abord les fesses puis le reste du

corps prend la position verticale, il marche dans l'espace de distribution, revient sur ses pas, il est immobile, le visage est dirigé vers le magasin, l'homme se déplace, passe derrière le haut panneau des prix de l'essence, il longe la vitrine de la laverie. Il est assis sur le rebord de ciment, la chaussure brille, les genoux sont écartés et les mains jointes au bout des coudes qui sont posés sur le bord des articulations, l'homme est installé vers l'angle des deux vitres de la laverie, juste à côté du point lumineux double légèrement rouge, il est 22 h 00

*vendredi 25 août*

il est 21 h 32, la station-service est plongée dans le calme et la lumière artificielle sous le toit est tranquille, il n'y a que le mur blanc du fond qui étale la violence des néons. Les pneus de la voiture crissent sur le bord du trottoir, il y a les rires et le cliquetis du pistolet tirés hors de leur gorge. L'ombre est debout le long du capot, un peu penchée par dessus, le bras s'agite, la main va et vient sur le pare-brise, lentement, l'ombre est de l'autre côté du véhicule, répète le geste, le pistolet entre sourdement dans son trou de métal, il se décroche, le bruit dur recommence. Le jeune homme tire sur la bande de papier clair, elle sort du cylindre opaque, le pistolet emboutit la pompe par deux fois, lourdement. La jeune femme marche, elle soulève le grand sac noir par la grande anse, la main se porte au dessus des yeux, le jeune homme est assis dans la voiture, les épaules pivotent, le bras passe à l'arrière de l'habitacle, il sort de la voiture du côté conducteur, les jambes sont tendues à l'arrière, le bruit mat sort entre les pompes et la carrosserie, le pistolet décroche le bourdonnement. Le moteur démarre, la voiture roule devant le magasin, la portière s'ouvre, se ferme. Les deux formes humaines passent sur la piste, la fille porte le maillot barré de grosses rayures, elle tient la porte du magasin en suivant le jeune homme à l'intérieur, le vantail rejoint l'autre, fixe. La voiture démarre, le frein à main serre les dents devant la boutique, elle est garée en biais, la pointe de l'aile proche du côté de la pancarte vermillon qui est posée au sol. Il y a le point lumineux sur la courbe de l'aile avant, et les deux à l'autre extrémité, le large reflet blanchâtre succède à ces deux points, il déforme un losange qui s'étale jusqu'au dessus du pare-chocs. La portière revient doucement vers la voiture. Du côté de la laverie la portière couine très fort, l'homme est baissé en marge de l'ouverture, il fait aller et venir le terrible couinement en maintenant le visage tournée vers l'arrière de la voiture, la tête est inclinée. L'homme pousse sur la porte de la laverie, le buste a de petits gestes d'avant en arrière, le pied est plié à la base du vantail, tout le corps donne des coups lents, la tête se tourne devant la porte vitrée tout en s'en approchant. La portière couine, claque, le moteur démarre, il ralentit, la voiture est immobile derrière celle qui stationne devant le magasin, qui recule, de l'autre vient le cri aigu étouffé qui passe sous le toit, la grosse voiture s'éloigne. En l'air, contre le mur blanc immaculé du fond de la station, le bloc orange laisse pendre le rideau jaune autour de lui. Il y a les fils ocres qui les relient et dessinent des rectangles déformés entre les deux masses colorées. La pompe bourdonne, la haute et longue voiture apparaît derrière la pompe à essence numéro 2, les lignes oranges fluorescentes reflètent dans la vitre arrière, il y a celle qui longe la carrosserie, et le trait flou plus haut et décalé qui est coupé par le reflet rectangulaire blanc, limité au coin de la vitre. Le pistolet se cale dans le métal. Les arêtes d'acier cognent dans leurs rainures, la déflagration du moteur se propage sous le toit, le vélomoteur roule avec sur le siège le type qui a les cheveux plaqués sur la tête, ils arrivent juste au dessus des oreilles, le blouson est gonflé, la tête se tourne.

La voiture perd les reflets, la station les lumières. Les pompes GAZOLE et SANS PLOMB 98 jettent leur ligne orange qui dure, les clés et les voix retentissent. L'homme marche sur la piste devant les pompes, il est immobile face à la forme humaine portant le polo clair, leur dos s'éloigne l'un de l'autre. Le trou noir entre le mur du fond et la laverie est illuminé, la femme est penchée dans la voiture, l'immense grille est entrouverte, il y a des carrosseries de couleur, des piliers gris et jaunâtres. Le sol, le plafond et les piliers, les murs, exposent la même matière terne, délavée, les épaules de la femme bougent dans le coffre, le haillon est relevé. Il y a trois rectangles superposés :

- le rectangle foncé hachuré de métal ;
- le rectangle aux bords arrondis et empli de la peinture du toit ;
- le parallélogramme de l'habitacle du coffre plein des mouvements de la femme.

La femme est inclinée sur le bord de la grille, les mains entourent la barre grise épaisse, qui martèle le mur, la femme habillée clairement s'éloigne, la lumière baigne l'au-delà de l'immense grille, le vêtement clair s'efface dans la vitrine de la laverie.

Le trait vertical de lumière jaune entre la grille et le mur du fond, le noir étouffe la lumière, il est 22 h 00

*dimanche 27 août*

il est 20 h 30, le bras se tend sur le montant de la longue grille gris foncé au fond de la station, l'homme est incliné, il marche à la même vitesse que la grille racle le sol, la portière claque devant la barrière métallique, la voiture roule, passe sous le toit plat, puis devant le magasin, elle est arrêtée entre les deux panneaux de sens interdit. Les deux jeunes hommes passent le chambranle vide, le battant est tiré vers l'extérieur, le visage du jeune homme aux cheveux longs sur la nuque est baissé vers l'étagère installée près de l'entrée, la fillette passe le long du vantail fixe, elle longe le bout de mur qui fuit vers la sortie, en se glissant entre lui, la poubelle et le panneau rond.

L'enfant roule sur le vélo devant les pompes à essence, il est rejoint par les deux autres mômes près de la porte en bois, du côté de la laverie. Trois petites bicyclettes sont posées contre le mur qui prolonge la vitrine de la laverie, la roue avant de la première machine est tournée dans le renforcement que creuse l'encadrement de la porte. Les enfants sont face à la grille illuminée, elle dessine de gros losanges aux bords blancs, le pilier blanc la sépare de l'immense grille gris foncé qui trouble l'obscurité du gouffre. Les enfants font des gestes, parlent fort, les deux garçons sont immobiles, tournés vers la grille. Les voix sont couvertes par le bruit de la fumée qui frappe la carrosserie grenat près du mur du fond, la voiture est située derrière le grand panneau GONFLAGE, l'homme tient le long fusil d'où est projetée la vapeur, il longe la voiture en dirigeant la longue tige vers elle, ses bras sont levés et le jet glisse sur le toit en faisant le rideau flou, il y a le bruit mat et tout s'arrête. Le bruit va et vient avec les bras qui se meuvent rapidement de haut en bas, l'homme passe entre le mur et la voiture, il est à l'arrière, l'eau glisse sur le coffre plat et s'élance sur le tremplin de la vitre arrière, il y a le pétard qui explose sous le toit. Les trois enfants ont le visage tout contre la grille illuminée, ils sont deux vers le pilier à accrocher leurs doigts à la clôture épaisse, le plus petit marche, ses bras sont tendus sur le guidon de la bicyclette, il pédale debout, le garçon roux passe devant la vitrine de la laverie pleine de lumière.

La portière est entrouverte, la tâche claire remue dans la fente, la voiture blanche passe devant la boutique, s'immobilise le long du trottoir où la poubelle vermillon se dresse, la jeune fille marche, s'arrête,

la portière claque, le jeune homme passe l'arrière du véhicule, il marche en compagnie de la fille sur la piste de distribution, il y a les voix qui s'élèvent de l'endroit où ils ont disparu, le métal du pistolet qui se cogne, la jeune fille porte les cheveux très longs et le maillot orange, la bouche remue dans le visage tourné vers le haut panneau de prix, elle fait le bruit, la tête apparaît et cache le visage de la jeune fille qui s'incline, puis c'est son profil qui apparaît en dissimulant l'autre. Le visage de femme arrive, il y a la main qui se pose sur l'épaule de la jeune fille, l'échange qui s'accomplit sur les joues, la fille aux longs cheveux est assise dans la voiture près du trottoir, la femme court sur la piste, ralentit, frappe à la vitre, elle est inclinée, il y a « à Rennes... de toutes façons... » qui émerge du bruit ambiant.

L'homme tout habillé de blanc exécute des pas très courts, il est à l'intérieur de la laverie, le buste pivote en même temps que le tissu noir dans les mains, les tâches blanches et grises changent de formes dans le large hublot cerclé de noir.

La porte du magasin claque, la femme marche le long des pompes, la masse de cheveux frisée est relevée haut sur la tête, les doigts à plat emmènent la mèche vers les tempes, l'autre main pousse le battant.

La voiture vert métallisé est garée devant le mur qui prolonge la vitrine de la laverie, partant en diagonale du centre du haillon la fine barre noire longe le joint sombre de la vitre arrière, les deux tiers de la vitre sont couverts par le reflet clair, dans l'ombre il y a le cercle blanc, la lettre « A » de couleur rouge, l'ombre est orangée dans sa profondeur, les lumières s'éteignent. La voiture sombre est immobile devant le gouffre noir, l'homme marche à reculons, le bras est tendu devant lui, la main tient le flou vertical gris, la portière claque, la voiture passe près de la longue grille à demi ouverte, elle pénètre dans le gouffre éclairé.

La lumière clignote vite à l'avant de la voiture rouge frôlant le muret, le bruit des clés transparait derrière le moteur qui tourne, l'homme moustachu agite le métal dans les crans du vantail de la boutique.

Les lumières de la laverie brillent, ainsi que l'enseigne lumineuse plaquée à la bande vermillon au dessus de la vitrine côté station. Le gouffre, entre la grille aux losanges et le mur du fond, laisse apparaître sa longue haie métallique grise, il devient noir. Les poignées surgissent de chaque côté du battant de la porte du magasin, elles dessinent deux rectangles blancs et mats en aluminium, la poignée extérieure forme l'angle et se prolonge en une surface rectangulaire plus brillante qui se réduit vers le carré alors que le battant se ferme, les clés tintent.

Les deux reflets fuient la vitrine de la laverie en direction de l'extincteur, les bras de la fille sont pliés, les mains s'appuient sur la poitrine du jeune homme, le buste a des petits mouvements vers l'avant, l'angle de l'articulation des bras se resserre, le jeune homme est immobile, assis sur le dossier de la chaise, les genoux près du ventre de la fille dont les bras encerclent le cou du type, leur visage est collé face à face, l'un contre l'autre, la fille pousse sur la poitrine du jeune homme avec le plat de la main. Elle est inclinée le long du hublot ouvert, le bras et l'épaule fouillent dans le cercle noir, il est 21 h 05

*lundi 28 août*

il est 21 h 33, les deux bicyclettes gisent sur le sol, le noir enveloppe le cadre de chacune des machines, leur emplacement et posture sont semblables, le guidon s'élance droit en l'air, parallèle au mur bas soutenant les vitres du magasin. La leur vient de la boutique et nappe largement le sol devant la porte vitrée, l'adolescent soulève le vélo, les deux garçons pédalent sur la piste.

Le battant de la porte du magasin s'ouvre à l'extérieur, le montant métallique horizontal sépare le vantail vitré en deux, le bas de la grande poignée carrée débute sur la ligne inférieure du montant, la poignée mate

le déborde et prélève un carré dans la vitre, la main arrive de l'intérieur du magasin, se saisit de l'épaisse clenche, la porte claque.

La musique sort de l'engin à deux roues debout devant la pompe SUPER, il y a beaucoup de bruits secs et métalliques, ternes, la forme casquée pousse la machine sur la piste, l'engin est sur la béquille, les larges bavettes montant jusqu'au guidon font face au magasin, la roue arrière se détache du sol, celle de devant y colle, la machine est seule avec la musique forte, le moteur aigu s'éloigne.

Entre le grand panneau GONFLAGE et le pilier à angles nets, la ligne de lumière épaisse s'étend verticalement, le bord du pilier tourné perpendiculairement au mur très lumineux du fond de la station réverbère le blanc aveuglant. La colonne parallélépipédique soutient une des poutres de soutènement qui s'allongent sous le toit. Il y a l'autre poutre de soutien, au plafond, qui longe le mur du fond, elle cache les néons qui jettent la lumière extrêmement blanche sur la paroi très blanche.

La porte de la boutique claque, l'homme marche en sifflant, le bruit de clés vole, se tait, s'enferme dans la main de l'homme, elles sont prises par la paume et les doigts une nouvelle fois en faisant le bruit différent. Les quatre longs tuyaux très fins, sans couleur, s'éjectent du muret droit et haut vers le ciel. Ils se décalent et deviennent troubles à l'instant où ils se superposent à la puissante lumière blanche du mur du fond, à cet endroit leur verticalité est nettement déplacée, chacun des tuyaux forme un angle juste au niveau de la ligne inférieure de la poutre qui coupe la lumière sous le toit. Les tuyaux continuent ensuite, en légère diagonale alors qu'ils passent dans le reflet blanc projeté à la surface de la poutre. Ils prolongent leur ligne au delà de la limite du toit, la femme suit le chien qui s'arrête devant la porte de la boutique, la laisse creuse la courbe, la femme tend le bras en avant, applique sur la poignée le bas de la paume de son poing serré, la porte claque.

Le point brille un court instant sur le sac à main, le chien marche en levant la tête vers la femme qui le suit, qui porte quelque chose à sa bouche, la laverie se vide de toute la lumière.

Il y a le bruit d'eau pressée et chassée, il vient du côté des rideaux de fer tirés, au delà du magasin, il y a le silence. L'homme moustachu est dehors, immobile, tourné face à la boutique, les bras nus balancent d'avant en arrière, d'arrière en avant, les mains se percutent devant lui au moment où il y a le claquement, elles se rencontrent encore devant lui, elles claquent, l'homme continue le mouvement des bras. La femme et les deux petits enfants passent près du muret, le battant entre par le chambranle du magasin en même temps que la femme suivie des enfants, l'homme moustachu est derrière, le bras passe au dessus des deux petits, la main se pose sur la porte, l'homme rejoint l'avant de son bras, les doigts glissent à l'intérieur de la boutique, le battant se ferme.

Le noir envahit tout, sauf l'écran de la pompe GAZOLE et sa ligne orange qui se montre. Les reflets brillent sur le mur du fond, des granules font le relief, tout est très sombre. L'enseigne LAVERIE illumine aussi, elle répète sa forme au dessus d'elle, de manière floue, la poignée cogne plusieurs fois dans le vantail, l'homme marche, passe devant la vitrine de la laverie donnant sur la rue. La vitre est rayée d'affiches traçant la ligne courbe et cassée, il est 21 h 59

*vendredi 01 septembre*

il est 21 h 33, la longue voiture grise est garée le long du muret, le reflet intense éclate sur la carrosserie, il disperse ses rayons autour du centre blanc. Il y a le petit point lumineux, vert, juste au dessus, il se situe un peu au delà de l'intersection que tracent les lignes noires perpendiculaires du bord de la vitre. La longue trace claire longe le joint vertical, le gris sombre du haillon la tranche. La lumière

réverbérée par le mur blanc et brillant du fond de la station peint l'intérieur des vitres, elle devient gris foncé sur le pare-brise bombé, teintée d'ombre sur la glace où la courbe noire émerge. L'homme marche, la tête frisée est baissée, tournée vers le muret, il se met face à la pompe GAZOLE, les boucles de ses cheveux dépassent le sommet de la pompe, la carton rectangulaire à lignes noires s'élève et coupe le visage, l'homme porte une chemise bleue, il entre par le battant de la porte du magasin poussé vers l'intérieur.

La tête bouge dans les vitres, elle forme une tâche noire pleine de mouvements sous la lueur orange qui habite la boutique, le cercle jaune atténue la lumière au dessus de la tête de l'homme. La laverie est dans le noir, beaucoup de rayons explosent du petit soleil très blanc qui s'échappe à l'angle des deux vitrines.

Le bruit du pistolet se déclenche, la silhouette est debout, parallèle au tuyau noir qui s'élève au dessus de la pompe, il termine sa montée dans l'éclat lumineux courbé, redescend en se dédoublant. Il y a les bruits de bouches qui claquent sous le toit, le tuyau va et vient verticalement, le sursaut le secoue, les va et vient sont plus courts, il y a l'autre sursaut, le pistolet bourdonne par à-coups, l'homme marche avec le brouhaha autour de lui, le moteur tourne, la voiture roule.

Les voix se répercutent dans la vitrine de la laverie, les trois adolescents marchent sur la piste de distribution, il y a les deux qui suivent le garçon à quelques pas devant eux, leur visage se dirige vers le haut du chambranle, la porte de la boutique vient dans le claquement. La large nappe blanche et grise s'étend sur le panneau vermillon près de la porte vitrée, sa limite supérieure se confond avec la frontière horizontale du panneau, elle tombe très régulière le long des bords. A un moment, le bas de la nappe de lumière freine sa régularité, le reflet s'atténue en dessinant la ligne courbe, les lignes floues blanches du panneau vermillon refont surface.

Le scooter démarre, le halo s'étale par terre juste devant la roue, la silhouette casquée est tournée vers les deux adolescents, le moteur s'éloigne. Les trois adolescents sont immobiles entre les panneaux de sens interdit, le même espace vide les sépare, la fille glisse les mains dans le frottement de ses poches, elle porte un blouson fin et lisse légèrement brillant, il y a la grosse fermeture blanche qui descend de la gorge à l'entreceuisse. La femme sort du magasin, elle marche rapidement, la tête immobile, très droite. Le froissement léger court sur la piste, il entre dans le silence. L'agitation métallique, se tait.

La grille proche du gouffre noir au fond de la station laisse ses diagonales se dégrader jusqu'aux murs qui la cernent. La lumière blanchit fortement le métal. Les lignes transversales se cassent doucement à chaque losange que produit la grille, les angles s'arrondissent à chaque cassure, ils se font face, les deux autres coins des losanges sont aigus et alignés pointe contre pointe. La poubelle vermillon est dressée devant l'obstacle à creux, il y a le point brillant dans l'intervalle qu'elle laisse entre elle et le pilier. Ici, les traits sont gris sombre, s'éclaircissent en montant, ils deviennent très lumineux au moment où ils rejoignent les losanges de la grille. Au centre de l'étendue métallique flotte le panneau rond cerclé de rouge, il surnage dans une surface de losanges aux bords sombres, les lumières s'éteignent dans le gouffre, la lumière des néons fond dans le mur sous le toit, toute la station se trouve dans le noir.

Dans le magasin la lueur verdâtre est bloquée derrière les fenêtres. Il y a la longue et mince vitre au dessus du double battant de la porte de la boutique, la lumière verte l'emplit totalement, la bande colorée se prolonge en haut de la vitre située le long du vantail, elle garde la même taille dans sa hauteur, la matière verte tient seule, sans l'aide du montant en aluminium marquant la limite de la vitre mince qui enferme la lueur au dessus du chambranle.

Les enfants passent la porte d'entrée, le battant hésite par à-coups, il claque. Le haut des têtes longe le montant séparant la porte vitrée en deux, deux enfants parlent, ils marchent tous les six, la grande silhouette au maillot bleu foncé pose l'avant-bras nu sous les épaules plus basses près d'elle, le vantail claque, les clés butent, la portière se ferme, les deux lumières jaunes se collent à l'avant de la voiture, elle roule, suivie de deux carrés rouges, la voiture glisse entre les panneaux de sens interdit, il est 22 h 04



*lundi 04 septembre*

il est 21 h 32, la femme marche sur la piste de distribution, elle porte le sac en bandoulière serré sous le bras et relevé sous l'aisselle, le moteur grince, la voiture roule. La crépitation sourde retombe le long du mur de la laverie, les portières claquent, la lumière se réverbère très fort autour de la vitre arrière aux angles rigoureux, la tête de l'homme disparaît sous le haut de la portière, qui claque.

Le vantail enferme les bruits de voix, les trois jeunes personnes forment le triangle devant le magasin, il y a celle qui fait face à la porte et dont la jambe passe devant l'autre, le pied se plie, le côté du talon repose sur le bord du mollet, le bras est tendu sur le sommet du parallépipède vermillon. Le grincement se déplace sur la piste, la fille marche, le buste est penché en arrière, la nuque et la tête suivent la même droite, la bandoulière du gros sac se tend autour du cou, la masse rectangulaire se colle au ventre, elle est agitée d'à-coups lorsque la jambe s'avance, le grincement se répète. La fille plie les bras, les mains s'accrochent un peu au dessus de l'attache de la bandoulière.

La laverie est dans le noir, les vagues formes en aluminium se voilent dans la vitrine, disséminés parmi les traces claires les trous noirs réguliers sortent de l'ombre, le grand cercle obscur amène sa profondeur en surface, il est fixé dans la masse claire coupée par le rebord en ciment soutenant la vitrine.

Debout devant la porte de la boutique le garçon glisse le bout des doigts dans ses poches étroites. Il y a l'épaule, du côté de la poubelle, qui se relève, elle s'est approchée du cou, le bras est parfaitement droit, les doigts remuent à l'extrémité, le garçon marche, les genoux glissent sur le muret, il court, les pieds claquent contre le sol, résonnent dans la vitrine de la laverie.

Sur le pilier, près du grand panneau vermillon GONFLAGE, la pancarte épaisse allume et éteint ses deux rectangles jaunes et bleus, sans cesse, la lumière se répand en coupant l'ombre rapidement. Le pied tombe sous la portière, l'homme lance le bras derrière lui, la portière revient vers la coque de la voiture. Le bras s'allonge sur le battant, la porte du magasin s'ouvre, le jeune homme s'écarte légèrement, le battant claque, le jeune homme soulève la jambe en arrière en dirigeant son visage droit devant lui, il s'incline, il porte un bonnet blanc qui descend en demi-cercle sur l'oreille.

La portière claque et la vitre lance son reflet bleu strident, il se jette du coin de la vitre près de la poignée, il fonce en diagonale vers l'autre angle et se termine en pointe au milieu de la vitre.

« Bénni ! », c'est le bruit de bouche qui résonne sous le toit de la station, la fille marche, elle parle avec le jeune homme, il passe le chambranle, la jeune fille se met de côté pour entrer dans la boutique.

La lumière de la pancarte continue d'aller et venir sous le panneau cerclé de rouge. La surface parallèle au sol sur la poutre où est fixé le panneau rond brille lorsque l'éclairage se fait, il y a le plafond qui réverbère la brillance juste au dessus du panneau de signalisation, les lumières de la station s'éteignent, les lignes orange, fluorescentes, brillent dans la nuit.

Il y a la lueur verte dans le magasin qui éclaire les formes régulières, le reste se noie dans le flou. A la surface du mur sous les vitres l'ombre s'étend, elle forme la bande obscure qui joint le sol au montant horizontal des fenêtres, elle longe le large panneau orangé situé près de la porte d'entrée, le magasin est dans le noir, dans le coin d'une vitre la pancarte blanche adoucit ses limites. Les clés sonnent, elles crantent la porte, l'homme moustachu est debout, il est immobile dos à la boutique, la tête tourne autour du cou, il se déplace en lançant soudain en avant son pied le plus éloigné de la sortie.

L'homme en haillons marche, le museau du chien effleure le sol, la truffe conserve la distance et se déplace partout où le museau la porte, les antérieurs approchent le museau perpendiculaire au sol, le chien se remet en marche, l'homme se tourne dans la vitrine de la laverie, il est 21 h 59

*vendredi 8 septembre*

il est 21 h 30, le buste et la tête de l'homme sont figés dans la vitre de la voiture. Le visage s'oriente droit devant lui, la nuque est raide en haut du dos droit. La porte du magasin claque, la silhouette passe dans la lumière. Dans la voiture grise l'homme est immobile, les cheveux sortent un peu de l'ombre, la musique joue très fort, la jambe de l'homme est à l'extérieur de l'habitacle, la portière est perpendiculaire, elle rejoint la coque de la voiture, l'homme pénètre dans le magasin. L'homme marche le long du muret. Il porte la barbe et les cheveux très frisés. La voiture grise passe entre les panneaux de sens interdit.

Les deux grandes pancartes sur ressorts sont immobiles, le mur blanc du fond de la station reflète dans celle qui est la plus proche du grand panneau d'affichage des prix. Il y a la tâche noire qui se déforme alors que la surface plastifiée tangué, le panneau reste fixe. Les autres reflets changent leurs plis. Il y a la demi-lune rouge qui rétrécit le long du montant blanc, l'autre trace rouge qui se sépare du trait jaune épais, la courbe de la demi-lune s'incurve à l'intérieur de la couleur. Le long de l'autre montant parallèle le large reflet incandescent laisse place à une réverbération jaune claire lorsque la surface en plastique ondule. La trace rouge émerge.

Les deux hommes se déplacent en parlant haut. Il y a celui, proche des pompes, qui agite le bras en écartant les doigts, il porte un blouson brun, il casse le poignet en bougeant l'avant-bras. Le jeune homme marche en regardant dans le fond de la station, il ralentit, il est immobile légèrement en retrait de la porte du magasin, la tête se tourne vers l'intérieur, le buste tombe lentement en avant, le pied se soulève, se porte devant lui, le jeune homme fait un pas, s'immobilise, la tête est tournée vers la lumière de l'intérieur, le vantail vient clore le chambranle.

Le disque gris est de même taille que le panneau de sens interdit qui est situé juste au dessus. Il est traversé diamétralement par la barre épaisse qui s'enfonce dans le sol, deux pattes fines chevauchent le montant et s'appliquent sur la surface grise. Il y a les tâches sombres à chacune des extrémités, et la ligne noire longe le montant gris en dissimulant une partie des pattes. Le petit garçon sort de la boutique, il regarde devant lui en amenant quelque chose à la bouche, l'avant-bras abaisse sa perpendiculaire, la main est ouverte et tendue devant lui, il se tourne du côté des pompes à essence, l'homme le suit à quelques pas. Le jeune homme se jette hors du chambranle de la porte d'entrée, il fait aller et venir un long cylindre blanc dans ses doigts, il marche précipitamment. La clenche fait le bruit de métal glissant, le battant vient vers le chambranle, la forme au pull-over blanc disparaît après le montant de la fenêtre.

Le bourdonnement se propage sous le toit, la vitre noire se détache entre la pompe SUPER 98 et la grosse colonne blanche, la ligne très blanche fuse le long du sommet plat de la vitre, le clignotant passe entre les deux panneaux ronds. Il y a le rectangle de lumière rouge près de la porte de la boutique, il s'intensifie, s'atténue, le moteur accélère, ralentit tout de suite, il accélère, le rouge prend de la force, le scooter longe les vitres du magasin, le rectangle est très rouge, le casque en déséquilibre, il fait le bruit et tourne par terre autour de son centre qui se déplace. L'engin est debout, face à la porte du magasin, la lumière blanche éclaire la grande poubelle parallélépipédique, le jeune homme fait le mouvement en avant avec tout son corps, le moteur s'emballe, s'éloigne. Le moteur démarre sur la piste de distribution, la voiture roule, s'arrête entre les panneaux ronds rouges et blancs, les feux blancs s'allument sur la calandre, la machine se déplace.

Le rectangle blanc s'élève près de la porte dans la vitrine noire de la laverie, le sommet parvient jusqu'au milieu de la vitre. Il y a le léger relief qui brise la régularité du bord près de la porte. La base du rectangle repose sur le rebord en ciment au bas de la vitrine, un carré sombre, flou, se superpose au sommet dans l'obscurité de la pièce. Les lumières s'éteignent, brillent encore les deux lignes orange dans l'écran des pompes à essence, et la carrosserie de la longue voiture grise garée le long du muret. Les vitres sont très sombres, la partie de la coque longeant le muret est claire, deux foyers lumineux brillent aux extrémités.

Le foyer de l'aile avant sort difficilement du joint noir de la vitre qui lance sa pointe loin en avant du véhicule. A cet endroit la lumière s'étale, la peinture grise est jaunâtre.

A l'intérieur de leur cadre blanc, les panneaux sur ressorts étalent du noir. La lumière verdâtre se tait dans la boutique. La silhouette marche sur la piste avec le bidon dans la main, elle passe entre les panneaux de sens interdit. Les clés se cherchent peu de temps, cognent entre elles et sur le métal du battant. La forme humaine se déplace. Il y a le claquement du côté de la grande voiture, la portière se ferme, le moteur tourne, ainsi que la voiture entre les panneaux, les lumières fuient, il est 22 h 03

*dimanche 10 septembre*

il est 20 h 29, la jambe passe par dessus le siège du scooter, le pied blanc du jeune homme se cale près de la roue, son bras se faufile entre son buste et le dos du conducteur de l'engin, il tire sur la mentonnière du casque, le moteur geint, s'éloigne.

La voiture roule vers les rideaux de fer, tourne derrière le grand panneau GONFLAGE, elle contourne le pilier en longeant la pancarte clignotante jaune et bleue, elle est arrêtée entre les panneaux de sens interdit. Près de la porte d'entrée du magasin, la lumière orangée est intense sur le panneau vermillon, la musique se tait, la porte de la boutique claque, le jeune homme se faufile entre les calandres des voitures et la paroi vitrée du magasin, il marche lentement en balançant les épaules d'un côté et de l'autre de son corps, la porte se ferme, le moteur tourne, assis dans l'ouverture de la voiture l'homme tire la portière, le bruit de métal se mêle au moteur qui démarre, la porte du magasin claque, les deux jeunes filles se dressent devant la haute poubelle, celle qui porte les cheveux longs trie quelque chose au sommet du parallépipède, la musique joue très fort, rapidement, il y a beaucoup de basse, répétitive, les deux jeunes filles se déplacent, elles sont debout sur le bord abaissé du trottoir, le sac blanc balance au bout du bras tendu, la trace sombre à la surface se déforme, disparaît, revient en tournant, la lumière blanche vient éclairer le plot de béton près de la poubelle, l'arrondi forme la plaque de lumière intense, juste au dessous, succédant à une bande d'ombre, le bord du trottoir s'illumine d'un carré blanc, la bande de lumière s'atténue, elle se plaque sur la piste jusqu'à la calandre de la voiture où elle prend sa force dans deux foyers très blancs, la voiture démarre, la lueur mincit sur le plot de béton, la jeune fille aux longs cheveux soulève le blouson en baissant la tête, tire sur la dernière bande du pull-over rayé, elle est tournée vers les pompes à essence et sa main écarte le pull-over, se glisse dans la poche, elle tend le bras vers le fond de la station, l'autre fille tient l'objet rond par la lanière, le noir apparaît, dessinant un trou, puis le blanc lorsque l'objet tourne autour de ses doigts, le creux sombre revient, l'autre fille se déplace, celle qui porte le casque se tourne, incline légèrement le buste en secouant lentement la tête, le battant de la porte du magasin entre, le feuillage trace sa ligne épaisse dans le vantail fixe, la femme tient le rabat du sac à main en l'air, contre son ventre, il retombe, les doigts remuent à la surface, le moteur démarre.

Dans l'écran de la pompe SUPER la ligne discontinue orange fluorescente change de forme, se voile sur les bords, sa longueur reste la même, le trait du centre est immobile, les deux traits extérieurs se troublent, varient leurs limites, elles s'épaississent, se creusent. Le halo balaie le mur sous les vitres de la boutique, le carré, au bord du trottoir, brille, il s'arrondit à cet endroit, la ligne perpendiculaire fuit la station en longeant le mur orbe du magasin qui donne sur la rue.

La lumière est très jaune, s'efface, le bras pousse la portière. Sur la vitre arrière de la voiture sombre quatre points lumineux s'alignent, les deux points du centre se nourrissent l'un l'autre de leurs rayons. La

barre en aluminium prend un reflet, le perd avec le claquement de la portière, le moteur strident démarre, la voiture recule, elle roule, la courte ligne noire s'élargit en allant vers la surface du toit.

L'ombre est parallèle au tuyau qui s'élève de la pompe SUPER, le tube noir longe l'ombre, fait sa courbe en l'air, redescend dans le sommet de la tête de la silhouette apparaissant derrière la voiture, la tête se tourne vers le magasin, revient dans le prolongement du haillon.

Les deux formes sont proches l'une de l'autre, il y a celle qui est affaissée sur le plot de béton près de l'entrée, la nuque se plie en arrière, le visage est levé vers la silhouette qui tend les jambes sur la bicyclette, la roue est perpendiculaire au cadre de la machine, le garçon regarde vers les pompes, il porte la veste de survêtement bleu avec les rayures blanches sur les manches. Le moteur démarre. Le vélo roule, les genoux du garçon dessine les cercles dans l'air. Le rectangle de lumière blanche éclaire très fort la partie basse de la grande porte aux multiples carreaux noirs, les néons sur le mur du fond, les lumières de la station s'éteignent.

Les jappements résonnent, le chien est debout sur ses quatre pattes, il jette la tête et le museau en avant en lançant ses cris, les oreilles sont à l'équerre, le postérieur dissimule une partie du plot de béton proche du muret, le chien est muet, paralysé, il regarde devant lui, la silhouette bleutée s'immobilise entre l'animal et le magasin, le visage se baisse dans la main ouverte qui s'élève, l'autre main blanchâtre tend le doigt, il bouge à la surface dans la paume, le chien conserve l'attitude statuesque, l'homme s'éloigne, l'animal marche devant lui au bout de la laisse.

Les traces tourbillonnent dans la laverie, au centre des deux grosses machines jaunes. Près du portemanteau, les traces blanches se tordent, le jeune homme est debout le long de la forme au maillot blanc penchée dans le trou, le bras de la jeune fille entre dans le cercle noir, le linge blanc surgit, la main de la fille saisit un coin de l'épaule. Le jeune homme en bleu incline son corps à l'équerre, sous sa main le rectangle balance, il marche, passe devant le portemanteau perroquet. La camionnette démarre le long du mur prolongeant la laverie sous le toit de la station, les lumières éclairent la poutre sous le plafond, le côté du pilier blanc vers les pompes et le mur que longe la camionnette, au centre de la lumière il y a le gouffre noir, rectangulaire. Les clés s'entrechoquent dans la porte du magasin, la main claire agite la poignée. Le linge ocre tourne dans le hublot, les courtes lignes blanches passent dans la vitre, disparaissent. Dans l'autre grosse machine carrée les traces jaunes et blanches s'enroulent, se déforment, tombent, les franges se tordent, il est 21 h 02, la laverie conserve la lumière

### *mardi 12 septembre*

il est 21 h 31, le roulement et le battement s'échappent de la voiture qui entre dans l'espace de distribution, le couinement soudain du moteur diesel se tait devant le magasin, la porte de la boutique s'ouvre, la femme surgit de l'aile arrière, les doigts tiennent la veste fermée sous la gorge, l'autre main plonge vers la portière.

L'inscription GAZOLE est illuminée dans le rectangle vermillon qui surplombe la pompe de carburant. Entre eux, les centres des lignes horizontales de la pompe et du rectangle sont un peu décalés. Dans l'espace qui sépare les deux formes régulières apparaît sur un autre plan le haut panneau vermillon. Il s'élève sur le mur blanc au fond. Juste sous la ligne traçant le sommet du haut panneau, il y a le cercle noir rempli de blanc, les signes vaguement rouges et noirs flottent au centre. Sous le dessin rond trois lignes floues blanches et épaisses, s'étendent, elles gardent la même étendue vermillon jusqu'au bord du grand

panneau. La quatrième ligne pénètre l'angle supérieur de la pompe. L'écran affiche ses trois traits orange fluorescent, la ligne discontinue est épaisse à l'extrémité, puis mincit, devient accidentée.

Le pied de la jeune fille se lève, la jeune fille glisse entre le panneau de sens interdit et le mur, les battants métalliques se frôlent bruyamment dans le chambranle. L'intérieur du magasin est très lumineux. Dans les vitres du double battant traversent trois fines bandes blanches, chacune d'elle est chargée de couleurs, de reflets, de formes. Le moteur cale, devant la pompe SUPER l'ombre est très profonde sur la luminosité puissante du mur blanc au fond, du toit de la voiture s'élève une forme repoussant la masse noire des cheveux, la tête se baisse en arrière en s'agitant, le rectangle de lumière bleue affiche le mot SUPER dans les vitres arrières. L'ombre tient le haut de la portière côté passager, elle se baisse dans l'habitacle, la porte du magasin claque. Le bord le plus long du triangle transparent longe la vitre arrière de la voiture, au bord de la ligne perpendiculaire se dessinent le point lumineux et le léger trait clair, la portière claque, le moteur démarre, l'ombre glisse sur toute la longueur de la carrosserie.

Les feuillures du double battant se froissent, claque la porte, l'homme est dehors, les mains sont enfilées dans les poches, il marche sur la piste, le bras passe juste au dessus de la hanche vers le dos, le visage se dresse vers le ciel, il se déplace en direction du magasin, les doigts lâchent la large poignée, l'avant-bras emmènent la main sombre à l'intérieur, la porte se ferme.

Sur les bandes blanches traversant la transparence de la double porte sont entreposées les couleurs de plus en plus foncées en descendant les degrés vers le sol. En haut, les bouteilles jaunes, orange, transparentes se mêlent à la lumière puissante qui se jette du plafond. Au même niveau, sur le bord du vantail, la réverbération intense lance de nombreux rayons blancs. Sur la ligne blanche du dessous les formes noires et oblongues s'élèvent, la bande jaune parcourt tout l'amas en longeant la base. Il y a les reflets, légèrement cerclés, juste sous les parties qui s'évasent vers le haut. La troisième étagère soutient la bande rouge surmontée d'une masse noire, mouvante, irrégulièrement plane. Sous la troisième bande blanche, le vide est très sombre, les lumières s'éteignent dans la station.

La porte fait le bruit de clenche, les clés celui du porte-clés. Les bruits de métal se prolongent, ils se déplacent sur la piste, régulièrement, il y a le son grave, les trois plus aigus à peu près dans le même ton, le rythme continue vers la laverie, les clés résonnent sous le toit, le bruit s'assourdit dans un étau brusque, la porte du magasin claque, les clés recommencent le bruit qui se déplace, l'homme s'éloigne, il relève la manche du blouson bleu.

La station se noie dans la nuit. Sous la bande vermillon bordant le haut du rebord du toit l'espace blanc se peuple de la meute d'ombres, les traces se dessinent, intensément noires, grises, aux limites imperceptibles, il y a celles qui traversent toute la hauteur de la surface claire, celles qui émergent du bord inférieur de la bande vermillon et se noient immédiatement dans la clarté, il est 22 h 00

*lundi 18 septembre*

il est 21 h 32, la jeune fille marche sur la piste en compagnie du jeune homme. Le mouvement de leurs jambes est lent. La fille est vêtue d'une cape en matière imperméable brun clair, les plis du vêtement s'élargissent en descendant son corps, le bas s'évase en haut des cuisses, le pan à la boutonnière se plaque sur le côté de la cape.

Sur la bande vermillon qui longe le sommet du rebord du toit le reflet blanc rectangulaire est coupé par la rainure creusant le plastique, sur le bord de la ligne creuse et sombre qui s'allonge sur toute la longueur du

toit brille intensément le mince reflet, il est de même largeur que le rectangle s'étendant au dessus du sillon.

La lumière blanche brille à l'arrière de la voiture, le clapet de la pompe claque, le capot du véhicule étend sa surface blanche, elle devient grise sur l'aile, les lignes oranges fluorescentes de l'écran de la pompe GAZOLE grouillent à leurs extrémités, le pistolet s'enfonce dans le métal. Au dessus du carré vitré du distributeur les affichettes blanches se dressent, immobiles. La porte arrière assourdit le silence en claquant, l'ombre vêtue de vêtements foncés marche en lançant les jambes à distance et vitesse régulières, la main blanche se porte sur la mèche de cheveux, elle glisse vers l'oreille.

Le reflet blanc rectangulaire suinte de la longue bande vermillon, il est légèrement voilé, filtré, le blanc est léger, lunaire, alors que le gros volume carré dominant l'ensemble de la station-service lance la lumière blanche très forte, là, autour du mot TOTAL, les traits épais bleus, rouges, oranges, se plaquent sur la lumière intense.

La surface du grand panneau sur ressorts déforme les reflets du mur blanc, la légèreté de la protection de plastique se gondole. L'ombre entre dans le reflet clair, le traverse, se déforme, le tord, la surface transparente bouge et défigure la réverbération, le reflet rouge très lumineux en ligne courbe s'étire jusqu'au montant supérieur du cadre blanc.

La ligne d'angle de la poutre de soutènement, et le plafond, s'éclairent, s'effacent, successivement, vers le pilier soutenant le haut panneau GONFLAGE. La surface blanchâtre brille, s'assombrit, la lumière clignote du côté de la piste abrité par le toit. De l'autre, vers les rideaux de métal, la nuit règne derrière l'écran de lumière que jette le néon situé juste au dessus du haut panneau de couleur. Il y a la sombre et large trace aux lignes régulières sur le rideau de fer coupé par le pilier, le sombre est noir, les lignes blanches et grises s'en échappent par le bord, les autres rayures épaisses soulignent la tâche régulière et s'étendent, s'empilent jusqu'au bas du store métallique, en alternant le blanc et le gris.

L'homme au blouson bleu longe le muret, le visage est baissé dans le coin que forment le petit mur et la piste, il marche les mains dans les poches, il porte un pantalon clair, la feuillure du battant lâche le loquet, le bras de l'homme est tendu en avant, la porte du magasin claque.

La laverie est dans le noir, seuls apparaissent les reflets lumineux dans la vitrine, les affiches claires. Il y a le reniflement sur la piste, l'homme moustachu se déplace lentement, il baisse la tête, la relève, la nuque est perpendiculaire au dos, les bras tombent droit dans les poches, l'homme est immobile, les bras disparaissent derrière lui au niveau des coudes, il est debout entre les deux panneaux de sens interdit, la porte claque, les lumières s'éteignent. Dans le magasin, les lueurs verdâtres et orange se séparent. Les lumières orange éclatent régulièrement à l'intérieur de formes mesurées, le vert passe en fond lumineux, il baigne la boutique, qui s'assombrit. La lueur verdâtre subsiste, le trait de lumière blanc et rouge coupe le battant immobile de la double porte. Il y a la lueur qui passe sur le bord épais du panneau vermillon près de l'entrée, le point de lumière blanche qui brille dans la vitre du vantail, il lance des petits rayons, le halo se plaque à la vitre en descendant au sol, il s'évanouit. Il y a les coups de métal secs dans la porte, le noir est partout, il est 22 h 00

*mercredi 20 septembre*

il est 21 h 30, le jeune homme ôte les lunettes, qu'il glisse dans la poche de poitrine de la veste blanche. Le calme règne sur la station service. La lumière seule, à certains endroits, perce la paix apparente. Il y a l'immense écran blanc que déploie le mur du fond sous le toit où la lumière éclate de

manière continue et stridente. La lumière est encore plus forte en haut du grand panneau qui indique les prix, le mot TOTAL apparaît au sommet, au centre de l'éclat blanc puissant, le phare domine toute la station. Les inscriptions se brouillent sur la bande vermillon parcourant le rebord du toit, la lumière qui en sort est très forte, elle affole les lettres qui deviennent invisibles. Les rayons s'échappent verticalement, il y a les parties plus sombres dans la masse lumineuse, elles-mêmes couvertes d'un fin voile blanc. Les indications L'Entretien et Le Lavage se dégagent au dessus du tas de lumière, ils sont translucides, lisibles, et s'inscrivent à demi sur la partie supérieure du rebord du toit et à demi dans l'air, au dessus. Ils forment une pente légère descendant vers la fin du mot qui grouille de l'intense lumière sortant à cet endroit de la bande de plastique.

Sur le ruban vermillon surplombant le magasin, il y a le gros paquet de lumière, il est de même matière et de même intensité que les deux tas lumineux occupant la longue bande du toit. La lumière est entassée, rien ne s'élève.

La clenche fait le bruit, les clés tournent, elles cognent le métal de la porte du magasin, il y a le court bruit de mots sur la piste. La forme se déplace. A quelques pas devant elle le point de lumière progresse, jette de petits rayons dans l'espace, accompagnés de sursauts, il disparaît derrière la pompe à essence, les deux formes humaines marchent côte à côte entre la rangée de pompes sous le toit et le mur blanc, la serrure tourne dans la porte de la boutique, qui claque.

L'ombre vague occupe le centre de la pancarte sur ressorts, sous le reflet obscur les lignes troubles horizontales étendent leur épaisseur les unes vers les autres. Dans la partie supérieure, le long reflet lumineux traverse le panneau, il s'étend d'un montant à l'autre en une double ligne vert-bleuté qui débute par un point jaune se vidant de ses rayons, et allonge sa concavité jusqu'à l'autre montant vertical. Les deux points lumineux clignent, le fragile reflet sur la portière s'échappe vers l'aile avant, la portière claque. L'ombre est immobile devant la porte de la boutique, la nuque se plie en avant, le chien a le museau à terre, son cou s'allonge en direction du plot de béton, le battant claque, la trace jaune bouge dans le vantail transparent. La forme progresse sur la piste, le buste se tient droit, un peu incliné vers l'avant, le bras se porte devant l'ombre, la porte du magasin claque. La silhouette se déplace en pliant le genou sur le côté du corps, l'autre jambe s'avance, très tendue, la base du tronc se décale des hanches, revient dans l'alignement du corps en même temps que le genou finit son cercle en dehors de la masse humaine. Elle passe le point de lumière rouge dans la vitrine de la laverie.

La forme humaine marche, l'avant-bras se tend, se dédouble devant elle, il se termine en pointe trouble, le moteur démarre, la lumière orange clignote sur l'aile, juste avant la fente et la portière.

Dans le panneau sur ressorts le long reflet double, dont la ligne supérieure est diaphane, est surmonté d'une forte réverbération épaisse, bleue, elle disparaît, les lumières s'éteignent. Les deux lignes oranges fluorescentes sont parallèles dans l'écran de la pompe, la plus haute est décalée vers le pistolet, sa lumière est moins intense, elles s'éteignent, reparassent.

La porte du magasin claque doucement, la silhouette est immobile dehors, la tête sombre s'aligne sur le montant de la fenêtre, au bout de la série de vitres. Les lumières jaunes intenses se déplacent le long de la boutique, elles grossissent, elles sont immobiles sur la calandre de la voiture garée le long de la porte, le moteur tourne régulièrement, la porte claque. Le reflet très blanc, surmonté du tissu rouge, disparaît dans le battant fixe de la porte d'entrée, qui vient doucement contre la feuillure immobile, elle claque, le chien courbe son corps autour du plot de béton, il devance l'homme, ils sortent de la station.

Il y a le reflet blanchâtre dans la laverie obscure, il miroite sur le bas du pilier situé près de la porte. Le vantail du magasin claque, trois formes se séparent, celle au vêtement clair marche le long du muret, les deux autres s'approchent, la poignée percute le métal du battant, plusieurs fois, le bruit des clés s'éloigne, il est 22 h 00

*dimanche 1 octobre*

il est 20 h 30, le bourdonnement d'une pompe gronde sous le toit de la station, la silhouette progresse sur la piste, tête baissée, les doigts serrent le bout de la manche de la veste, la portière claque. Derrière les pompes, la carrosserie de la voiture blanche se confond au mur du fond. Apparaissent les vitres, la demi-lune des roues au dessus du muret bordant la piste, le reflet brillant longéant de manière oblique la vitre arrière, tout ça sépare la voiture du mur blanc immaculé, le pistolet claque dans la pompe, l'espace noir de la portière entrouverte provoque une nouvelle séparation du blanc.

Les formes remuent, la porte de la boutique s'ouvre, le jeune homme incline le côté du visage au dessus de la portière, le corps glisse dans la voiture, les doigts disparaissent à l'intérieur, elle roule. Le vantail du magasin passe dans la vitre du battant fixe, le bruit de sac en plastique s'échappe des mains de l'apparence humaine, le froissement change de main.

La haute silhouette se baisse à l'arrière de la voiture, elle s'avance derrière la coque en tendant le bras. Il y a le bruit de clés et de métal plus lourd sur le haut de la pompe à essence, la pompe ronfle, le trait lumineux est arrêté sur la vitre de la portière arrière, il s'effile jusqu'au point brillant dans l'angle aigu de la vitre. Le grand jeune homme sort de la boutique, il marche, le buste est très droit, penché en avant, il forme un angle obtus au bassin, avec les jambes, une ombre toute droite s'échappe de sa bouche, la voix grave sort de la vitre ouverte, la musique se vide de cassures et de sons aigus entre les deux panneaux rouge et blanc.

Il y a le claquement à l'entrée de la voiture blanche dans l'enceinte de la station, la crécelle du frein à main se tait, le bourdonnement s'étale régulièrement autour de la pompe SUPER, les traits orange se déforment dans l'écran en gardant leur axe horizontal. Le silence est, les clés tintent, le profil se déplace, la coiffure est collée au crâne, le battant claque, l'homme sort, il replie un reflet dans sa main, la portière claque, le moteur démarre en criant, se calme, la petite voiture roule, l'engin accélère hors de la station. L'homme frappe dans les mains, le chien se retourne, il trotte devant l'homme, regarde devant lui. La voiture s'arrête devant le magasin. La calandre approche le grand panneau vermillon placé près de la porte, le reflet intense jaune frappe la surface orangée en un point épais, puis le foyer s'étend en vagues plus ou moins claires, sans régularité, sur le bas du panneau, là, aucune inscription n'apparaît. La réverbération jaune s'atténue en se déplaçant vers le bord de la grande pancarte épaisse, elle passe rapidement dans la vitre du battant, la voiture s'arrête, elle roule en marche avant.

La laverie déserte est éclairée, les deux grands cercles noirs percent les machines carrées et jaunes. Il y a le trait sombre qui barre dans la largeur la masse jaune de la machine, il est parallèle au rebord de ciment soutenant la vitrine et situé sous le hublot obscur. L'affiche pénètre de son angle le cercle noir et prolonge l'ombre au dehors du hublot jusque sur la surface claire, elle la déborde.

Le chien se tient sur ses petites pattes qui se déplacent très vite, il approche la truffe de la haute poubelle près de l'entrée du magasin, il tend la nuque, le museau, la laisse traîne, l'homme dépasse l'animal, le chien marche, il double l'ombre, la laisse se tend longuement, tous les deux passent dans la vitrine de la laverie, les lumières de la piste renoncent. Deux hommes sortent de la boutique, le bruit de clés se tait, l'homme à la chemise à carreaux porte une boîte, il sort de la laverie, le tintement des clés traverse la station.

Le moteur cesse de tourner devant la pompe GAZOLE, l'écran est noir, l'apparence se déplace vers les autres pompes sous le toit, la portière claque, la voiture roule. Les lumières de la laverie s'éteignent, la boutique est noire, les clés percutent le montant métallique du battant, il est 21 h 01



*mercredi 04 octobre*

il est 6 h 33, c'est le dernier jour et je suis en avance. La station-service est calme, pas de bruit, de lumière, d'être humain. Autour le vent souffle fort. Des arbres, les feuilles se frottent entre elles, il y a le bruit de la mer qui monte. L'air est doux. La feuille est soulevée par le vent, la feuille jaune glisse vers la piste de distribution. Les nuages se déplacent rapidement dans le ciel, le vent fait trembler tout le paysage. La laverie s'illumine. Il y a les deux reflets sur la longue bande vermillon au bord du toit. Au dessous, le large rebord a encore blanchi, le blanc devient très blanc.

Le vélomoteur arrête le bruit devant les vitres de la boutique. L'engin est garé en diagonale le long du mur vitré à hauteur d'homme, la silhouette pose le pied sur le bloc moteur, le genou fait l'équerre, la tâche claire du visage enfermé dans le casque est tournée vers l'extérieur de la station.

L'homme est tourné dans la vitrine de la laverie, les mains glissées dans les poches, le chien tire sur la laisse, ils se déplacent tous les deux, ils traversent la piste, ils passent près du vélomoteur. La voiture roule, la portière claque, le bruit de clés se déclenche, la jeune fille baisse le visage, le bruit du métal cogne le battant de la porte du magasin, la jeune fille entre dans le noir, le battant vient. L'homme suit le jeune homme sous le chambranle, les lumières s'allument dans la boutique, partout dans la station.

Le chien se tient debout sous le panneau de sens interdit situé sur le morceau de trottoir près de la porte, la silhouette au casque bleu est immobile face au vélomoteur, le bras ganté se tend, il ramène le guidon, la roue avant, le moteur démarre, s'arrête derrière la pompe sans écran. Il y a le frottement d'une chaîne glissant contre une arête métallique, le chien couine, l'homme s'incline vers l'animal, les bras tendus vers la base du panneau rond, le chien couine, la chaîne claque sur le montant gris, le chien et l'homme marchent sur la piste, ils passent dans la vitrine de la laverie. L'accélération du vélomoteur abandonne la station.

La jeune fille entre dans le magasin, le visage se penche vers les mains qui s'approchent et remuent, le battant s'ouvre à l'intérieur de la boutique. La jeune fille apparaît dans la vitre, le bras lâche la porte, elle revient doucement dans le chambranle, la fille longe le mur qu'elle serre en frôlant la voiture. Elle disparaît vers la grande porte aux carreaux noirs, sa tête glisse sur le toit de la voiture, elle marche, il y a le cylindre rouge au bout de son bras, et le tuyau noir, qui balancent, la jeune fille soulève l'extincteur et le glisse dans le panneau creux près de la pompe SUPER, elle pose un objet sombre vers le panneau GONFLAGE, passe sur la piste avec une longue tige dans la main, ses bras sont repliés et appuient contre le battant de la porte dans le mur qui prolonge la laverie, elle marche, son bras se tend, le vantail du magasin entre, elle le suit, la porte se ferme.

Le jeune homme marche avec l'objet rectangulaire dans la main, son corps s'incline près de la pompe SUPER, le pan de son blouson se joint au bras qui descend derrière le muret, l'autre bras tient le pistolet brillant, le jeune homme raccroche le bourdonnement, il marche, pose le bidon devant la pancarte qui se trouve près de l'entrée du magasin, le battant claque, le corps se baisse, se saisit du bidon, il y a le temps d'arrêt sur un pied puis l'homme continue à se déplacer sur la piste, il marche lentement.

Le sac en plastique change de main, il forme une petite boule au bout du fil raide et blanc qui monte jusqu'au poignet, l'homme glisse la main dans la poche. Sous le rectangle blanc qui occupe le haut de la portière, le reflet brille dans la vitre, il s'étend en arc de cercle du milieu de la ligne inférieure jusqu'au centre de la diagonale reliant l'aile et le toit, sans traverser ces limites. Une réverbération plus claire et diffuse, irrégulièrement teintée, apparaît en haut des vitres.

La colonne blanche séparant les pompes GAZOLE et SUPER passe dans les carreaux de la voiture blanche, s'élève au dessus jusqu'au rebord du toit, la séparation des vitres avant et arrière dessine un trait noir sur la colonne, le métal du pistolet claque, la voiture roule, le camion s'arrête, l'angle du gros pare-chocs frôle le bord du muret, sur le grand rectangle blanc de la benne est inscrit :

BOULANGERIE – PATISSERIE, en lettres noires  
HENNEQUIN, en jaune.

L'homme en chemise jaune passe avec le gros sac, il porte le sac en arrière, tend le bras, le battant claqué, l'homme apparaît dans la vitre du vantail, il bouge les bras devant lui, à hauteur de ses yeux, dans le magasin, une grosse baguette de pain apparaît, elle passe avec l'avant-bras sous la vitre supérieure de la porte, le bras revient, il bouge en face de l'homme. Le capot de la voiture dépasse la calandre du camion, l'homme marche, se dématérialise entre le camion et le véhicule bas, le moteur diesel tourne.

La silhouette est penchée vers le vélo, les mains s'agitent autour du plateau, le jeune homme se dresse, il pose son poignet sur le guidon, il marche le long de la machine sur la piste, les roues de la bicyclette brassent le flou en tournant. La voiture carrée coupe la trajectoire du jeune homme, elle pénètre sous le toit de la station, elle est immobile sous le parallélépipède vermillon SANS PLOMB 95, le pistolet fait le bruit de métal, le moteur a une quinte d'accélération, la voiture roule, la portière claqué, la coque est rangée en diagonale de la double porte vitrée du magasin, la roue est parallèle aux battants, elle sort de la demi-lune noire découpée dans l'aile avant, la portière claqué, le moteur essaie, le moteur démarre, il tourne. La portière claqué, le buste de l'homme se dresse au dessus du long coffre blanc, il y a le reflet brillant qui virevolte et tourne dans le bas de son visage autour du centre de la bouche, l'homme se tourne vers la laverie, il baisse sa figure à la surface du coffre, la lève du côté de l'écran, il la ramène au sol, entre la pompe et la carrosserie, il regarde l'écran, le haut du poste à essence, la nuque amène la tête vers l'arrière de la voiture, il y a l'à-coup de la gorge, la tête qui se tourne, le bras qui remue du métal, l'homme marche, le vantail entre dans le magasin.

Le large rebord du toit ternit, l'ombre de la bande de plastique placée au dessus commence à l'envahir.

L'homme passe en compagnie des deux chiens, le petit animal noir et blanc ouvre la marche, le gros chien noir très poilu trotte au bout de la ligne brillante qui fuit derrière l'homme.

L'ombre opaque se découpe dans le trou de la vitre ouverte, elle, et la voiture blanche, sont immobiles, l'épaule s'éclaircit, entre dans le noir, le buste et la tête se baissent, le moteur démarre, la voiture se porte entre les deux panneaux, elle avance. Dans le fond de la station, le montant gris de la grille du gouffre s'élève entre les piliers blanc et noir, le passage entre la station et le trou noir est libre, un reflet métallique lance une ligne brillante. Il y a le point lumineux qui jette de petits rayons près du pilier gris, il est 6 h 33, à *Greenwich*